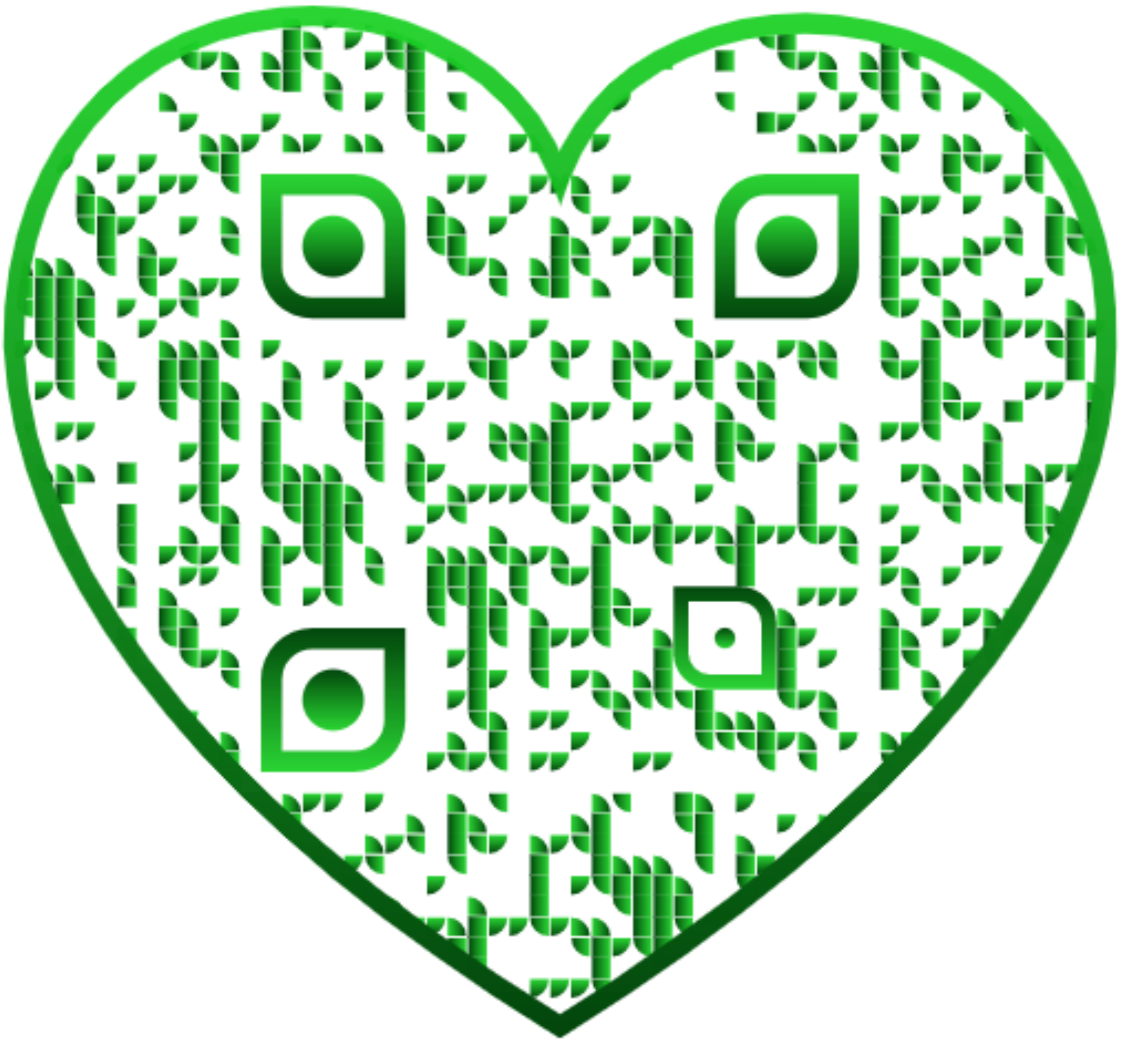
Maryse Condé
Une saison à Rihata

ROMAN

Robert Laffont



Maryse Condé
Une saison à Rihata

ROMAN

Robert Laffont

MARYSE CONDÉ

UNE SAISON À RIHATA

Roman

ROBERT LAFFONT

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1981, 1997

En couverture : photo M. Renaudeau / Hoaqui

EAN 978-2-221-11872-6

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Sylvie, Aïcha, Leïla et Raki

« … La toute-puissance des faits est telle que l'imagination n'a presque plus rien. »

Peter HANDKE,

Le Malheur indifférent.

1

La maison était posée un peu de guinguois au milieu d'une immense pelouse, mal entretenue, qui comptait plus d'herbes de Guinée que de gazon. Une allée conduisait de la haie de bougainvillées au double escalier du perron enserrant entre ses rampes branlantes un cactus solitaire et des frangipaniers nains. Elle avait encore fière allure. Vingt ans plus tôt, c'est-à-dire avant l'indépendance, elle avait été construite par le président du tribunal et sa femme, tous deux bordelais d'origine et qui aimaient les fêtes. Tout leur était prétexte à réjouissances, l'arrivée d'un nouveau fonctionnaire, le départ d'un ancien, les congés, les rapatriements sanitaires… Quand les Français étaient partis, la demeure était restée fermée des années et s'était lentement délabrée. Car son architecture sentait trop le temps colonial et déplaisait aux nouveaux responsables du Secrétariat régional du parti unique. Ils préféraient se faire bâtir des villas de style mauresque sur les terrains avoisinant le fleuve au-delà des limites de la petite agglomération.

Quand Zek était arrivé à Rihata avec sa femme, Marie-Hélène, ses enfants déjà nombreux et sa mère, on avait rouvert la maison à la hâte, badigeonnant ses murs, rafistolant ses planchers et ses fenêtres, désherbant son jardin. Par la suite, on avait proposé à Zek des demeures plus modernes, moins humides et moins inconfortables. Il les avait toujours refusées. Comme ses enfants, comme Marie-Hélène peut-être, il s'était attaché à cette maison qui ne ressemblait à aucune autre, à l'image de sa famille.

Christophe était le seul qui aurait souhaité aller habiter ailleurs. Soit dans une case en terre au milieu d'une concession encombrée comme certains de ses camarades de lycée. Soit dans une mesquine villa de la Cité des Fonctionnaires. Soit encore dans le nouveau quartier résidentiel que les gens de Rihata, jamais à court de surnoms, avaient baptisé « le Jardin d'Allah ». À ses yeux, cette demeure inhabituelle était un symbole. Le symbole de leur condition de semi-étrangers, mal intégrés à une communauté qui ne perdait jamais de vue les siens. Pourtant Zek était un enfant du pays, fils d'une des plus

illustres familles ngurka, dont le père Malan avait fondé le premier syndicat de planteurs, un notable sous la colonisation. Les griots qui s'assemblaient dans le jardin lors des fêtes faisaient même remonter ses aïeux jusqu'à Bouraïna, le héros mythique ngurka dont chacun connaissait l'épopée. Le malaise venait de Marie-Hélène et Christophe, qui l'adorait, se sentait parfois prêt de la haïr…

Non que Marie-Hélène fût la seule à être née loin de Rihata. Les excès de certains régimes politiques chassaient de leur pays un nombre toujours plus grand d'hommes et de femmes jusqu'à Rihata, et bien des nationalités se rencontraient.

Pourtant elle était la seule que les femmes au marché, les commerçants de l'avenue Patrice-Lumumba, les petits vendeurs de dattes et d'arachides appelaient « Semela », mot ngurka qui signifie « Celle-qui-vient-d'ailleurs ». L'ailleurs ne s'inscrivait pas simplement dans son teint ou dans ses cheveux. Les habitants de Rihata s'accommodaient fort bien des métissages. Français, Libanais, Grecs… avaient laissé leur quota de bâtards à peau claire et toison bouclée et personne ne les tenait à l'écart. Mais il s'inscrivait dans ses gestes, ses attitudes, ses réactions, toute une manière d'être qui déconcertait, intimidait, attirait selon les cas, et la singularisait aussi sûrement qu'une tache de naissance au milieu du front, un pied bot ou un membre estropié. Christophe avait peur de lui ressembler. Chaque matin, angoissé, il examinait le jeune mulâtre qui lui faisait face dans la glace. Celui-là aussi venait d'ailleurs. De la Guadeloupe par sa mère, Delphine, sœur de Marie-Hélène. D'Haïti par son père dont il ne savait rien. Il aurait donné n'importe quoi pour être non pas le neveu de Zek, recueilli par bonté à la mort de sa mère, mais son fils, issu de ses reins et de son désir, enraciné dans cette terre, pareil à ceux qu'elle portait.

Il se leva pour poser un disque sur l'électrophone qu'il avait reçu en cadeau la nuit précédente. Car c'était Noël. Pour beaucoup de raisons, Christophe haïssait Noël qui accentuait son sentiment d'isolement. Non seulement ses amis et camarades de lycée, musulmans pour la plupart, ne s'en souciaient pas. Mais encore, au sein de la famille, il était le

seul que Marie-Hélène obligeait à des célébrations religieuses, Zek qui, pourtant, ne s'opposait pas à grand-chose, s'il respectait la foi de sa femme et de son neveu, interdisait à ses filles de mettre les pieds à l'église. Christophe devait donc accompagner Marie-Hélène chez Jacques Abouchar, le commerçant libanais catholique lui aussi, qui vendait à cette occasion des sapins artificiels, des bougies multicolores, des cheveux d'ange, des paillettes. Marie-Hélène faisait son choix sous le regard concupiscent du gros homme. Puis Christophe l'escortait à la messe de minuit dans la petite église de bois où ne s'assemblaient pas cinquante personnes et, de retour à la maison, partageait avec elle un repas de réveillon que Bolanle, le boy-cuisinier, avait laissé au chaud et qui soulevait toujours en lui la même nausée.

Cette année, tout s'était mieux passé, car Marie-Hélène était enceinte, presque à son terme et trop lasse pour se soucier de sapin, de messe et de réveillon. Elle s'était mise au lit peu après le dîner et c'était Zek qui avait apporté à Christophe cet électrophone qui avait dû coûter une fortune car on ne pouvait l'acquérir qu'au marché noir. Christophe aurait aimé lui signifier qu'à dix-sept ans, il n'était plus un enfant et que, conscient de la situation financière de la famille, il n'avait que faire de tels cadeaux. Il n'avait pas osé et il avait balbutié des remerciements dont Zek n'était pas dupe puisqu'ils s'étaient toujours compris à demi-mot. Ayant choisi un disque, Christophe s'apprêtait à se recoucher quand Sia entra dans sa chambre. Sia, fille aînée de Zek et Marie-Hélène, était sa cousine, de deux ans sa cadette. C'était une adolescente distante, grave, qui semblait ce matin-là particulièrement sombre. S'asseyant au pied du lit, elle rongea en silence les ongles de sa main gauche, puis déclara :

— Oncle Madou sera ici après-demain…

Christophe interrogea avec stupeur :

— Il vient nous voir ?

Elle eut un haussement d'épaules :

— Non, bien sûr. Il vient commémorer l'anniversaire du coup d'État.

Zek avait un frère, de près de dix ans son cadet, qui l'année précédente avait été nommé ministre. Ministre du Développement rural. Depuis quelques années, les deux frères étaient brouillés. En vérité, leur dissentiment, Christophe le savait, remontait à fort loin. Ils étaient les seuls fils de Malan, qui avait eu quatre femmes et quinze filles. Madou était le fils de la première épouse qui avait mis au monde, coup sur coup, cinq filles alors que la troisième femme, Sokambi, que Malan n'aimait pas et qui lui avait été donnée par une famille d'anciens vassaux qui voulait l'honorer, avait déjà un garçon, Zek. Zek et Madou avaient donc été élevés comme deux rivaux, devant détourner chacun à son profit l'attention et l'affection de son père. Sans effort apparent, Madou avait été victorieux. À cette mésentente initiale s'étaient ajoutés d'autres éléments dont Christophe ne savait rien. Tout s'était passé des années auparavant alors qu'ils habitaient N'Daru, la capitale, avant que Zek n'ait demandé son affectation pour Rihata, cette petite agglomération où il ne se passait jamais rien.

Christophe releva la tête vers Sia qui continuait de se ronger les ongles :

— Tu crois qu'il habitera chez nous ?

Elle leva les yeux au ciel :

— Pas après ce qui s'est passé entre papa et lui !

À la vérité, elle n'en savait pas davantage que Christophe, mais elle parlait toujours avec beaucoup d'assurance et de sous-entendus.

Il la suivit sur le balcon. Toutes les chambres étaient situées au deuxième étage et on apercevait les rizières pilotes, descendant jusqu'au fleuve dont les eaux étaient encore hautes en cette saison. On pouvait même distinguer les petits sawale dans leurs pagnes en haillons guidant avec de longues perches leurs barques de roseaux et, sur l'autre rive, le minaret de la mosquée de Mecoura. Rihata était comme située sur une presqu'île, entourée par un méandre paresseux du fleuve. Pour cette raison, la végétation, même en saison sèche, n'y était jamais pelée, poudreuse comme en d'autres parties du pays.

L'hivernage semblait toujours s'attarder dans la vigueur des herbes, le feuillage des manguiers et la parure des flamboyants qui tardaient à se peupler de gousses.

Sia détestait Rihata et tout ce qui l'entourait. Elle ne comprenait pas que sa mère apparemment destinée par la naissance, les dons physiques et intellectuels à une existence brillante, ait pu épouser son père et le suivre dans ce pays que seules les excentricités de son dictateur signalaient à l'attention du monde. Alors elle se réfugiait dans cette maison qu'elle transformait tour à tour en château de contes de fées, habitation à l'antillaise complète avec vieilles *das* berçant les poupons dans des *moïses*. En ce matin de Noël, elle aurait souhaité trouver au pied de son lit une petite montagne de présents, ses doigts s'emmêlant dans les rubans des paquets, se piquant aux épingles dorées, tandis que ses parents ravis se pencheraient sur elle. Au lieu de cela, le silence. La famille dormait encore, à l'exception de Sara et Kadi, respectivement les quatrième et cinquième filles, qui jouaient au pied du perron. Il y avait aussi, bien sûr, la grand-mère Sokambi, levée chaque matin à l'aube, qui s'affairait autour de ses pagnes et de ses bassines de teinture au fond du jardin. Quant à Zek et Marie-Hélène, ils étaient enfermés dans la grande chambre au plafond rongé de moisissures. Ils ne s'aimaient plus, c'était visible. D'ailleurs s'étaient-ils jamais aimés ? Alors pourquoi vivaient-ils ensemble ? Pourquoi faisaient-ils tant d'enfants ? Six déjà, et un septième sur le point de naître…

— On va faire un tour au fleuve ?

La proposition de Christophe ne lui sourit guère. Cependant des heures interminables s'étireraient jusqu'au déjeuner. Sur la rive du fleuve, une sorte de bar-restaurant s'élevait. On pouvait s'y offrir un jus de fruit, un coca-cola, une bière tout en grignotant une friture fraîchement pêchée. Pendant quelque temps, la bourgeoisie de Rihata s'y était donné rendez-vous, écoutant bien avant dans la nuit des airs de cora et de balafon. Puis l'engouement avait cessé, le patron du bar-restaurant se voyait proche de la faillite, car rien ne durait à Rihata. Dans cette petite ville, les enthousiasmes n'étaient jamais que fugitifs.

Elle haussa les épaules avec indifférence :

— Si tu veux…

Le balcon entourait la maison comme une légère passerelle, branlante par endroits. Sia décida de changer de pagne et Christophe l'attendit, fixant le fleuve étale, grisâtre, qui bien avant midi étincellerait au soleil. Le fleuve l'avait toujours fasciné. Il imaginait le sourd voyage des eaux jusqu'au delta, jusqu'à la mer, jusqu'à l'Amérique, en face. Peut-être, un jour, serait-il obligé de partir, loin de Rihata.

Sokambi vit Sia et Christophe, après avoir embrassé Sara et Kadi, enfourcher le même Solex. Elle pinça les lèvres. Ce Solex que Christophe avait reçu au début de l'année comme cadeau d'anniversaire lui semblait un présent dispendieux et choquant. Ne pouvait-il se contenter comme tout le monde des vélos chinois « Pigeon Volant » vendus dans les magasins d'État ? Et puis, elle n'aimait pas la manière dont sa petite-fille, pour se jucher sur le porte-bagages, au mépris de toute pudeur, relevait sa jupe en découvrant une ample portion de ses cuisses. De toute façon, elle n'aimait pas la façon dont son fils élevait ses enfants et dont il dirigeait sa maison. Mais la dirigeait-il seulement ? Il laissait toutes les responsabilités, toutes les décisions à Marie-Hélène. Ah ! si un homme était dominé par une femme, c'était bien celui-là, sorti de ses entrailles quelque quarante ans plus tôt ! Qu'ont-elles donc, ces étrangères ? Comment arrivent-elles à mener les hommes ? Sokambi se rappelait les préceptes qu'elle avait reçus : ne jamais regarder son mari dans les yeux, lui parler en baissant la voix, le servir, toujours le servir et surtout ne jamais lui être infidèle. Infidèle, le mot était déjà un crime ! Comment donc avait été élevée Marie-Hélène et que lui avait-on enseigné ?

Sokambi enfonça la cuiller dans la bouillie de riz qu'elle prenait toujours vers 10 heures pour calmer ses douleurs d'estomac. Sa jeunesse était loin ! Elle entrait dans sa soixantième année et alors qu'elle aurait dû couler des jours tranquilles, maîtresse incontestée dans la maison de son fils,

elle était reléguée dans un petit pavillon qui avait abrité autrefois des domestiques et vivait du fruit de son seul commerce. Pourtant quand Zek était revenu au pays, ses études terminées, elle avait cru qu'une vie nouvelle commencerait pour elle. Elle n'en pouvait plus de demeurer dans la concession de Malan, méprisée, ignorée, considérée comme stérile puisqu'elle n'avait eu qu'un fils et qui s'attardait au loin.

Avec rancœur, elle avala une bouchée de pâte tiède et faiblement sucrée.

Enfin Zek était revenu de Paris… Mais avec cette épouse étrangère, cette Antillaise, et ce garçon métis qui était l'enfant de la défunte sœur de sa femme. À la vérité Sokambi n'avait rien contre Christophe qui était certainement plus poli et attentionné à son endroit que ses propres petites-filles. Ce qu'elle désapprouvait, c'était la place qu'il occupait au foyer de Zek. Un bâtard traité comme un véritable héritier. Il est vrai que Marie-Hélène ne faisait que des filles : six déjà ! Ce septième enfant qui allait naître serait-il enfin un garçon ? Malgré son peu d'affection pour sa belle-fille, elle ne put s'empêcher de marmonner la prière rituelle. Qu'Allah lui accorde un fils afin qu'il puisse lui fermer les yeux !

Oui, si elle avait espéré une vie nouvelle en rejoignant Zek à N'Daru, très vite elle avait dû déchanter. Dès la première rencontre, elle avait lu le mépris dans les yeux marron clair de Marie-Hélène, senti le mépris dans son attitude. Toutes ses tentatives de donner des soins aux enfants, de les nourrir à sa manière, d'intervenir dans les décisions les concernant avaient été repoussées et elle s'était retrouvée inutile, ignorée cette fois encore. Elle avait tenu bon trois ou quatre ans parce qu'un fils n'est pas un fruit que l'on jette si sa saveur déplaît. Puis de guerre lasse, elle était allée trouver Zek pour lui annoncer son intention de retourner à Asin. Bien sûr, il l'avait suppliée de n'en rien faire. Alors elle était restée. L'année suivante, Madou était revenu de Moscou, ses études terminées. Il avait logé chez son aîné et elle avait assisté impuissante au drame jusqu'à ce départ vers Rihata qui ressemblait à une fuite. C'est à Rihata qu'elle s'était remise à son ancien métier de teinturière, aidée de trois gamines qu'elle avait fait venir

d'Asin. Son commerce prospérait. Elle avait ouvert un compte à la banque dans lequel Zek puisait sans vergogne. Six enfants, une femme qui ne faisait rien de ses dix doigts, qui se levait quand le soleil était déjà haut dans le ciel, qui n'entrait jamais à la cuisine où les boys avaient carte blanche et qui fumait à en avoir les doigts tachés de jaune ! Pas étonnant qu'il fût sans un raïs dès le 10 du mois !

Écœurée, Sokambi avala sa dernière bouchée et, se levant, vit Zek s'avancer vers son pavillon. Comme chaque fois qu'elle considérait son fils, son cœur fondit de tendresse ! Qu'il était beau avec sa stature colossale ! Chacun se retournait sur lui ! Est-ce qu'il n'aurait pas dû être le palmier dans son désert ? L'eau fraîche pour sa bouche assoiffée ? Au lieu de cela, il se rongeait les sangs et ne connaissait pas une minute de bonheur. Vivement elle appela une fillette pour lui sortir une chaise, car il ne savait plus s'accroupir sur une natte et pendant qu'ils se saluaient longuement, rituellement, elle essaya de deviner ce qui l'amenait auprès d'elle. Il semblait extrêmement soucieux. En même temps, elle n'osait l'interroger. Il finit par articuler, sans lever les yeux vers elle :

— Madou sera ici dans deux jours…

Sokambi resta d'abord bouche bée, puis elle retrouva l'usage de la parole :

— Il vient te voir ?

— Mais non… Il vient représenter le gouvernement aux cérémonies de commémoration du coup d'État…

Vraiment, les dieux et les ancêtres ne savent pas toujours ce qu'ils font ! Madou qui aurait dû être puni de façon spectaculaire, s'était vu attribuer un haut poste ministériel et avait même épousé une des jeunes sœurs du président. À présent, toutes les têtes se courbaient devant lui. Des files de suppliants s'allongeaient à sa porte. Sokambi interrogea :

— Est-ce qu'il va loger avec nous ?

Zek haussa les épaules :

— Il préférera sûrement une des villas du parti.

Sa voix était rauque.

À ce moment, une des fillettes sortit du pavillon et lui apporta une petite calebasse de lait caillé, rafraîchi et parfumé de feuilles de menthe. Comme il la lui prenait des mains, baissant la tête, elle esquissa une petite génuflexion et ce geste de politesse traditionnelle, fort courant cependant, le troubla. Seuls ses domestiques lui témoignaient ce respect. Qu'était-il au sein de sa propre famille, aux yeux de ses enfants, de sa femme, de sa mère d'abord ?

Comme tous les fils uniques, il avait rêvé d'assurer à sa mère la vieillesse la plus douce. Trop longtemps, il l'avait vue peiner dans la concession de son père, servante de ses coépouses puisqu'elle n'enfantait plus, cuisinant interminablement, teignant des pagnes. Il savait quels espoirs elle faisait reposer sur le seul enfant mâle sorti de son ventre.

Au lieu de cela ?

Il regarda autour de lui. Cette maison à laquelle une sorte de perversité l'attachait. Cette vieille DS 19 que chaque matin les enfants ou les boys devaient pousser. Tout ce cadre qui concrétisait son insuccès. Pourquoi n'avait-il pas réussi ? Ce serait trop facile de rejeter la faute sur Marie-Hélène. Une femme ne forge jamais entièrement le destin d'un homme.

Ainsi Madou allait venir, auréolé du prestige de ses nouvelles fonctions. Par contraste, modeste directeur d'une agence de la Banque autonome pour le développement, il paraîtrait encore plus dérisoire et les gens diraient : « Tiens, le cadet a passé devant l'aîné. »

Toujours, toujours son cadet avait passé devant lui. Dans le cœur de leur père. Depuis l'enfance Malan l'avait considéré comme un balourd tout juste bon à taper dans un ballon. Madou, lui, n'avait pas douze ans, à ses premières années de lycée, qu'il lui servait de secrétaire quand les vacances le ramenaient au village. Pourquoi humilier ainsi son fils aîné ? Est-ce qu'il s'était passé entre Sokambi et Malan des choses dont il payait le prix ? C'était la seule explication possible et, à la profonde affection qu'il portait à sa mère, seul être qui lui appartînt, se mêlaient l'aigreur et la rancune. Il avait revu son frère la dernière fois qu'il s'était rendu à N'Daru pour la conférence des directeurs de banques nationalisées. On

murmurait alors son nom comme celui d'un ministrable. Déjà, il habitait le quartier résidentiel que les habitants de N'Daru avaient baptisé « Petit Paradis ». Déjà il circulait en Mercedes à fanion…

Comme le nom de Madou était tabou entre eux, il n'avait pas parlé à Marie-Hélène de cette rencontre. De même, il ne lui avait pas annoncé sa venue. Il l'avait laissée endormie, ou feignant de l'être, dans le grand lit à baldaquin où le président du tribunal et sa femme berçaient autrefois leurs fantasmes. Chaque matin, oubliant les malentendus et les disputes de la veille, Zek se levait plein d'amour et de tendresse pour sa femme et cette faculté d'oubli, de pardon, l'humiliait. Son père avait été un homme inflexible, traitant ses épouses comme des enfants ou des esclaves. Il n'hésitait pas à les frapper et à les renvoyer chez elles. C'était sans doute cette faiblesse, cette mollesse très tôt perçue chez son aîné qui l'avait conduit à le mépriser. Car son père le méprisait. Il avait vite désespéré d'éveiller en lui le moindre intérêt et quand il l'avait vu immobile, étendu sur sa natte funéraire, il avait ressenti comme un soulagement. Une fois ces yeux-là fermés, peut-être pourrait-il commencer à vivre ! Comme il s'était trompé ! Malan n'avait pas cessé de le hanter. C'était lui qu'il voyait à tous les instants critiques de sa vie avec Marie-Hélène.

La première fois : Olnel.

Le visage surgit dans sa mémoire tellement proche, tellement présent, à ne pas croire que dix-sept ans avaient passé depuis leur première rencontre.

Dans la grisaille de sa vie, Zek gardait un souvenir fabuleux des années qu'il avait passées à Paris. Ce n'était pas à cause des musées, des expositions, des galeries ou des spectacles, en un mot de ce qui donne à cette ville sa réputation. C'était à cause des femmes. Les femmes ! Blondes, brunes, rousses, offertes, séduites, prises à tous les coups. Il arrivait de N'Daru où sa scolarité avait été sans gloire. Deux fois recalé au bac, traité par tous comme un ennuyeux broussard. Paris l'avait sacré roi, prince de sang. Ce n'était pas le triste Paris qu'il avait revu au cours d'une mission, des années plus tard, grouillant d'un sous-prolétariat sénégalais ou

malien. Non, c'était le merveilleux Paris de la veille des indépendances, quand chaque étudiant pouvait se fabriquer un arbre généalogique à sa convenance. Zek n'avait cure de l'agitation politique autour de lui. À la sortie de son école de commerce, des enragés distribuaient des tracts : colonialisme, anticolonialisme… Lui se regardait dans la glace de sa chambre d'hôtel, se brossait méticuleusement les cheveux, car il n'y avait en ce temps-là ni afro, ni rasta, ni black is beautiful. Ensuite il boutonnait le veston de son costume trois-pièces, enfilait son pardessus en poil de chameau et se mettait en chasse. Au sortir des boîtes de nuit, Paris était livide.

Cette existence de rêve s'était arrêtée net lors de sa rencontre avec Marie-Hélène. Dix-neuf ans, deuxième année de Sciences-Po, toute l'arrogance du monde dans ses beaux yeux. Zek s'était vu dans ce regard, petit, dérisoire, un nain. Cela n'expliquait pas seulement la fascination qu'elle avait exercée sur lui. C'était son goût pour des idées abstraites qui, lui, ne l'avaient pas effleuré un instant : le devenir du continent africain, le progrès de l'homme noir, sa place dans le monde. Ébahi, il la suivait à d'interminables meetings dans des salles glaciales ou surchauffées, à des marches à travers Paris, signait des pétitions, versait des souscriptions. Que ne lui suffisait-il d'être belle ?

C'est au retour d'un de ces meetings, marches, conférences, il ne s'en souvenait plus, qu'ils avaient vu Delphine à une terrasse de café avec un inconnu. Delphine, la jeune sœur de Marie-Hélène, moins frappante que son aînée mais jolie tout de même avec ses yeux gris et ses cheveux blonds crépus qui intriguaient fort Zek. Marie-Hélène expliquait :

— C'est une « chabine ». Vous n'en avez pas chez vous ?

L'inconnu à côté de Delphine pouvait passer pour beau. Cheveux noirs et bouclés, teint à peine hâlé, moustache à la rastaquouère. Elle l'avait présenté :

— Olnel, un camarade haïtien…

Non, il n'avait rien pressenti du drame qu'ils allaient vivre. C'est qu'il y avait dans Olnel quelque chose de factice

qui, croyait-il, ne pouvait faire illusion à Marie-Hélène, si Delphine était dupe. Tant d'intelligence et de beauté pour cet Apollon de bazar qui vantait pompeusement la fortune de sa famille et ses origines aristocratiques ? Et pourtant Marie-Hélène lui avait préféré ce bellâtre. Dix-sept ans plus tard, Zek retrouvait intacte sa souffrance.

Il regarda sa mère et fit, très bas :

— Je ne l'ai pas encore prévenue…

Elle ne répondit rien, lui opposant son visage usé. Ses grands traits rigides s'adoucissaient. Entre les rides profondes, les lèvres s'incurvaient comme pour sourire. Il savait ce qu'elle pensait. De Marie-Hélène, de sa conduite envers elle. D'un certain point de vue, sa désapprobation était méritée. Il ne se conduisait pas en homme, en ngurka.

Il se leva. Il faudrait faire ratisser la pelouse, couper les branches des manguiers qui donnaient trop d'ombre au potager. Les tomates et les okras venaient mal.

Madou arrivait.

Il se sentit vieux, triste, un goût de cendres dans la bouche. Il remonta lentement vers la maison. Le boy ouvrait les fenêtres des chambres des enfants qui s'accrochaient à la balustrade, sciant l'air de leurs jolies voix perçantes.

— Papa ! Papa ! Voilà papa !

Il releva la tête et leur sourit. Pourtant cette familiarité affectueuse le blessait. Ses filles l'aimaient alors qu'il aurait souhaité être craint. Elles se bousculaient pour grimper sur ses genoux, froissaient ses boubous, tripotaient son visage et il se revoyait devant son père, yeux baissés, paralysé par la peur. Malan ne lui avait jamais pris la main ni effleuré la joue. De retour de Paris, il s'était rendu à Asin pour lui présenter Marie-Hélène, alors enceinte de leur deuxième fille, Alix, et Sia et Christophe. Quelle émotion de retrouver la grande concession ! Au milieu, la case du maître, fraîchement badigeonnée de peinture ocre, avec en lettres bleues des versets du Coran qu'il ne savait plus déchiffrer. Son père était à l'intérieur, tassé dans un pliant, le teint boueux, les prunelles

jaunâtres, par endroits piquetées de rouge entre les paupières suintantes, car il souffrait d'un mal qu'une armée de guérisseurs n'arrivait pas à soigner. Zek s'était assis, mordant dans la noix de cola que l'autre lui avait tendue, envahi par une pitié et une tendresse qui l'emportaient sur la rancœur. Les paroles étaient tombées, tranchant sa joie immense d'être là :

— Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi as-tu épousé une Blanche ?

Il s'était efforcé de rire :

— Mais ce n'est pas une Blanche. C'est une Antillaise. Ses ancêtres étaient des nôtres…

Et il s'était lancé dans une longue explication de la traite, de l'implantation des Noirs aux Amériques. Au bout d'un moment, il s'était aperçu que son père ne l'écoutait pas, ne l'entendait pas. Alors il s'était tu et, comme autrefois, le silence s'était installé entre eux.

Il n'était pas retourné à Asin. Il n'avait pas revu son père vivant.

Marie-Hélène ouvrit les yeux et ne sut pas où elle se trouvait. Chaque matin, cette chambre à la fois prétentieuse et minable avec ses commodes et ses coffres au vernis écaillé, ses tentures râpées et cette odeur de moisi que jamais le soleil ne chassait, lui paraissait étrangère. Heureusement, la nuit, ses rêves l'emportaient. Loin de Rihata. Loin de son existence bornée. Plus ses frustrations, ses impatiences, ses humeurs l'avaient travaillée au point que personne, Zek excepté, n'osait l'approcher, plus le voyage était féerique. Ainsi elle avait respiré des fleurs qui ne poussent qu'aux branches des jacarandas, apprivoisé des animaux que l'on croit imaginaires parce qu'ils broutent rarement l'herbe des humains, écouté les mélodies de subtils instruments. Elle se redressa lourdement sur son oreiller. Cette nuit-là, où s'était-elle rendue ? Parce que c'était Noël sans doute, même si nul ne s'en souciait, elle avait poussé la porte d'une église décorée de grands bouquets

baroques. Personne sur les bancs et pourtant une chaude rumeur de voix qui disaient :

— Viens, viens !

Elle avait remonté l'allée centrale sachant qu'au pied de l'autel, un présent l'attendait, un présent qui changerait toute sa vie. Mais l'autel avait reculé et elle ne l'avait jamais atteint. Ce rêve absurde et naïf, étrangement prenant en même temps, la laissait irritée, nerveuse.

Elle parvint à se mettre debout. Cette extraordinaire pesanteur dans son bas-ventre lui indiquait que le petit inconnu qui l'habitait avait amorcé sa descente vers la lumière. Bientôt, il franchirait le terrible passage, aveuglé, étouffé de sang et de mucus. Délivrance ! Aucun mot n'avait jamais été plus approprié. Aucune grossesse n'était plus interminable que cette septième et dernière. Oui, dernière. La farce avait assez duré. Le plancher grinça sous ses pieds. S'accrochant aux meubles qui étaient comme les repères d'un passage à gué, elle se dirigea vers la salle de bain. Là, dans le grand miroir où la femme du président du tribunal mettait la dernière main à ses frisettes avant de descendre recevoir ses invités, elle savoura toute l'horreur de son image. Ce n'était pas la déformation de son ventre ou l'enflure de ses seins. C'était son visage. Ce visage d'une femme de trente-sept ans, à bout de souffle et à bout de course, ancrée dans l'échec et la médiocrité. Elle était encore belle. Mais la tentation de la folie émaciait ses traits, agrandissait les cernes autour de ses yeux, un peu hagards, fiévreux. On l'aurait crue prête à quelque action insensée, meurtrière. Elle commença de se brosser les cheveux, de beaux cheveux, on le lui répétait depuis l'enfance, qu'elle tenait de sa mère, puis elle enfila son peignoir assez râpé et sortit sur le balcon. Les enfants qui jouaient plus loin la dévisagèrent, cherchant à deviner si elles pouvaient s'approcher sans dommage et, ayant décidé du contraire, se bornèrent à la saluer :

— Bonjour, maman !

Marie-Hélène aimait ses enfants, bien sûr. Mais elle n'avait pas de temps à leur consacrer. Si elle n'y prenait pas

garde, elles l'obligeraient à se détourner du seul souci qui comptait à ses yeux : la débandade de sa vie.

Elle prit place dans une berceuse qu'elle n'avait pas fait venir des Antilles, mais qu'elle avait trouvée dans le bric-à-brac de meubles qui emplissaient les douze pièces de la maison comme un visage ami au milieu d'une foule hostile.

Baissant les yeux, elle vit Zek arriver du fond du jardin, probablement de chez sa mère. Miles Gloriosus ! C'était le surnom qu'elle lui avait donné quand elle avait fait sa connaissance à Paris. Elle l'avait aussitôt percé à jour, décelant sous le bagou, la jovialité et les fanfaronnades, la bonté, certains diraient la faiblesse, et surtout la vulnérabilité. Très vite son pouvoir sur lui l'avait grisée. Si elle lui avait cédé, ce n'était pas par simple entraînement des sens, comme l'affirmait Olnel avec mépris. C'était pour se voir en lui. Jamais elle n'aurait autant de prix aux yeux d'un être.

Elle l'entendit approcher, repousser les enfants qui s'accrochaient à lui et, par habitude, lui tendit ses lèvres. Il les effleura distraitement.

Tandis qu'il cherchait un fauteuil, elle s'aperçut qu'il était profondément soucieux, mais n'éprouva aucun désir de l'interroger, encore moins de le consoler. Au bout d'un moment, il fit très vite :

— Madou sera ici après-demain…

Dans sa stupeur, elle resta muette, puis finit par balbutier :

— Ici ! Pourquoi ?

— Il vient pour la commémoration du coup d'État. Tu sais bien qu'il est devenu ministre ?

— C'est lui qui t'a prévenu ?

Zek secoua la tête :

— Non, c'est Dawad, le secrétaire régional qui m'a transmis sa dépêche.

Elle ne trouva rien à ajouter et il reprit :

— Ma mère pense que nous devons tout préparer pour le recevoir, comme s'il allait loger chez nous…

Marie-Hélène, comme devant toute suggestion de Sokambi, haussa les épaules avec dérision. Si elle méprisait tant la mère de son mari, c'est qu'elle ne pouvait s'empêcher de la comparer à la sienne. Sa mère à elle s'appelait Alix des Ruisseaux. Elle appartenait à une vieille famille qui avait donné à la Guadeloupe un poète dont les sonnets figuraient dans toutes les anthologies et un administrateur des colonies, reconverti préfet de l'Ardèche après les indépendances africaines. Alix avait été élevée dans le respect de toutes les valeurs qui font de la mulâtraille ce qu'elle est. Malheureusement, dans sa dix-huitième année, elle avait rencontré Siméon Montlouis, nègre bon teint dont la mère vendait du boudin au marché et qui, chose surprenante, parvenait à élever trois enfants grâce à ce commerce. Siméon qui ne savait pas qui était son père, n'était pas un de ces nègres à traits fins et belles manières qui, avec leurs origines, font oublier la couleur de leur peau. Non, c'était un nègre mal équarri, un nègre à voix tonitruante, un nègre solidement planté sur ses pieds énormes, un nègre nègre quoi ! Avocat de son métier, il alimentait le folklore local en histoires. On se racontait comment il coupait ses plaidoiries de digressions savoureuses, comment il lui arrivait d'apostropher les jurés en créole, en plein tribunal. Dans la désapprobation générale, Alix et Siméon s'étaient mariés. Mariage d'amour. Mais quand Marie-Hélène, aînée de leurs enfants, s'était trouvée en âge de comprendre, cet amour était loin. Elle avait vu d'une part un homme vulgaire et bien dans sa peau, entouré de ses amis, de ses maîtresses et de ses bâtards, de l'autre une femme silencieuse, solitaire. Y avait-il eu bataille pour la possession du cœur et de l'esprit des enfants ? Ou au contraire Siméon ne s'en était-il jamais soucié ? Toujours est-il que Marie-Hélène et sa sœur appartenaient entièrement à leur mère et à sa famille. Chaque vendredi après l'école, la Citroën du grand-père des Ruisseaux s'arrêtait devant leur maison pour les conduire à Gourbeyre où résidait le clan. Comme Marie-Hélène s'endormait régulièrement après le pont de la Gabarre, l'odeur des palétuviers lui emplissant les narines et s'associant pour toujours en elle aux longs trajets en voiture et à la tombée

de la nuit, elle se retrouvait comme par enchantement dans un vaste lit de mahogany, Delphine roulée en boule contre son flanc, sa mère en peignoir saumon, ouvrant les volets sur des mornes aux flancs couverts de bananiers et s'exclamant :

— Mon Dieu, comme c'est beau !

Marie-Hélène avait idolâtré sa mère à laquelle on disait qu'elle ressemblait. « En plus brun », précisait-on, car Alix avait un teint de vieil ivoire qui rougissait au soleil tandis que sa fille semblait dorée, cuite et recuite par ses rayons. Quand Alix était morte à cinquante ans d'un mal que les médecins n'avaient pu diagnostiquer, Marie-Hélène, perdant la tête, avait accusé son père de l'avoir tuée et avait rompu tous liens avec lui. Par Pierre, son jeune frère, elle avait appris qu'il s'était remarié et avait une ribambelle d'enfants aussi jeunes que les siens.

Madou allait venir !

Marie-Hélène s'était tellement efforcée de ne pas penser à lui qu'elle avait fini par l'oublier, du moins lui semblait-il. Il lui suffisait à présent de fermer les yeux pour que tout le passé revienne. Zek lui avait beaucoup parlé de son jeune frère pour lequel il éprouvait d'étranges sentiments d'affection, de rancune et d'admiration. Mais elle ne se l'était jamais nettement représenté. Et elle se rappelait sa surprise quand Madou était descendu de l'Illyouchine 18 qui le ramenait de Moscou. Si différent de son aîné ! Réservé, froid, hautain, presque méprisant ! Au début, cela l'avait irritée. Alors elle feignait de l'ignorer quand ils étaient face à face, car il logeait sous leur toit. Depuis peu en effet, le gouvernement qui jusqu'alors avait bombardé à des postes de premier plan des étudiants à peine sortis de leurs universités, s'était mis à se méfier des intellectuels, surtout formés à l'Est. Il les laissait mijoter dans un long purgatoire qui souvent devenait un enfer. Chaque jour Madou faisait antichambre au ministère de la Fonction publique et devait demander à Zek de quoi acheter ses cigarettes et ses journaux. Car, en ce temps-là, on recevait encore des journaux du monde entier, la presse n'était pas réduite au quotidien unique du parti unique, *Falala*, mot

ngurka qui signifie la liberté dans la dignité. Après six mois de siège, Madou avait enfin annoncé :

— Je suis affecté au département de l'agriculture planifiée…

En qualité de quoi ? Il en riait :

— De gratte-papier…

Dawad, secrétaire régional du parti unique, relut pour la dixième fois le télex qu'il avait reçu de la présidence et qui annonçait la venue du ministre du Développement rural pour les fêtes du 28 décembre, date de la commémoration du coup d'État. Il se terminait ainsi : *Prévenir frère ministre, directeur BAD*.

Dawad avait obéi et fait prévenir Zek qu'il connaissait très bien. Car si ce dernier ne faisait pas partie des notables de la ville, tous associés à l'exercice du pouvoir politique, il n'en occupait pas moins une place particulière dans la société. Tout le monde estimait cet homme affable, si imposant dans ses grands boubous, généreux et gai dans la tradition des anciens chefs de maisons. Personne mieux que lui ne savait lancer une bonne plaisanterie en ngurka, jouant à l'infini sur les subtilités et les sous-entendus de la langue. Oui, Dawad lui-même l'estimait tout en sachant qu'il ne possédait pas de carte du Parti et n'assistait jamais aux réunions de comité de son quartier.

« Prévenir frère Ministre », qu'est-ce que cela signifiait en vérité ? Que le ministre allait loger chez son frère ? Ainsi donc, il ne fallait pas préparer l'appartement d'honneur qu'on réservait aux dignitaires du régime ? Il est dit que quelle que soit la position qu'il a atteinte, un homme ne saurait mépriser la demeure de son frère si humble soit-elle. Mais avec tous les bouleversements survenus dans le pays, on ne savait plus comment se conduisaient les gens ni selon quels critères. Les manières de Blancs l'emportaient sur tout. La tradition n'avait plus cours. À ce moment, comme Ibra, un de ses adjoints responsable à l'Animation culturelle, entrait dans le bureau, il lui tendit le télex et l'interrogea moqueusement :

— Toi qui connais manières de Blancs, dis-moi ! Est-ce qu'il va loger chez son frère ?

Ibra hocha la tête :

— Sûrement pas… J'ai entendu dire qu'ils étaient brouillés à mort. Ne me demande pas pourquoi, personne ne sait…

Ce point éclairci, il en restait d'autres en suspens.

— Tu crois qu'il faut prévenir Bwana ?

Bwana était le pourvoyeur en jolies filles chaque fois qu'une personnalité faisait à la région l'honneur d'une visite. On se demandait où il les dénichait. Il y en avait pour les plus difficiles.

Ibra comprenait la perplexité de son supérieur. On ne connaissait pas ce ministre, nommé depuis quelques mois. Il n'avait jamais fait parler de lui et appartenait à une génération qui était encore sur les bancs des lycées au moment de l'indépendance. Formé à l'Est, marié à une sœur du président : autant d'énigmes ! Lui offrir une femme s'il n'en désirait pas, l'irriterait. Ne pas lui en offrir s'il s'y attendait, désastre ! Dawad et Ibra savaient trop ce qu'une gaffe pouvait coûter. Les couloirs du secrétariat régional étaient pleins d'arrivistes qui guettaient un poste ou une promotion. Dawad décrocha le téléphone et donna une série d'ordres au responsable administratif. En dernière minute, il recommanda :

— Mets des fleurs dans tous les vases. Ces Africains nouvelle manière les adorent !

Puis il rit tout seul de sa plaisanterie. Ibra qui regardait par la fenêtre, se détourna :

— N'oublie pas les bons d'essence aux chauffeurs. Ils vont partir cet après-midi…

Ah oui ! Les chauffeurs allaient chercher les paysans des différentes sous-sections qui feraient la haie aux environs de l'aéroport. Dawad attira son carnet à souche.

— Quelle mascarade !

Stupéfié, croyant avoir mal entendu, il releva la tête vers Ibra. À présent, celui-ci se tenait au milieu de la pièce, les mains dans les poches de sa vareuse Mao. Il répéta avec une violence accrue :

— Quelle farce !

Puis brusquement il quitta la pièce.

Dawad resta médusé. Qu'avait-il voulu dire ? Qu'avait-il qualifié de farce et de mascarade ? La célébration d'un coup d'État militaire qui avait jeté le pays dans les ténèbres de la dictature, mais que l'on qualifiait de révolutionnaire ? La venue de ce ministre qui n'avait jamais rien fait que connaître un jour la faveur présidentielle ? Dawad n'entendait nullement risquer sa situation. Jusqu'alors il avait été lucide et clairvoyant. Dans le conflit qui opposait Fily, premier président et leader historique, à Toumany, deuxième leader historique, récemment promu président à vie, il avait vite su crier « Vive Toumany » et en avait été récompensé puisque ce dernier s'était souvenu de leurs vagues liens de parenté et l'avait nommé à ce poste enviable. Jusqu'alors il avait eu une excellente opinion d'Ibra. Qu'avait-il voulu dire ? Une telle exclamation ne pouvait contenir qu'une critique. Il fallait l'avoir à l'œil !

2

Au dîner, Marie-Hélène n'avait rien pu avaler. Les odeurs de nourriture s'était confondues en un brouillard nauséeux, elle avait dû quitter la table. À présent, retirée dans sa chambre, elle fixait les moulures du plafond, tournant et retournant la même pensée dans sa tête. Elle ne quitterait jamais Zek, cela elle le savait. Elle avait formé ce projet cent fois pour se retrouver l'année suivante enceinte ou un nourrisson dans les bras. Alors, Rihata à perpétuité ?

Elle se rappelait leur arrivée à Rihata en cette saison d'hivernage qui depuis n'avait pas cessé pour elle, tous ses espoirs et ses dernières énergies s'en allant à vau-l'eau. Ce serait désormais le cadre de sa vie, cette agglomération somnolente, perdue au milieu de ses rizières ? Enceinte d'Adizua, poussant Alix devant elle, elle marchait jusqu'au fleuve qui débordait ses rives et les femmes lavant leur linge riaient ouvertement en la voyant. Des heures entières, elle demeurait assise sur une roche pendant qu'Alix jouait avec de petits enfants tout nus qu'émerveillaient ses habits. Parfois des troupeaux de bêtes à pelage terne l'entouraient, piétinant dans l'eau boueuse sous la conduite de leurs gardiens. Qu'avait-elle fait pour mériter cet exil ? Était-elle la seule coupable ?

À N'Daru, elle avait vécu dans une solitude extrême. Malgré le peu d'éclat de ses études, étant donné le prestige qui s'attachait au nom de son père, Zek avait été nommé directeur commercial d'une des nouvelles sociétés d'État, la SOMIREX. Mais des amis bien placés lui soufflaient que son avenir n'était pas là, qu'il n'avait qu'un mot à dire pour entamer une carrière politique qui le mènerait très loin. Or ce mot, il ne le disait pas. Il ne fréquentait pas les antichambres des ministères, les villas des hommes en vue et n'apparaissait pas aux réceptions de la présidence. Il possédait bien une carte du parti, c'était obligatoire dans sa position, mais il n'assistait jamais aux réunions des comités de quartier, section, sous-section… Il préférait danser le soir à *L'Almamy* ou au *Sankore* qu'animaient des orchestres congolais dont tout N'Daru parlait. Aux week-ends, il préférait s'en aller avec ses amis et ses maîtresses dans une de ces paillotes en bordure de mer

qu'on louait pour quelques raïs. Et très vite une réputation « d'irresponsable » s'était attachée à son nom. Marie-Hélène aurait souhaité qu'il s'en expliquât. Pourquoi ce comportement ? Commençait-il à percevoir comme elle le creux des discours de Fily, le petit instituteur devenu président, qui dénonçait les ingérences étrangères, entouré de ses conseillers français et américains ? Commençait-il comme elle d'être écœuré par la corruption, le népotisme, la gabegie ? Sentait-il comme elle que rien n'avait changé et que ce socialisme à l'africaine n'était qu'un leurre permettant à une poignée d'hommes d'usurper le pouvoir ? Oui, elle aurait souhaité qu'il s'en expliquât avec elle. Hélas, ils ne se voyaient jamais.

Zek, tôt levé, se parait devant la glace. Il revêtait ses grands boubous brodés auxquels il avait repris goût de retour au pays et qui lui donnaient l'allure d'un prince, il brossait ses cheveux coupés ras, campait là-dessus un bonnet de peau fine, enfilait ses babouches et disparaissait. Le jour s'éternisait. Le soir tombait, faisait place à une nuit opaque, peuplée de toutes les peurs de l'enfance et Marie-Hélène, se tournant et se retournant dans son lit, se demandait de quoi il entendait la punir. Ah, ce n'était pas ce qu'il lui avait promis ! Après le drame qui avait failli la détruire, il l'avait bercée, réconfortée. Dans ses yeux, elle s'était vue non plus coupable, mais victime. Victime, tout comme Delphine. Encore plus pitoyable puisqu'elle n'avait pas eu le courage d'en finir. Il lui parlait de l'Afrique, de son pays, de son village. Oui, ils iraient à Asin. Il la présenterait à son père, le grand vieillard qui ne lui avait jamais fait confiance et sur lequel il avait une revanche à prendre.

Et maintenant ?

Elle allait par les rues de ce quartier résidentiel où personne ne marchait à pied. Ses voisines la saluaient gracieusement en descendant de leurs voitures, mais ces saluts subtilement la tenaient à l'écart. Exclue ? Pourquoi ? Savaient-elles comme elle avait rêvé de l'Afrique quand toute sa génération réclamait l'indépendance comme un merveilleux gâteau d'anniversaire ?

Que faire ? Se raccrocher à la petite colonie antillaise qui se réunissait le premier dimanche de chaque mois pour manger des accras et du boudin, danser la biguine et communier dans la haine et l'incompréhension d'un pays qui pourtant la nourrissait ? Ce n'était pas pour cela qu'elle avait suivi Zek…

Alors, Madou était descendu de son Illyouchine 18. Madou jeune, avec une grâce et une intelligence qui n'appartenaient qu'à lui. Qui aurait pu lui résister ?

Non, les choses ne s'étaient pas passées de cette manière à la fois simpliste et vulgaire. Marie-Hélène avait le courage de se l'avouer : ce garçon qu'elle troublait, mais que toute son éducation retenait, avait été l'instrument de sa vengeance. Mieux que personne elle savait combien Zek le jalousait, même s'il jouait au grand frère protecteur et débonnaire. Leur père n'était plus et pourtant son ombre s'appesantissait encore sur eux, entretenait leur rivalité. Au début, elle n'avait pas de plan bien défini, seulement l'intention de les provoquer tous les deux. Puis elle avait complètement perdu le contrôle de la situation et s'était retrouvée amoureuse. Éperdument amoureuse de Madou.

Il allait revenir. Il allait la retrouver enceinte, diminuée, vieillie, lasse, lasse à mourir. Et lui, quel homme était-il devenu ? Déjà gâté ? Corrompu par le pouvoir ?

On frappa à la porte. C'était Bolanlé, le cuisinier, qui lui apportait une tisane. Elle s'assit précautionneusement sur le lit et but le liquide brûlant et frais à la fois. Bolanlé était à leur service depuis leur installation à Rihata et il se serait fait hacher menu pour elle. Mais ce n'était pas de cette affection-là qu'elle avait besoin. Où était Zek ? Qu'attendait-il pour rentrer ? Est-ce qu'il ne savait pas qu'en fin de compte elle n'avait que lui ?

Elle rendit la tasse à Bolanlé et, se rejetant en arrière, ferma les yeux.

Elle n'avait que lui. Il était à la fois sa victime et son bourreau. Il la sauvait, la guérissait pour l'exposer à des souffrances et des dangers plus grands. Comme s'il ne

recherchait pas son bonheur et ne pouvait l'aimer que partagée, angoissée, à la dérive.

À ce moment précis Zek poussait la porte du bar *Nuit de Sine*. Il avait dîné chez Zakariah, une de ses maîtresses qui lui avait préparé son plat favori, fait de feuilles de manioc amères et de poisson fumé qu'il ne mangeait jamais chez lui. Mais il ne lui avait pas fait l'amour. Aujourd'hui, aucune femme ne lui faisait envie hormis la sienne. Le bavardage creux de sa maîtresse l'avait renvoyé à son mutisme. Ses rires frivoles à sa tristesse. Son désir de plaire à son hostilité et à son impatience. L'arrivée de son frère le bouleversait. Il n'avait fait que le croiser un an plus tôt au milieu d'une foule d'indifférents. À Rihata, il faudrait soutenir son regard.

— Ça va, patron ?

Il sourit au serveur. Chaque soir, à la même heure, il retrouvait au bar *Nuit de Sine* une poignée d'hommes, compagnons de beuverie ou de chasse aux femmes qui ne franchissaient jamais le seuil de sa maison. Il se sentait bien parmi ces petits employés, petits chefs de service dont le rang social et la naissance n'égalaient pas les siens, qui riaient servilement de ses plaisanteries et se sentaient honorés de sa présence parmi eux. Cette compagnie-là concrétisait elle aussi sa déchéance. Le patron du bar était un Sénégalais, originaire du Sine Saloum, qui avait épousé une ngurka et fait souche à Rihata. Il avait la noblesse et l'aisance de ceux de sa race et s'asseyant en face de Zek l'interrogea :

— Grand, j'ai entendu dire que ton frère va arriver ?

Zek sentit que, même en ce lieu, il n'échapperait pas à Madou. L'autre poursuivait :

— C'est ton grand frère ou ton petit frère ?

La voix de Zek s'assourdit :

— Mon petit frère. J'avais près de dix ans quand il est né…

— Parfois les petits marchent plus vite que les grands.

Il avait attendu ce commentaire. Pourtant il lui fit mal.

— Il a de la chance, ton frère…

Il faudrait affronter son regard. Ce regard sombre, un peu triste entre des cils courts et touffus. Quelle en serait la première expression ? Mépris ? Triomphe ? Culpabilité ?

Zek emplit son verre :

— Je ne l'envie pas ! Dans notre pays, on est aujourd'hui ministre, demain détenu, ou exilé. Si on ne devient pas cadavre avant l'heure…

Tout le monde approuva bruyamment. Puis quelqu'un s'étonna :

— C'est bizarre tout de même qu'ils nous envoient un ministre et membre du bureau politique encore !

— Pourquoi bizarre ?

— D'habitude nous avons tout juste droit à un secrétaire d'État, même une fois, à un directeur de cabinet…

Zek alla chercher des arachides au comptoir. Une fille était juchée sur un tabouret, une habituée du lieu. Il avait fait l'amour avec elle quelquefois et n'en gardait pas un mauvais souvenir. Il lui sourit :

— Je t'offre quelque chose ?

Elle murmura, coquette :

— Qu'est-ce que tu veux m'offrir ?

Il n'était pas d'humeur à ce genre de jeux et y coupa court, s'adressant au serveur :

— Donne-lui une Heineken…

Au moment de s'éloigner, craignant de l'avoir blessée, il lui glissa quelques raïs dans la main.

Que de bière il lui faudrait ce soir pour noyer sa tristesse ! Toute sa vie lui apparaissait. Son métier d'abord. Il n'était pas fait pour la direction d'une banque et étouffait dans un bureau. S'il avait été un Noir américain ou un Brésilien, il serait peut-être devenu un footballeur célèbre et son nom aurait fait la une des journaux. Personne ne savait ce que le ballon avait signifié

pour lui. Sur les terrains de sport, il échappait au regard de son père, à ses gronderies ou, pire, à son indifférence. Les filles frappaient des mains en le voyant. C'est là qu'il avait gagné ce sobriquet de Zek qui signifie Éclair, sorte de diminutif de son prénom, Iziaka.

Madou allait arriver.

Cela remuait tant de souvenirs. Olnel. Delphine. Ce suicide.

L'hiver était terrible cette année-là. Paris transformé en Sibérie. Delphine, qui était revenue de la maternité une semaine plus tôt et avait passé ces quelques jours prostrée, indifférente à ses suppliques, s'était glissée dehors la nuit venue. Comment imaginer son dernier trajet ? Du parc Montsouris au pont de Puteaux. Au matin, des Arabes courant vers le premier autobus avaient vu sur une des berges cet étrange tas de neige d'où dépassait, absurde, un membre nu. Marie-Hélène se prenait la tête entre les mains et répétait :

— Dis-moi que ce n'est pas ma faute…

Pas sa faute ? C'était la faute à qui alors ? À elle. À elle surtout, même si parfois, il lui avait soutenu le contraire pour l'apaiser.

Zek vida son verre. Bientôt, il se sentirait mieux. Le monde serait rond et lumineux. Autour de lui, les potins allaient bon train. Comme chaque soir, ses compagnons y allaient de leurs petites baves contre les puissants, de leurs petites rages. Ne pouvant attaquer le pouvoir autrement, ils le salissaient. Celui-ci savait que le président Toumany avait pris la propre fiancée de son fils. Celui-là que le ministre des Affaires étrangères avait répudié sa femme de vingt ans pour une gourgandine dont tout N'Daru avait vu le slip… et Zek se prenait à les mépriser, simplement parce qu'il se méprisait lui-même d'être là avec eux. Quelques semaines plus tôt, il avait trouvé un tract posé en évidence sur son bureau à la banque. « Dix ans, ça suffit ! »

Il avait interrogé sa secrétaire qui avait affirmé n'avoir vu personne de suspect. Aucun jeune. Aucun chômeur. Zek n'avait pas osé s'approcher de son sous-directeur dont

l'arrogance à son endroit, tout supérieur qu'il était, le glaçait. Ce jeune homme diplômé d'une université américaine avait été envoyé à Rihata pour se repentir d'avoir convoité la même fille qu'un ministre et depuis son arrivée se comportait comme un prince en exil attendant que son trône lui soit rendu. Donc l'affaire en était restée là…

Quand Zek se décida à rentrer, il était tard, moins tard cependant qu'à l'accoutumée. Même pas minuit. Il traversa la ville endormie, sauf aux alentours de l'unique cinéma où des jeunes traînaient encore, incapables sans doute d'aller s'offrir un verre dans un bar. Malgré tout, il aimait cette ville. Elle était taillée à sa mesure. Quand il se rendait à N'Daru, une fois l'an, il était effaré par ses anciens camarades, leur arrivisme, leur férocité, leur rage de posséder. Il n'avait jamais été ainsi. Il n'avait jamais rêvé d'une carrière politique. Il n'avait jamais eu d'autre ambition qu'être heureux. Le bonheur, qu'était-ce ? Une femme aimante et soumise. Une famille qui s'agrandit. Des amis sincères.

Il était arrivé devant sa villa. Le gardien sawale s'approcha vivement de la grille pour l'ouvrir à deux battants et Zek qui n'aimait pas déranger le vieil homme lui glissa un raïs que l'autre accepta en le bénissant rituellement. Pourvu que Sokambi ne sorte pas de son pavillon comme elle le faisait souvent quand il rentrait, sans un mot, simplement pour lui signifier que ces retours tardifs, elle les désapprouvait ! Tout à ses pensées, il ne vit pas Christophe arpentant le jardin, une cigarette aux lèvres. Heureusement ! Car l'aurait-il vu qu'il se serait cru obligé de lui lancer quelque plaisanterie qu'il croyait virile et n'était que leste. Or Christophe était pur et de tels échanges le mettaient au supplice. Avec sa belle petite gueule, ses yeux gris, son teint clair et les copeaux de cuivre de ses cheveux, il était le favori de bien des lycéennes. Aux week-ends, quand il allait danser le reggae au *Calao*, les petites prostituées l'auraient bien préféré aux jeunes brutaux qui les assaillaient. Mais il ne leur accordait pas un regard. Il n'avait qu'une obsession. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de l'âge auquel elle avait cessé de vivre, il était torturé par la pensée de sa mère, Delphine. Il n'avait vu d'elle grâce à des photos médiocres qu'un visage charmant et insignifiant qui ne

lui avait rien appris. Quelles souffrances, quels désespoirs l'avaient conduite au suicide ? Les explications de Zek, car Marie-Hélène se dérobait et n'en fournissait pratiquement aucune, ne pouvaient le satisfaire.

— Est-ce qu'on se suicide à dix-neuf ans parce qu'un amant refuse de vous épouser et vous abandonne ? Peut-être. Sûrement pas cependant si on a un fils, un robuste bébé. Car cela signifierait que cet enfant ne comptait pas. Voire même qu'il était haï. Être haï de sa mère, Christophe en frissonnait. Des larmes lui venaient quand il pensait à lui-même, pesamment endormi dans un moïse, innocent et cependant coupable. Puis il se reprochait cet attendrissement et s'exhortait à devenir un homme.

Comment devenir un homme quand on ne connaît pas son passé ? Quand on ne sait d'où l'on vient ?

Olnel.

Sans trop savoir pourquoi, il avait attribué à ce père dont on lui parlait si peu, les traits d'un Zapata de cinéma et il était heureux de n'avoir pas hérité de ce charme fatal.

Fatal au sens littéral puisqu'il avait causé la mort. À propos d'Olnel, Zek abondait en lieux communs :

— Ne lui en veux pas ! C'était un irresponsable, un enfant gâté. Tu sais, certains hommes ne sont pas faits pour la paternité… !

Christophe écrasa sa cigarette et s'assit sur la dernière marche du perron. La lune se levait enfin, un croissant étique, sans force. La nuit s'alourdissait de la brume du fleuve dont de larges pans pénétraient la ville. C'était l'heure, disait-on, où les âmes des morts en mal de réincarnation erraient misérablement.

Haïti ? Comment était-ce ? Qui pouvait le renseigner ? Marie-Hélène parlait rarement des Antilles, de la Guadeloupe. Quand elle le faisait, c'était avec une sorte de rancune comme de terres où ne fleurissaient que l'amertume, la solitude et la mesquinerie. Christophe ne se laissait pas abuser. Il s'était forgé sa petite image à lui. Des mornes verts et feuillus. Des

cours d'eau limpide. La mer jouant à colin-maillard. Et par-dessus tout cela, le volcan assis comme une mégère la pipe entre les dents.

— La cour dort ?

— Non, la cour ne dort pas.

Des hommes, des femmes et des enfants dont le teint avait les reflets du sien frappaient en cadence dans leurs mains. Pourtant il le savait, c'étaient là des clichés, une pacotille qui ne saurait résister à la réalité. Alors comment aller plus loin ? Il se prit la tête à deux mains. Qui pourrait le renseigner ? Madou ? Des souvenirs confus surgis de son enfance lui indiquaient qu'il avait été assez lié avec Marie-Hélène pour en savoir long sur tout ce passé qu'on lui dérobait. Pourtant accepterait-il de parler ? Et puis, l'ignorance n'était-elle pas préférable ? Soudain, Christophe avait peur.

3

Un garde remonta l'allée centrale de l'avion et se pencha respectueusement, murmurant :

— On va atterrir, camarade ministre ! Docile, Madou éteignit sa cigarette, redressa le dossier de son fauteuil et boucla sa ceinture. Par le hublot, il n'aperçut d'abord que la marée verdoyante des rizières. Bientôt, le rectangle noir de la piste lui apparut. Il se sentait comme un enfant qui pendant des mois interminables s'est appliqué à ne jamais manquer une ennuyeuse classe ni à bâcler un devoir inepte et dont soudain l'école a brûlé ! Pendant toutes ces années, conscient du mal qui avait été fait, il s'était efforcé de ne jamais penser à Marie-Hélène, de tirer un trait sur tout et voilà qu'une mission l'amenait à Rihata ! Il n'avait même pas donné un coup de pouce au destin !

Avant l'indépendance, la région du Sud-Ouest dont Rihata était la capitale, constituait le grenier du pays. Son riz rouge se vendait sur tous les marchés et était même exporté en direction des voisins. Depuis, hélas, la production n'avait cessé de décliner, au point que l'on devait avoir recours à des importations de plus en plus massives de riz américain ou thaïlandais. Tous les ministres de l'Agriculture avaient dépêché des experts de diverses nationalités qui tous avaient produit de volumineux rapports : *Études socio-économiques des plaines rizicoles de la Salémé*. En dépit de cela la région continuait à s'appauvrir au point d'être à la traîne de l'économie pourtant peu reluisante du pays. À la vérité, Madou, bien que ministre du Développement rural, poste nouvellement créé, ne venait pas à Rihata pour s'occuper de riz.

Il se leva. Un de ses assistants lui prit son attaché-case afin qu'il eût les mains libres pour saluer la foule. Un autre brossa rapidement sa tunique pour la déchiffonner, puis le petit groupe se dirigea vers la sortie de l'appareil. À peine Madou eut-il mis pied hors de la carlingue que la clameur l'assaillit. Les enfants des écoles, disposés en quadrilatères, agitaient de petits drapeaux. Les représentantes de l'Union des femmes

battaient des mains en mesure cependant que des griottes hurlaient et que balafons et tam-tams entraient en action. Comme chaque fois, Madou fut grisé. Il éleva le poing gauche au-dessus de la tête. C'était le salut du parti et la clameur redoubla.

Il savait pourtant tout ce que ce spectacle impressionnant avait d'artificiel. Les enfants des écoles étaient tenus de se trouver là sous la conduite de leurs maîtres sous peine de dures punitions. Les responsables politiques ne sauraient s'aviser d'être ailleurs s'ils voulaient conserver leur poste. Quant à la foule, elle avait été amenée par les soins brutaux des miliciens. Pourtant l'ivresse qu'il en retirait demeurait la même. Un mot, un ordre et la plus belle de ces femmes partagerait son lit. L'écolier serait rudoyé, le maître licencié, le paysan exilé à tout jamais de son champ. Il descendit vivement la passerelle car il savait que sa jeunesse et son agilité plaisaient. Il semblait incarner la nouvelle race d'hommes qui prendrait le pouvoir des mains de Toumany et ramènerait le sourire sur toutes les lèvres. L'aréopage du secrétariat régional s'avança vers lui. Il connaissait déjà Dawad qu'il avait rencontré dans les couloirs de la présidence. Tout le monde se mit à claquer des talons en s'exclamant :

— Prêt pour la révolution, camarade ministre !

Cette parodie de rigueur militaire l'amusait, car il savait la totale désorganisation administrative et politique qu'elle cachait.

— On n'a pas besoin de te présenter ton frère, camarade ministre ?

Au milieu des rires que suscitait cette plaisanterie, il se détourna et se trouva face à Zek. À quarante-trois ans, Zek commençait de s'empâter, de perdre ses allures de grand séducteur. Sa ceinture abdominale se relâchait sous son grand boubou. Les traits de son visage se défaisaient, s'amollissaient subtilement, ses longues joues bien rasées pendant comme des fanons. Par contraste, Madou se sentit jeune, svelte, plein d'énergie, puis il eut honte de ces pensées mesquines. Comme près de dix ans les séparaient, Zek et Madou n'avaient partagé ni leurs jeux ni leurs études. Influencé par un père qui ne

cachait pas ses préférences, le second avait vite considéré le premier comme un être sans grande envergure, en tous points inférieur à lui-même, ce qui n'excluait pas une certaine affection, toute conventionnelle. C'est au cours de leur vie commune à N'Daru que les deux frères avaient appris à se connaître. Madou avait découvert la générosité de Zek, son esprit de famille, et surtout son souci constant de ne blesser personne. Il était comme un de ces anciens chefs de maison qui tiennent table ouverte, volent au secours des indigents et prennent plus de soin de leurs inférieurs que de leurs supérieurs. De telles vertus ne suffisaient plus dans un monde qui se peuplait de rapaces, de grands carnassiers ! Et constamment l'aîné inspirait au cadet une sorte de pitié irritée.

Les deux frères se prirent aux épaules et leur accolade ne sembla nullement forcée à ceux qui les entouraient.

— Comment va ta femme ?

— Bien, bien. Elle me charge de vous saluer…

Là, Madou hésita imperceptiblement :

— Comment va Marie-Hélène ?

— Bien, bien. Elle regrette de ne pas venir t'accueillir. Dans son état. Elle accouche d'un jour à l'autre…

Pendant quelques secondes, Zek savoura le visage blessé de son frère. Puis l'autre se ressaisit et se mit à rire :

— Bravo ! À combien en êtes-vous ? Eh bien, je serai là pour le baptême…

Autour d'eux, les clameurs de la foule redoublaient. On avait fait venir de sa province un des grands chefs traditionnels ngurka, drapé dans son lourd pagne tissé qui ressemblait à une toge romaine. Ses bras, des épaules aux poignets, étaient enserrés dans de larges bracelets d'or qui représentaient des serpents, des caïmans, toutes sortes d'animaux. Une couronne, décorée des mêmes motifs, était posée sur la mousse grisâtre de ses cheveux et tressautait aux pas de ses porteurs. Ce vieillard mit pied à terre et s'inclina devant Madou qui, en un geste gracieux, l'obligea à se relever. Sur son visage se peignait la servilité la plus totale et Zek, écœuré, aurait voulu

s'approcher, rappeler à cet homme chargé d'ans qu'il ne s'agissait que d'un morveux qui aurait pu être son fils, qui nulle part n'avait encore donné la preuve de sa valeur. Ah, cette nouvelle société née de l'indépendance ! Tout y était sens dessus dessous. Les fils commandaient aux pères, les cadets aux aînés. Même les femmes qui en bien des cas prenaient le pas sur les hommes.

— Tu nous accompagnes à la réception, camarade directeur ?

Non, il en avait assez vu !

Pendant ce temps, toute sa joie éteinte, toute son excitation tombée, Madou était retourné vers les officiels. Ainsi, il avait parcouru tant de kilomètres, attendu tant d'années, espéré, rêvé pour retrouver une femme en gésines ! Le destin, le destin s'était moqué de lui !

Quelques années plus tôt, Madou n'était qu'un séduisant ieune homme étouffant dans l'inertie du ministère de l'Agriculture planifiée. Incertain quant à son avenir, il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'aller chercher fortune ailleurs, dans un autre pays d'Afrique. Car l'Europe, jamais plus, c'était fini ! La chance s'était présentée quand, le ministre de l'Agriculture de Yougoslavie se trouvant en visite officielle, on s'était aperçu qu'on manquait d'interprètes. Dans la panique qui avait suivi, quelqu'un s'était rappelé que Madou avait passé des années dans les pays de l'Est et il s'était vu catapulté en service commandé au premier plan de toutes les réceptions. On l'avait remarqué. On s'était aperçu qu'il était couvert de diplômes. On s'était ressouvenu qu'il était bien né puisqu'il était un des fils de Malan, fondateur du premier syndicat de planteurs, c'est-à-dire à sa manière militant anti-colonialiste. Puis, Toumany, qui faisait profession d'encourager la jeunesse, s'en était entiché jusqu'à lui donner une de ses jeunes sœurs en mariage !

Quittant la piste, le cortège se dirigeait vers les bâtiments de l'aéroport. Une jolie fillette dans un pagne aux couleurs du drapeau national, tendit à Madou une gerbe de fleurs nouée d'un ruban aux mêmes teintes cependant que les caméras cliquetaient. Madou s'efforça de sourire, mais une seule

pensée l'occupait : Marie-Hélène était enceinte. Il allait la trouver énorme, épuisée. Ah, oui, le destin s'était moqué de lui. Comme Dawad marchait à son côté, ce fut sur lui qu'il extériorisa sa fureur, ordonnant brutalement :

— Dès cet après-midi, je veux rencontrer les responsables de la sécurité…

Dawad le regarda avec surprise :

— De la sécurité, camarade ministre ?

— Est-ce moi qui parle mal ou toi qui n'entends pas, camarade secrétaire ?

Le défilé des voitures rutilantes s'engagea dans l'étroite avenue du Président-Kennedy.

Tout en bout de cortège, Ibra, bien sûr, n'avait pas droit à une Mercedes, mais à un siège à côté du chauffeur dans une des Peugeot du secrétariat. Aussi quand il arriva à la permanence du parti, la majorité des officiels était déjà entrée dans le salon d'honneur. C'était l'habituelle cohue des responsables politiques, des militants de choc, des miliciens, des lycéens chefs de sections, des écoliers méritants. Peu d'épouses. Elles apparaîtraient le soir, parées comme des châsses lors de la réception. Pour l'instant, les seules femmes présentes, outre celles qui occupaient quelque poste dans l'appareil régional, étaient les « guides », comme on appelait pudiquement les filles recrutées par Bwana, vêtues de somptueux boubous aux couleurs du Parti elles aussi, les cheveux finement tressés. Ah vraiment, des morceaux de roi ! Le ministre serait bien difficile s'il n'en trouvait pas une ou plusieurs à son goût ! Pour l'heure cependant, il ne leur prêtait aucune attention. Il était en grande conversation avec un petit groupe d'hommes, dont Dawad qui fit signe à Ibra de s'approcher pour le présenter.

Madou eut un petit sourire moqueur :

— Responsable à l'Animation culturelle ? Comme c'est intéressant ! Comment t'y prends-tu, camarade ?

Ibra s'éclaircit la voix, furieux contre lui-même d'être tellement intimidé :

— C’est que nous disposons de bien peu de moyens, camarade ministre ! Nous avons tout de même mis sur pied une petite unité de cinéma itinérant. Nous avons projeté quelques documentaires et un film de long métrage…

— Lequel ?

— *Le Cuirassé Potemkine*, camarade ministre !

— Très beau film, en effet ! Et nos paysans ont apprécié ?

— Je crois que oui. On leur expliquait au fur et à mesure…

Madou rit franchement, puis prenant familièrement Ibra par le bras, l’entraîna :

— Parle-moi de Cuba, camarade. Le secrétaire régional m’a dit que tu y as fait tes études ?

Ibra rassembla ses mots pour tenter de dépeindre l’accueil cubain, l’amitié et la solidarité populaire, mais Madou l’interrompit :

— Et les femmes ? On dit que ce sont les plus belles du monde… Ah ! j’ai toujours rêvé de visiter les Antilles !

Ibra se garda bien de tomber dans un piège si grossier et balbutia :

— C’est que je n’ai guère eu de temps à leur consacrer ! J’étais à l’école du parti. Nos emplois du temps étaient très chargés…

Madou rit de nouveau, avant d’ordonner assez sèchement :

— Prends rendez-vous avec mon secrétaire. Je veux te voir en particulier. N’en parle à personne. Pour la révolution, camarade !

Il s’éloigna. Dans son trouble, Ibra ne vit pas tout de suite qu’une des « guides » lui présentait un plateau. Il se servit machinalement tandis qu’elle soupirait, lui désignant le ministre :

— Qu’est-ce qu’il est beau, hein !

Ibra haussa les épaules :

— Tout simplement parce qu'il est ministre ! Tu sais, c'est la même bête que la mienne qui lui pend entre les jambes !

— En tout cas, ce n'est pas la tienne que je voudrais voir…

Là-dessus, elle lui tourna le dos. À ce moment, son adjoint, le gros Panafié, accourut vers lui, tout essoufflé :

— Sory ne veut pas chanter !

— Quoi !

Sory était le chanteur vedette de l'ensemble instrumental qui devait se produire le soir lors de la réception.

— Il dit qu'il est malade. Mais sa deuxième femme m'a avoué la vérité. Il n'a pas reçu son salaire depuis quatre mois. Sa première femme vient d'accoucher et il ne sait pas comment célébrer le baptême…

— Est-ce qu'on ne peut pas lui accorder une avance ?

— Tu sais bien que selon la nouvelle circulaire c'est interdit !

Ibra se sentit découragé, plus, terrifié. Il était le responsable à l'Animation culturelle. Si la soirée était compromise, sur qui retomberait le blâme ? Qui perdrait peut-être sa place ?

Il ne lui restait plus qu'à sauter dans une des Peugeot du secrétariat. Mais quand il arriva chez Sory, celui-ci n'était point là. Quelques secondes plus tôt, conscient de son bon droit, Sory était sorti.

En effet, quelque cinq mois plus tôt, Dawad l'avait convoqué et lui avait parlé de nouvelles dispositions prises à N'Daru concernant la revalorisation du statut de l'artiste. Désormais, on lui demandait de préserver sa dignité, de ne pas aller galvauder sa belle voix à des baptêmes ou des mariages pour deux ou trois raïs. Il ferait partie d'un Ensemble qui se produirait en lieu et à dates fixes et il recevrait un salaire mensuel de quarante mille raïs. Quarante mille raïs ! Sory de sa vie n'avait jamais perçu pareille somme ! Il avait donc accepté d'enthousiasme. L'ensemble s'était constitué au prix

de mille répétitions fastidieuses. Il avait même été finaliste lors de la dernière Quinzaine artistique nationale… Seulement, les coupes d'argent, les demi-finales, les finales et les articles dans les journaux ne nourrissent pas leur homme. Sory n'avait jamais rien reçu du salaire promis, à part une avance le premier mois. Il n'osait plus passer devant le commerçant du quartier qui, par pitié, vendait encore du riz à ses femmes. Sory habitait le quartier Timbotimbo. Une honte, ce quartier ! Un ramassis de cases noirâtres, baignant dans la gadoue dès les premières pluies. Impossible d'y tenir un enfant en bonne santé. Toutes les épidémies du monde s'y succédaient tandis que de temps à autre, des jeeps flambant neuves marquées du sigle de l'Inspection sanitaire le traversaient. Mais chose qui étonnait fort les habitants, on ne les voyait jamais s'arrêter nulle part. Au fur et à mesure qu'il approchait du centre de la ville pavoisée pour l'arrivée de ce ministre de malheur, la colère de Sory augmentait. Non et non, il ne chanterait pas ! Pas avant d'avoir reçu intégralement ses quatre mois de salaire. Au centre de Rihata, s'élevait un immeuble de dix étages que l'on appelait « Le Tour ». Le rez-de-chaussée était occupé par la Banque autonome de développement. C'est là que se dirigeait Sory, car à ses yeux le seul homme capable de comprendre sa situation, de l'aider non pas d'une misérable parole de commisération, mais d'un acte précis, c'était Zek. Il éprouvait pour Zek une admiration sans bornes. Dans un monde où les hommes n'étaient plus que des culs-de-jatte, se traînant derrière les puissants, Zek lui semblait le dernier seigneur. Il salua longuement le planton assis tout somnolent derrière une table, car ces gens en uniforme sont quinteux, avant de lui dire :

— Frère, je veux voir le directeur…

L'autre le dévisagea :

— Tu as rendez-vous ?

— Ne t'occupe pas de cela… Laisse-moi passer seulement !

Le planton eut un mouvement du menton qui pouvait tout signifier et retomba dans son inertie. Sory, quant à lui, gravit lestement le bel escalier de bois ciré décoré de plantes vertes

qui menait au bureau de Zek. La chance était décidément avec lui, car la secrétaire, qui n'aurait pas manqué de l'arrêter pour lui demander son nom et lui présenter une fiche qu'il était bien incapable de remplir, était descendue bavarder au pool des dactylos. Aussi, sans plus de façons, il frappa à la porte directoriale. L'ameublement du bureau de Zek avait coûté des millions, mais il faut dire très vite à sa décharge qu'il n'en était en rien responsable, ayant succédé à un mégalomane que ses goût dispendieux et son amour des fillettes impubères avaient tout de même conduit en prison. Zek ne s'était jamais senti à l'aise dans ce cadre digne du plus grand financier américain, mais n'était jamais parvenu à le modifier. Malgré son humeur, il sourit à Sory qui avait été présent au baptême de tous ses enfants, déclamant la généalogie de Malan, et s'étonna un peu de son air morose. Sory vint rapidement à l'objet de sa démarche :

— Grand, est-ce que tu sais que ma première femme vient encore de me donner un garçon ?

Zek récita rapidement la congratulation rituelle. Sory ne se dérida pas :

— Grand, est-ce que tu sais que je n'ai même pas un grain de riz chez moi ?

Une fois qu'il fut sorti, Zek se moqua de lui-même. Voilà, il n'avait pas pu résister à l'envie de faire un beau geste, d'entendre glorifier son nom ! Il aurait dû naître deux siècles plus tôt, au temps où ses ancêtres jetaient des barres d'or aux griots qui avaient su leur plaire ! Paraître ! Inné chez lui, ce désir ! Mais aujourd'hui, qui pouvait paraître excepté les détenteurs du pouvoir politique ? Outre les ministres, les responsables, les secrétaires, Îles sous-secrétaires, toute la clique de sycophantes qu'avait sécrétée le parti unique. Ceux-là seuls pouvaient offrir des présents ou des postes.

Madou.

Il revit ce visage jeune, remodelé par l'arrogance et une dureté naissante. Son premier regard n'avait contenu ni mépris, ni triomphe, ni culpabilité. Seule une affectueuse pitié. N'était-ce pas pire ?

Zek se sentit incapable de prendre son déjeuner chez lui, en face de Marie-Hélène. Alors il passa en revue la demi-douzaine de filles chez qui il pouvait aller déjeuner et faire la sieste. Finalement son choix se porta sur Sita. Elle était excellente cuisinière, peu bavarde et, surtout, elle ne s'offusquerait pas s'il ne lui faisait pas l'amour.

Entrant chez lui de fort mauvaise humeur, Dawad apostropha sa femme Farida qui se faisait tresser dans la cour en vue de la réception du soir :

— Mets-moi tout ce monde dehors et viens que je te parle !

Continuant de pester, il entra dans sa chambre à coucher. Qu'est-ce qu'il voulait, ce ministre ? Il était évident qu'il n'était pas simplement venu à Rihata pour les fêtes de commémoration du coup d'État. On avait appris que le lendemain, il entendait se rendre à Farokodoba, un village sans intérêt, situé juste à la frontière. Qu'allait-il chercher là ? Quelque chose en cet homme trop jeune, trop beau, trop sûr de lui, faisait peur à Dawad. Il avait l'habitude d'hommes qui lèvent le coude, rient grassement, regardent les femmes avec concupiscence et pas de ces pisse-vinaigre qui semblent toujours mijoter un rapport confidentiel au président ! Ah, il n'avait aucun droit de mettre le nez dans les finances du secrétaire régional ! Dawad s'allongea sur le dos et tout l'alcool qu'il avait bu lui remonta à la gorge. Il hurla pour se faire entendre de Farida qui, décidément, n'arrivait pas et elle finit par accourir la chevelure aux trois quarts tressée. Il murmura :

— Ferme la porte ! Ce ministre est venu apporter le malheur…

Farida leva les yeux au ciel :

— Quelle idée ! Je vais te faire une tisane. Tu devrais faire attention, tu n'as plus vingt ans…

Elle ressortit.

Dawad demeura immobile, fixant sans le voir le plafond. Toute son intuition, affinée par quinze ans d'intrigues et de menus complots, le lui soufflait : ce ministre était à Rihata pour une mission spéciale qui ne pouvait que procurer des ennuis à tout le monde. Mais laquelle ? Comment parvenir à le savoir ? Qui interroger ? Tous ces hommes venus de N'Daru le déroutaient avec leurs airs supérieurs, leurs sourires méprisants comme s'ils appartenaient à une espèce différente, d'une nature plus fine et subtile. Depuis des années, il ne se rendait guère à la capitale qu'une fois l'an lors de la conférence des secrétaires nationaux et, sitôt arrivé dans cet enfer, il rêvait déjà d'en repartir.

De l'avis de tous, N'Daru, la capitale, était un cancer au sein de la nation par ailleurs bien mal portante. Selon le dernier recensement, plus d'un million d'habitants s'y pressait et des vices à vous glacer le sang dans les veines y fleurissaient. Est-ce que des hommes ne s'y couchaient pas avec des hommes entre deux draps ? À cette pensée, Dawad cracha à côté du lit la salive amère qui lui avait empli la bouche. Ce ministre représentait un danger. Il symbolisait la nouvelle génération qui allait leur tirer le tapis de sous les pieds, les faire basculer et vider leurs coffres-forts. Des hommes parlant les langues des Blancs, ayant manières de Blancs et n'étant plus Africains que de nom. De grandes bêtes de proie à l'aise dans tous les fourrés.

Farida revint avec une tasse plein d'un liquide jaunâtre. Il la lui prit des mains et la vida d'un trait.

Madou savait qu'en quittant la réception en son honneur de si bonne heure il risquait d'inquiéter ses hôtes. Mais il s'était trop ennuyé et sa patience était à bout. Il sortit dans la

nuit naissante et vit la Mercedes qui lui avait été attribuée à l'arrêt sous un arbre. Inawale, son chauffeur qu'il avait emmené de N'Daru, dormait au volant et il le secoua doucement :

— Réveille-toi, tu dois me conduire quelque part…

Inawale se demanda si la réception était déjà terminée.

Certainement pas si l'on en croyait le vacarme de la musique et le brouhaha des voix. Pourtant il ne dit rien et mit son moteur en marche. En atteignant la rue, il se décida à interroger :

— Patron, où est-ce qu'on va ?

— Je dois saluer la femme de mon frère.

Madou était parvenu à dire cela avec beaucoup de naturel. Cependant quel tumulte en lui ! Toute la journée, il avait tenu son rôle à la perfection. Ah, ces broussards obséquieux et endimanchés dans ce costume Mao qui leur était devenu un uniforme ! Aucune des filles qu'on lui avait fort peu subtilement offertes n'avait pu l'intéresser. D'ailleurs il n'aimait pas ces rencontres de commande et, Marie-Hélène exceptée, les femmes l'ennuyaient. Elles hésitaient toujours, semblait-il, entre la peur et la dévotion. Deux ans plus tôt, Toumany qui ne comprenait rien à de pareils états d'âme l'avait convoqué à la présidence :

— Je veux que tu te maries…

Madou ayant rétorqué que pour se marier, il faut être deux, Toumany lui avait présenté la dernière fille du troisième fils de la cinquième femme de son père, sa jeune sœur, en somme ! Elle avait dix-neuf ans. Elle s'appelait Mwika et était tombée amoureuse de lui au premier regard. Alors pourquoi ne pas l'épouser ? Elle était jolie en plus… Il ne regrettait rien, car elle lui avait déjà donné un fils et était à nouveau enceinte.

À l'origine, Rihata était bâtie selon un plan très simple. On avait adjoint au village qui lui avait donné naissance deux quartiers rectangulaires. Le premier, baptisé « Le Plateau » à l'imitation de N'Daru, abritait les immeubles administratifs et commerciaux. Le deuxième, les villas du personnel colonial.

L'indépendance avait tout modifié. À la gauche du village s'était peu à peu édifié un nouveau quartier résidentiel, ultra-moderne, tandis que l'ancien n'était plus occupé que par des fonctionnaires de troisième ordre, des petits commerçants, des professions libérales sans éclat.

Zek habitait à l'extrême limite du vieux quartier résidentiel, à près de deux kilomètres de la dernière villa. Pendant un moment la voiture roula dans l'ombre encore épaissie par le feuillage de grands arbres, puis la maison surgit, anachronique, illuminée comme un navire prenant la mer. Cela semblait un décor de théâtre et Madou n'aurait pas été surpris de se voir introduire par un laquais en perruque, porteur d'une torche. Au lieu de cela, dans la lueur des phares, un vieil homme, enveloppé d'une méchante couverture, se hâta d'ouvrir les grilles. Des silhouettes apparurent au balcon, des exclamations retentirent. Madou vit accourir vers lui un jeune garçon dont les traits lui étaient étrangement familiers sous le désordre des cheveux bouclés. Il eut une exclamation de plaisir sincère :

— Christophe, Christophe ! Comme tu as grandi ! Voilà que tu me dépasses à présent…

Ce n'était pas difficile. À la différence de Zek, Madou n'était ni très grand, ni très fort. Ils gravirent ensemble les marches du perron, Madou notant aussitôt mille détails navrants. Sur la façade, l'enduit s'écaillait, découvrant la maçonnerie. Des guêpes maçonnes avaient fait leur nid au creux des corniches qui s'ornaient de protubérances brunâtres. Le plancher du grand salon qui donnait de plain-pied sur la véranda se bosselait par endroits sous les nattes défraîchies qui avaient remplacé les tapis et il planait sur toute cette pièce chichement meublée, mal éclairée, un air de désordre et d'abandon. Le cœur de Madou se serra. Par contraste, il songea à sa villa… Très vite Marie-Hélène sortit d'une des pièces attenantes. Un grand boubou miséricordieux cachait ses formes et il retrouva son visage, plus secret, plus brûlant, comme un peu ravagé, en passe d'être détruit et cependant tellement digne de son attente et de ses désirs qu'il faillit oublier Christophe debout à côté de lui et les petites filles de

toutes tailles qui le fixaient de leurs yeux identiques, pour la prendre dans ses bras. Il balbutia :

— Pardonne-moi de venir si tard !

Elle balaya de la main l'excuse conventionnelle, puis l'invita à s'asseoir. Madou avait honte. Ainsi, tandis qu'il se grisait d'un pouvoir qui soudain lui semblait dérisoire, elle végétait dans cette demi-misère. Il aurait souhaité s'agenouiller devant elle et lui présenter des excuses. Au lieu de cela, il murmura :

— Raconte-moi, raconte-moi tout…

Elle rit. Son rire n'avait pas changé. Léger, un peu moqueur :

— Que veux-tu que je raconte ? C'est à toi de parler, c'est pour toi que tout a changé.

Elle le parcourait du regard et il prenait conscience de l'élégance de ses vêtements, du prix de ses chaussures de cuir brun, de toutes les transformations de son apparence.

— Il paraît que tu t'es marié ?

Madou haussa les épaules :

— Il le fallait bien. Le président l'exigeait…

Elle rit de nouveau :

— Commençons par le commencement. Explique-moi ce que tu fais dans ce gouvernement. Comment as-tu pu accepter ?…

Il avait prévu cette question et préparé sa réponse :

— Je suis dans le gouvernement, j'ai accepté d'y être parce que je l'ai compris, on ne pourra jamais rien changer que de l'intérieur. Tous ceux qui ont essayé d'agir contre Toumany de l'extérieur ont été jetés en prison, exécutés ou alors contraints de s'exiler. C'est que leurs méthodes n'étaient pas bonnes. Il faut tenter de transformer le régime de l'intérieur.

Elle eut un soupir qui en disait long sur ce qu'elle pensait et, possédé du désir de la convaincre, il baissa la voix :

— Est-ce que tu sais seulement pourquoi je suis à Rihata ? Je vais te confier un secret. Je suis ici en réalité pour prendre des contacts avec Lopez de Arias. Nous avons, moi et quelques autres, persuadé Toumany de se réconcilier avec lui.

Marie-Hélène le regarda avec stupeur. C'est que l'annonce était de taille ! Lopez de Arias était le président du pays voisin qui avait été une colonie portugaise. Il entendait réaliser entre ses frontières le modèle même de la vraie révolution socialiste et ne perdait pas une occasion d'accabler Toumany qui, selon lui, cachait la plus sanglante des dictatures sous une phraséologie de gauche. Une réconciliation entre les deux hommes !

Madou se mit à marcher de long en large :

— Il faut que notre pays sorte de son isolement, il faut qu'il cesse d'être la honte de l'Afrique…

Marie-Hélène écoutait cela sans mot dire. Elle se demandait si tous ces beaux discours n'étaient pas autant de justifications fabriquées après coup, bien que cette réconciliation avec Lopez de Arias lui semblât un projet louable. Que penser ? Elle ne connaissait rien au cheminement tortueux du pouvoir. Quand il se tut, elle fit simplement :

— Va saluer la vieille. Elle ne te pardonnera pas d'y manquer…

Et c'est ainsi que Sokambi vit apparaître devant elle ce garçon qui avait torturé et ridiculisé son fils et qu'à présent les dieux récompensaient. Tout en murmurant d'une voix rauque les bénédictions rituelles, elle revoyait le passé. Ah, elle avait mis du temps à se rendre à l'évidence et s'était accusée de manquer de vigilance ! C'est que les règles de la société ngurka sont particulières. Elles autorisent la plus grande liberté entre une épouse et le jeune frère de son mari, son petit mari comme on dit. Il peut être le compagnon de ses plaisirs, son cavalier servant, son confident. Cependant il s'agit là d'un code de conduite. Comment s'imaginer qu'il cachait tout autre chose ? Qu'un crime se commettait ? Cela se serait passé des années plus tôt, avant que les Blancs n'imposent leur mollesse et ne transforment les hommes en femmes à pantalons, on

aurait lapidé l'infidèle, exilé le jeune frère incestueux et brûlé la case qui les avait abrités. Au lieu de cela, Zek avait pardonné.

— C'est ma faute, avait-il déclaré.

Et il avait fui loin des regards moqueurs avec sa femme et ces enfants dont on était en droit de se demander lesquels étaient les siens. Elle indiqua un siège à Madou, un tabouret de bois sculpté qu'elle réservait à ses visiteurs de marque.

Pendant ce temps, Marie-Hélène était plongée dans ses pensées. Elle aurait revu Madou à un autre moment qu'elle n'aurait pas manqué d'éprouver des sentiments violents. À présent elle était tout occupée de ce qui se passait en elle-même, du voyage qu'allait amorcer son petit inconnu. Du projet politique qu'il lui avait exposé, elle se méfiait d'instinct. Malgré les incohérences et le désordre de sa vie privée, elle avait gardé intactes les convictions de sa jeunesse quand, avec Olnel, elle rêvait d'une Afrique libre et fière qui montrerait la voie aux Antilles, entraînerait l'Amérique noire dans son sillage. Presque à son insu, elle avait communiqué un vocabulaire contestataire aux enfants, ce qui n'était pas sans dangers. Le pire s'était produit quelques mois auparavant, quand en prévision des dix ans de régime on avait fait circuler dans les écoles un petit livre à couverture rouge intitulé *Le Toumanysme* qui contenait des extraits de discours et des pensées du président. Marie-Hélène s'en était cruellement moquée et la malheureuse Alix, la deuxième fille âgée de treize ans, ayant en toute innocence répété ces propos au lycée, Zek avait été convoqué au secrétariat régional. Que leur avait-il raconté pour aplanir l'affaire ? On pouvait se le demander. À son retour, il s'était borné à hausser les épaules.

Cette réconciliation avec Lopez de Arias, si jamais elle avait lieu, durerait-elle ? Comment ce leader intègre accepterait-il les caprices et les crimes de Toumany ? Et puis, son pays avait-il à gagner à une alliance avec cette terre exsangue, en pleine faillite économique ? Marie-Hélène renonça à comprendre. À ce moment Christophe entra l'air affairé :

— Le voilà qui revient. Qu'allons-nous lui offrir ?

Elle sourit :

— Ce jus de tamarin que Bolanlé fait si bien… Cela le changera du champagne millésimé qu'il a dû boire à la réception…

4

Madou ouvrit les yeux sur un paysage verdoyant de rizières et, pendant un moment, il se demanda ce qu'il faisait là. Puis la conscience lui revint pleinement. Il se trouvait sur la route de Farokodoba pour rencontrer les envoyés de Lopez de Arias.

À l'époque coloniale, quand la région était encore le grenier du pays, Farokodoba était un village prospère. Le fleuve Salémé, sur les bords duquel il avait été édifié, n'était guère considéré comme une frontière avec la colonie portugaise voisine. On le traversait en bac, en pirogue, sur toutes sortes d'embarcations plus ou moins sûres, et la population des deux rives se retrouvait au marché du lundi afin de débattre du prix du riz. Puis les Portugais comme les Français avaient été chassés. Lopez de Arias et Toumany avaient commencé leur guerre, installé des soldats qui interdisaient toute traversée et tout change d'argent. Des familles s'étaient vues séparées. D'un côté comme de l'autre, on avait découvert des espions, fait des exemples. En fin de compte, Farokodoba avait perdu toute activité et si la petite agglomération avait l'honneur d'abriter pareilles négociations, c'est simplement parce qu'elle se situait à égale distance de Rihata et Lulua, elles-mêmes relativement peu distantes des capitales où résidaient les deux présidents.

En prévision des discussions qu'il devait conduire, Madou tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. Or, il ne songeait qu'à Marie-Hélène. Il fallait la tirer de cette tristesse, de cette médiocrité. Quel égoïste il avait été de ne pas se soucier d'elle plus tôt. Il trouverait un poste, une fonction à Zek. Il était l'ami du ministre de l'Intérieur, allié par sa femme au ministre des Affaires étrangères. Alors ? Secrétaire dans quelque ambassade ? Gouverneur de région ? Pourquoi pas ? Il fallait agir. Au plus vite.

La Mercedes s'arrêta. S'étant quelque peu ressaisi, Madou descendit devant le secrétariat de section, baraque en dur, très peu meublée, à l'exception d'un portrait en pied de Toumany

en généralissime. Le secrétaire, jeune garçon au visage apeuré, accourut :

— Le bac était tombé en panne, camarade ministre ! On vient juste de le réparer. Ils seront en retard.

Irrité, car il s'était réveillé fort tôt, Madou, suivi de sa délégation, se dirigea vers le fleuve. Au loin, on apercevait le bac avançant poussivement. Salé, directeur de cabinet et ami personnel de Madou, diagnostiqua :

— Au train où il va, ils en ont encore pour une bonne heure !

Que faire en attendant ? Madou regardait autour de lui. Des enfants se baignaient en piaillant. Des femmes dans l'eau jusqu'à la ceinture péchaient à l'épuisette. Farokodoba était vidé de sa substance, les jeunes allant chercher fortune à N'Daru. Madou se rappela avec nostalgie son enfance, l'animation joyeuse de son village, le marché, les jeux du soir et les récits. Ce temps lui paraissait béni. Ou alors se mentait-il inconsciemment à lui-même, cette nostalgie du passé ne révélant que la distance qui le séparait des siens ? Le petit groupe revint vers le secrétariat qu'une bonne demi-douzaine de ventilateurs n'arrivait pas à rafraîchir.

En fait, Salé s'était trompé. Ils n'étaient pas assis depuis une demi-heure que le secrétaire qui était resté sur la rive à faire le guet arriva en courant pour leur annoncer que la délégation étrangère avait mis pied à terre.

Le chef de la délégation, Alvarez-Souza, était un métis comme Lopez de Arias qui se croyait tenu de cultiver une barbe à la Fidel, ce qui agaça Madou. La barbe, c'était un peu l'insigne du régime avec la vareuse kaki de coupe militaire et les godillots non cirés. Ce fut une série d'accolades, un chœur de congratulations comme s'il s'agissait d'amis se retrouvant après une longue absence. En réalité, Alvarez-Souza, dévisageant Madou, éprouvait la plus profonde antipathie pour ce play-boy en tunique à la Sanjay Gandhi (Toumany ayant ramené cette mode d'un voyage en Inde), dont l'air arrogant l'offusquait. Était-ce pour créer une pareille classe qu'on avait lutté si dur contre les Blancs ?

Les membres des deux délégations se tenant toujours fraternellement aux épaules se retirèrent dans la pièce du haut cependant que les gardes, mitraillette au poing, et le personnel subalterne s'installaient pour une attente qui ne manquerait pas d'être longue. Madou, s'asseyant dans le fauteuil qui lui revenait, se demanda s'il avait conscience d'écrire une page importante de l'histoire de son pays. Pas vraiment ! Tout au plus, à présent, il se sentait alerte comme un lévrier. On allait discuter dur ! Lopez de Arias avait déjà fait connaître certaines exigences préalables à toute réconciliation : libération des innombrables prisonniers politiques, en particulier de Fily, l'ancien président qui croupissait dans un petite île au large de N'Daru, levée de l'interdiction des partis politiques, élections. Madou reconnaissait que de telles exigences étaient justifiées et, en contrepartie, il se faisait fort d'obtenir dans les domaines clés de la santé, de l'éducation et de l'agriculture, une assistance technique aussi peu coûteuse que possible et qui, enfin, permettrait de se débarrasser en partie de celle dont on dépendait. Entre ses paupières mi-closes, il observa Alvarez-Souza, son beau visage un peu suant, car il faisait très chaud dans cette baraque, et il sut qu'il avait affaire à un adversaire coriace.

Assis dans la pièce du bas, Inawale étira ses longues jambes. Il avait l'habitude des attentes puisqu'il accompagnait Madou partout : aux réunions politiques, aux réceptions, aux rendez-vous chez ses maîtresses. Cependant, demeurer pendant des heures dans ce secrétariat serait pénible. On ne se serait jamais cru au bord d'un fleuve ! Pas un souffle d'air. Des bouteilles d'eau rafraîchissaient dans des seaux, mais elles devaient être encore bien tièdes. Inawale se leva, vérifia son revolver sous sa vareuse d'uniforme et sortit. Après tout, il y avait bien assez de gardes pour protéger les délégués. Lui n'était qu'un chauffeur. Mais où aller dans ce lieu sinistre ? Vivant à N'Daru depuis des années, il était imprégné du mépris des citadins pour la « brousse ». Des femmes qui faisaient frire des plantains dans l'huile de palme relevèrent la tête pour le regarder, puis stupidement se mirent à rire. Ah, ces villageoises ! Il continua sa route en haussant les épaules.

Comme Inawale sortait du secrétariat, un jeune homme mince, le visage agréable, vêtu d'une courte tunique évasée comme en portent les gens du Nord, se détacha de la véranda sous laquelle il était en faction depuis le matin. Pour ne pas attirer l'attention, il s'était enroulé dans des sacs de jute, et ceux qui l'avaient remarqué l'avaient pris pour un de ces innombrables sans-logis et sans-travail dormant leur vie là où ils le pouvaient. En réalité Victor n'était ni un sans-logis ni un sans-travail. Une mission de la plus haute importance le conduisait à Farokodoba.

Dans ce pays où la presse, la radio, la télévision étaient muselées, les nouvelles circulaient néanmoins avec une surprenante rapidité. Et c'est ainsi qu'avec ses compagnons dans le Nord, c'est-à-dire à plus de mille kilomètres de N'Daru, Victor avait eu vent du projet de réconciliation entre Lopez de Arias et Toumany. Comment y croire ? Autant voir l'hyène, fille de la nuit, s'accoupler avec la panthère, mère de rois. Cependant comme ils tenaient cette information de contacts fort sérieux, il fallait la prendre en compte. Victor était arrivé l'avant-veille à Farokodoba et depuis lors attendait, rôdant près du secrétariat, à l'affût du moindre incident suspect.

Il se leva donc et passa les doigts dans ses cheveux emmêlés comme ceux d'un enfant fétiche. Pour rattraper Inawale, il se jeta dans une ruelle transversale bordée de maisonnettes en banco où, dans les cours, les femmes pilaient le riz en chantant. Les deux hommes se rencontrèrent au carrefour de la Révolution et Victor sourit, découvrant ses incisives dentelées qui lui donnaient l'air rusé du lièvre des contes. Inawale ne lui répondit pas, il allait passer son chemin quand Victor se décida à lui barrer la route :

— Frère, dis-moi ce qui se passe aujourd'hui ? Pourquoi toutes ces Mercedes, toutes ces Jeeps et tous ces hommes en armes ?

Inawale fit sèchement :

— Suis mon conseil, ne pose pas de questions.

Victor se mit à rire :

— Comment ne pas poser de questions ? Je suis un honnête citoyen de ce pays. Citoyen honnête quoique chômeur. J'ai bien le droit de savoir ce qui se passe !

Inawale décida de se faire menaçant :

— Passe ton chemin, je te dis !

S'il avait compté effrayer Victor, il en fut pour ses frais, car celui-ci se mit à rire de plus belle avant d'enchaîner d'un ton plaisant :

— Bon, paie-moi une bière bien fraîche et je ne t'ennuierai plus !

Malgré lui, Inawale eut un profond soupir :

— Une bière bien fraîche ? Et où veux-tu qu'on en trouve ?

Victor examinait Inawale et cherchait à le situer. Ce devait être un garde du corps puisqu'il portait une arme. Garde du corps de qui ? Après tout qu'importait ! Que savait-il des négociations en cours ? Probablement pas grand-chose. Tout au plus devait-il savoir le nom des envoyés de Toumany. Comment lui arracher cette information ? Une bière, il désirait une bière ! Ce genre de brute parle aisément quand elle a un verre de trop dans le nez. Rapidement un plan se forma dans l'esprit de Victor. Avec une vivacité qui surprit son interlocuteur, il lui passa le bras autour des épaules et l'entraîna. Tout en marchant il se mit à parler. Il était chômeur, ancien instituteur rayé des cadres :

— Oui, rayé des cadres ! Tu te rappelles ce petit livre rouge, *Le Toumanysme*, qu'on faisait circuler dans les écoles ? Eh bien, moi, j'ai refusé de l'expliquer à mes élèves… Aussitôt, convocation au secrétariat du parti, détention, trois mois sans voir le soleil ni ma mère, et puis coups et tortures, enfin pour finir rayé des cadres, livré à la misère et à l'errance comme une bête maudite…

Plus il parlait, plus le malaise qu'éprouvait Inawale grandissait. Il sentait qu'il ne devait pas suivre cet homme. Car les paroles qu'il prononçait, les sujets qu'il abordait étaient dangereux. Il s'agissait de choses qui ne se disaient qu'à voix

basse, entre intimes, la porte d'entrée de la maison bien close. Inawale aurait bien aimé s'en aller, mais la pensée de la bière le retenait. Finalement il se trouva engagé dans une ruelle étroite, sorte de boyau puant, cependant que son étrange compagnon bavardait toujours. Ils entrèrent dans une petite cour carrée au fond de laquelle se dressait un bar de piteuse apparence. Une enseigne aux lettres malhabilement tracées indiquait *Au grand toit de Médine*. L'intérieur était pire que l'extérieur : quelques tables sales et poisseuses, des tabourets bancals, un parquet crasseux et une odeur d'urine à vous couper le souffle. En vérité, l'endroit semblait abandonné ! Victor frappa dans ses mains. Un rideau s'écarta et un véritable monstre apparut : l'œil droit recouvert d'une taie, la lèvre supérieure retroussée sur des dents jaunâtres et aiguës. Il fit les présentations avec effusion :

— Albert, voici mon ami, mon frère… Mais frère, je m'aperçois que je ne sais pas ton nom ? Inawale ?… Ah, c'est bien ça ! Cela veut dire, je crois, « celui qui est partout bien accueilli »… Je dis je crois, parce que je ne suis pas ngurka comme toi… Je parie que tu l'avais deviné ?… Albert, apporte-nous deux bières. Pas de la locale. Mon frère ne boit pas de ça… De l'importée. Heineken…

Albert, qu'un grand sourire rendait encore plus hideux, disparut de nouveau derrière son rideau. Quand il réapparut, il tenait à la main deux bouteilles de bière Heineken, mais ce qui retint l'attention d'Inawale, ce fut tout autre chose. C'est qu'il était accompagné d'une jeune fille. Certes, le pays abondait en jolies filles, la plupart du temps aisément séduites par quelques raïs. Mais celle-ci vraiment était un morceau de roi ! Inawale examina les belles épaules que découvrait largement une blouse en coton usé, rendu presque transparent par les lessives et soupesa du regard les seins aigus comme il les aimait. Victor, débouchant d'une main les bouteilles, suivit son regard et fit malicieux :

— Camarade Inawale – camarades, c'est comme ça que vous vous appelez, n'est-ce pas ? – je te présente ma sœur Teresa…

— Ta sœur ?

— Ma sœur jumelle ! Nous sommes sortis du même ventre de femme, de femme brave et généreuse, que la terre lui soit légère, car elle est trépassée l'an dernier. Moi le premier, pour voir ce qui se passait dans cet enfer où nous devrons passer des années… Les garçons sont toujours plus curieux, aventureux…

Inawale comprenait que Victor se moquait de lui, mais il ne songeait pas à se rebiffer, car la présence de Teresa l'excitait et il n'était sensible qu'à elle. Victor l'entraîna dans un coin du bar :

— Frère, puisque nous sommes entre frères, tu voudrais bien, je le vois, passer un moment seul avec ma sœur, c'est-à-dire ta femme ?

Inawale en bégaya :

— Qu'est-ce que tu dis ? Elle voudrait… ?

— C'est ma sœur, donc ta femme !

Là-dessus, il se mit à parler à la jeune femme dans une langue qui attira l'attention d'Inawale, car elle avait les sonorités de celle qu'utilisaient les membres de la délégation conduite par Alvarez-Souza. Tout son instinct lui souffla une fois encore qu'il devait se méfier, qu'il était en compagnie d'individus dangereux. En même temps, la bière commençait à agir sur son estomac à moitié vide et puis, la fille était si belle ! il s'exclama :

— J'offre une deuxième tournée…

Et il tira son porte-monnaie de sa vareuse. Il le faisait à dessein. Car ce porte-monnaie ne lui appartenait pas. Madou, qui détestait s'encombrer d'argent, lui remettait des sommes énormes avec mission de régler toutes ses dépenses. Il s'en acquittait généralement avec une scrupuleuse honnêteté sans que jamais lui vienne à l'idée de distraire un raïs pour lui-même. Victor fit doucement :

— Frère, frère, cache cet argent ! Dans ce pays où deux hommes sur trois ne mangent pas à leur faim, tu pourrais t'attirer des ennuis !

— Quels ennuis ?

Sans mot dire, quant à lui, Albert passa dans l'arrière-salle et en ramena d'autres bouteilles. Inawale qui fixait Teresa fut frappé par la lueur de haine et de mépris dans ses yeux.

Teresa secoua Inawale par l'épaule. Pas de doute, il était endormi. La drogue que Victor avait versée dans son verre avait été d'un effet rapide et sûr. Elle n'avait même pas eu le temps de se déshabiller. Elle courut à la porte derrière laquelle Victor et Albert attendaient son signal. En vérité Teresa n'était pas d'accord avec ce qui venait d'être fait et n'en voyait pas l'utilité. Ils étaient à Farokodoba pour une mission bien précise et de la plus haute importance pour ceux qui étaient demeurés au camp. À quoi songeait Victor d'endormir ce balourd ? Est-ce que cela empêcherait les négociations de se poursuivre ? Et Lopez de Arias de les trahir, de les lâcher ?

Depuis qu'elle avait été en âge de comprendre, Teresa avait connu la guerre. D'abord contre les Portugais. Il n'en venait pas souvent dans son village. Par contre, elle connaissait bien les maquisards, les guérilleros, qu'il fallait ravitailler tant bien que mal, panser, et qui parlaient aux enfants d'un avenir sans les Blancs et leur exploitation. Elle avait seize ans au moment de l'indépendance et pour la première fois elle s'était rendue à la capitale. Quelle belle ville, Ludundua ! Blanche, ouverte sur la mer que Teresa n'avait jamais vue non plus avant ce jour, toute plantée d'arbres majestueux. Elle ne se lassait pas de se promener à travers les artères larges et propres qui se coupaient à angles droits. La nuit tombée, on mangeait des beignets de pâte de maïs fourrés de viande hachée avant d'aller danser. Elle suivait des cours de secrétariat dans une des écoles récemment ouvertes par le parti. Et c'est alors que l'aventure, la guerre avaient recommencé…

Elle regarda Albert et Victor dépouiller Inawale de son porte-monnaie et de son pistolet, se passant l'arme de l'un à l'autre pour mieux l'admirer et elle eut envie de crier sa désapprobation. Pourtant elle n'osa pas. Il lui était difficile de s'opposer à Victor. Celui-ci lui fit un signe d'impatience :

— Dépêche-toi, il faut retourner chez Muti…

Tout le monde appelait Kunta « Muti », qui signifie maman en ngurka, peut-être simplement parce qu'elle était tellement grosse qu'elle aurait pu avoir porté tous les enfants de la terre. D'autres disaient que c'étaient les graisses qu'elle respirait à longueur de journée puisqu'elle était cuisinière qui la faisaient grossir ainsi. Banfo, son mari, avait été un des premiers militants du pays, pourchassé de son vivant par les autorités coloniales. Il était mort à la veille des indépendances d'une typhoïde mal soignée. Après lui, Kunta avait élevé sans se plaindre leurs six enfants. Depuis deux ans, au vu de ce qui se passait dans le pays, elle était entrée tout tranquillement dans l'opposition. Elle devait cela à la mémoire de Banfo ! Sa maison, située dans ce lieu stratégique de Farokodoba, abritait des militants qui faisaient la navette, risquant gros, entre la guérilla qui s'était déclenchée dans le Nord du pays et le gouvernement de Lopez de Arias qui lui consentait une aide précieuse en argent, en armes, en médicaments et en instructeurs. Sans Lopez de Arias, la guérilla n'aurait pu se développer, et tous les patriotes le considéraient comme un dieu. Jusqu'à l'annonce de sa réconciliation avec Toumany ! Teresa, Victor et Albert trouvèrent Muti dans la cour de la concession, ses vastes fesses débordant d'un tabouret. Elle les regarda avec surprise :

— Déjà !

Victor se mit alors en demeure de lui raconter ce qui venait de se passer et quand il eut fini de parler, elle resta un instant interdite, puis se mit à hurler :

— Fou, tu es fou ! Et voleur aussi !

Victor ouvrit la bouche pour protester, elle ne lui en laissa pas le temps, hurlant plus fort :

— Idiot ! Du ventre de quelle femme sors-tu ? Ah, tu aurais mieux fait d'y rester !

Brusquement elle s'interrompit, regarda autour d'elle et, s'étant levée pesamment, elle leur fit signe de la suivre à l'intérieur de la maison. Sa voix se fit basse et sifflante :

— Rendez-vous compte de ce que vous avez fait ? À cause de cette agression stupide, le village va pulluler de soldats, de miliciens… Comment pourrai-je continuer à vous cacher ? Comment ?

Albert essaya de s'interposer, elle balaya ses objections d'un geste :

— Ce qu'on vous avait chargés de faire, c'était de vous tenir tranquilles, aux écoutes de ce que ces salauds-là trafiquent au bord du fleuve ! Un point, c'est tout. Et qu'est-ce que vous en savez ?

À présent les jeunes gens baissaient piteusement la tête. Muti eut un soupir :

— Bon, eh bien, moi, sans sortir d'ici, j'en ai appris plus que vous. Oui, Lopez de Arias va vous lâcher ! Oui, il va se réconcilier avec Toumany !

Teresa, Victor et Albert la fixèrent, atterrés :

— C'est sûr ?

Elle inclina la tête et murmura :

— C'est sûr, mais ne me demandez pas pourquoi il fait ça. Je n'y comprends rien, pas plus que vous.

Un silence accablé emplit la pièce. Teresa regardant Victor souffrait dans chaque fibre de son être. C'était pour lui, à cause de lui qu'elle avait retrouvé la guerre qui avait accompagné son enfance. Cette fois cependant les ennemis n'avaient plus la même couleur. Il ne s'agissait plus des Blancs portugais, mais des soldats de Toumany. Quand elle avait connu Victor à Ludundua, il faisait partie de ceux qu'on appelait avec assez de mépris « les réfugiés », hordes de paysans, petits employés fuyant avec femmes et enfants la dictature de Toumany. On les entassait dans des camps de toile à l'entrée de la ville et le gouvernement prenait soin d'eux. Victor, qui s'était fait remarquer par son intelligence et sa vivacité, s'était vu attribuer une bourse pour une école de mécanique. Mais il n'avait pas attendu d'avoir son CAP. Aux premières nouvelles de la guérilla qui se déclenchait dans le nord de son pays, il avait décidé de partir rejoindre les

combattants. Teresa l'avait suivi. Elle l'aurait suivi au bout du monde et c'est ainsi qu'elle avait retrouvé la peur, l'insécurité, la mort.

Muti rompit le silence :

— Vous ne pouvez plus rester à Farokodoba. Une fois que l'alerte aura été donnée, vous ne serez plus en sécurité nulle part. Retournez au camp !

Tête baissée, Victor se vit arrivant devant ses chefs et ses compagnons qui l'avaient choisi pour cette mission difficile et avouant son échec. Il faudrait reconnaître qu'il s'était laissé divertir du but fixé, qu'il n'avait pas su résister à la tentation de jouer un mauvais tour à un sous-fifre dont il n'avait même pas tiré d'informations. Quelle honte ! Comment les regarderait-il dans les yeux ? Mais Muti avait raison. Dans ce village où tout le monde se connaissait, certains les avaient peut-être remarqués. Les premiers interrogatoires conduiraient à eux.

C'est dans le plus grand silence qu'on écoutait le récit d'Inawale. Il ignorait combien de temps il avait dormi et s'était réveillé avec un goût horrible dans la bouche. Personne ne songeait à lui faire de reproches. N'était-il pas victime d'une femme ? Les femmes ont-elles une autre mission dans ce monde sinon troubler l'esprit des hommes, les perdre, leur causer les pires déboires ? Madou, qui menait l'interrogatoire, l'interrompit :

— Tu dis qu'ils parlaient une langue étrangère. Laquelle ?

Inawale se troubla :

— Je ne sais pas, patron. Mais c'était comme celle que parlent ceux de l'autre délégation…

— Portugais ? Est-ce que tu en es sûr ?

Inawale se troubla davantage. Il n'était sûr de rien, que de sa honte. Madou regarda Salé, son directeur de cabinet,

comme pour prendre son avis, mais l'autre eut un geste évasif. Alors il se tourna vers le secrétaire de section :

— Accompagne-le au commissariat de police. Mettez autant d'hommes qu'il le faudra sur le coup, mais retrouvez ses agresseurs.

Le secrétaire sortit en hâte suivi d'Inawale et de ses adjoints.

Madou était soucieux. On aurait pu croire à un vol ordinaire si Inawale n'avait mentionné ce fait étrange : ceux qui l'avaient attaqué parlaient une langue qui pouvait être le portugais. Au moment où démarraient des négociations si importantes, on pouvait tout craindre. En particulier la présence d'espions. Mais d'espions à la solde de qui ?

En outre les négociations n'avaient pas très bien marché. Les délégués de Lopez de Arias étaient arrivés porteurs d'une exigence inattendue. Ils réclamaient la réhabilitation de Yule et que lui soit donnée l'autorisation de constituer un parti d'opposition en vue des futures élections. Passe encore quand il était question de libérer Fily, emprisonné depuis dix ans et à moitié aveugle. Ce vieillard ne représentait plus aucun danger et Toumany serait aisément convaincu. Il en était autrement de Yule. Yule, prince des Bossamas, la deuxième ethnie du pays, avait été à ce titre l'objet d'égards de tous les gouvernements depuis l'indépendance. Cependant on n'avait jamais réussi à lui faire accepter de poste, car tout prince de sang qu'il était, Yule était un marxiste. Pur et dur. Il refusait, répondait-il à chaque nouvelle sollicitation, de s'allier à des régimes tyranniques et fascisants. Huit ans plus tôt, il avait tenté de former un parti d'opposition, dénonçant les crimes de Toumany dans des journaux clandestins et avait échappé de justesse à un assassinat avant de s'enfuir du pays. Son prestige était immense. Les étudiants faisaient circuler sous le manteau son premier ouvrage, *Afrique, le temps des chacals*, devenu un classique au même titre que *L'Afrique noire est mal partie* de René Dumont. Cette exigence de Lopez était inconcevable. Jamais Toumany n'accepterait de pardonner à Yule et de le laisser revenir au pays ! Madou pesait les termes du rapport qu'il devait rédiger le soir même.

Salé, qui était sorti, revint brandissant un jeu d'awele et fit plaisamment :

— Joue avec moi, camarade ministre !

Un jeu d'awele ! Madou n'en avait pas vu le pareil depuis son enfance et cela lui rappela son père, sourcils froncés en face d'un partenaire de son groupe d'âge. Parfois les parties duraient fort avant dans la nuit et reprenaient le jour suivant.

Il fit signe à Salé de s'asseoir en face de lui et se moqua :

— Ça m'est égal de perdre, je n'ai pas un sou pour te payer…

— Je saurai te faire crédit et attendre.

Ils jouaient depuis un quart d'heure, Madou retrouvant d'instinct les gestes d'autrefois cependant que les autres délégués bâillaient ou somnolaient, quand il se fit un grand branlebas dans la pièce voisine. Finalement un garde entra :

— Camarade ministre, il y a un homme là-dedans qui veut te voir. Par force. Il dit que c'est important…

Madou releva les yeux :

— Quel homme ?

Le garde eut un geste d'ignorance :

— Moi-même, je ne le connais pas…

— Alors, fais-le entrer.

Un homme jeune, osseux, dégingandé entra parcourant la pièce d'un regard à la fois apeuré et secrètement moqueur. Il portait un boubou jaune élimé et sale. Ses pieds étaient chaussés de sandales de plastique retenues par un lacis de ficelles. D'une voix rauque, il prononça le salut du parti :

— Pour la révolution, camarade ministre !

— Pour la révolution, camarade. Comment t'appelles-tu ?

— Imeh, je m'appelle Imeh !

Puis brusquement sans qu'on eût besoin de l'interroger, il confia ce qu'il avait à dire, ne s'arrêtant qu'au bout du récit qu'il s'était fixé. Ses paroles avaient réveillé l'assistance. On

faisait cercle autour de lui et, sous cette douzaine de paires d'yeux, il commençait de prendre un air coupable.

— Tu es sûr de ce que tu nous racontes ?

Il inclina la tête. À ce moment, le secrétaire de section que l'on avait appelé par téléphone entra en hâte. Madou lui désigna Imeh :

— Tu le connais ?

Le secrétaire eut un geste affirmatif :

— Oui, c'est un bon militant. Il est présent à toutes les réunions de son comité. Ses enfants sont dans les Jeunes du parti…

— Alors on peut lui faire confiance. Répète ton histoire !

Imeh obéit en y mettant cette fois une sorte de coquetterie. Quand il se tut, le secrétaire resta bouche bée, puis balbutia :

— Muti, Muti…

— Tu la connais ?

— Tout le monde connaît Muti…

— Est-ce que ça t'étonnerait d'elle ?

Le secrétaire fixa Madou avec désespoir :

— Son défunt mari m'a enseigné à l'école primaire…

— Il ne s'agit pas de cela ! Est-ce que cela t'étonnerait d'elle ?

— Franchement, camarade ministre, je ne sais pas !

Madou se leva si vivement qu'il renversa la table sur laquelle était posé le jeu d'awele et que les gardes entrés dans la pièce se précipitèrent aux quatre coins pour ramasser les cauris.

— Conduis cet homme au commissariat qu'on recueille sa déposition… et qu'on m'arrête cette Muti au plus vite.

D'un même mouvement, toute la délégation sortit, entourant le secrétaire qui, lui, tenait Imeh par le poignet

comme un prisonnier. Imeh se dégagea brusquement et revint sur ses pas, fixant Madou avec une sorte d'audace :

— Comme ça tu ne me donnes rien pour ma cola ?

Ce fut Salé qui le chassa d'un grand geste :

— Qu'on voie d'abord si tes informations sont bonnes. Quel culot !

Un des membres de la délégation soupira :

— Quelle époque ! Ces gens-là ne pensent qu'à l'argent !

5

Zek déposa son verre de bière et haussa les épaules :

— Pourquoi attachez-vous tant d'importance à cette histoire ? Il s'agit d'un vol, un point c'est tout. Quant à ce type qui est venu dénoncer une vieille femme, il s'agit d'un conte à dormir debout. Allez savoir pourquoi il lui en veut ! Peut-être simplement parce qu'un jour elle a refusé de lui faire crédit. On dénonce beaucoup dans le pays… Parfois pour un bol de riz…

Madou secoua la tête avec un peu d'impatience. Il reconnaissait bien là la légèreté de son frère !

— Non, j'en suis sûr, il s'agit de tout autre chose. De toute façon, je ne t'ai pas fait appeler pour cela…

L'expression « fait appeler » blessa Zek. Oui, il avait perdu tout droit de séniorité. Son cadet le convoquait comme un subalterne.

— Hier j'ai vu Marie-Hélène. Elle m'a paru très lasse…

Zek n'entendait pas discuter de Marie-Hélène avec Madou et l'interrompit sèchement :

— C'est très normal dans son état…

— Il ne s'agit pas simplement de son état…

Les deux frères se regardèrent et, pour Zek, les souffrances et l'humiliation du passé redevinrent présentes. Le coup mortel lui avait été assené un matin. Un samedi matin. La nuit entière, il avait dansé au *Sankoré* avec Diabi, une des plus jolies filles de N'Daru et il paressait au lit, partagé entre le remords vis-à-vis de Marie-Hélène et le souvenir du plaisir quand un boy l'avait prévenu. Deux anciens de son clan l'attendaient. Tout de suite leurs expressions solennelles, résolues, profondément mal à l'aise, l'avaient averti d'un malheur. La société ngurka est habile à prévoir les réparations de toutes les fautes, de toutes les offenses. Qu'avait-elle élaboré dans ce cas ? Dans son désarroi, la pauvre Sokambi avait eu recours à l'autorité traditionnelle… Les deux anciens sans se hâter prononçaient les salutations rituelles, tandis que Zek tentait de se frayer un

chemin à travers un lacis de proverbes, de sentences à double sens, de considérations générales qui devaient mener à la vérité.

Il avait fini par comprendre :

— C'est impossible…

— Fais-le venir…

Il n'était question que de Madou, car Marie-Hélène ne comptait pas. Elle n'était que « celle qui vient d'ailleurs », capable par conséquent de tout et qui le prouvait. Sa culpabilité importait peu, mais celle de Madou et même celle de Zek car il l'avait épousée, introduite dans un clan que sa présence maléfique détruisait.

Madou s'était assis de l'autre côté de la pièce, face aux deux anciens, à quelques mètres de Zek qui ne voyait pas son visage, mais entendait seulement ses réponses :

— Oui… Oui… Oui…

Aurait-il appris la vérité autrement, par la plaisanterie d'un ennemi ou quelque indiscrétion des amants, que Zek aurait tué son frère, du moins le croyait-il, commettant un crime plus odieux encore dont rien ne le laverait. Les anciens en avaient décidé tout autrement. Les deux frères devaient rester unis, du moins en apparence. La bouche ne sait pas ce que le cœur tait. Quant aux enfants, quel qu'en soit le père, ils appartenaient au clan. Chez les Ngurka, il n'y a pas de différence entre fils et neveu, fille et nièce. Les mots sont les mêmes. N'étaient exigés que la répudiation de la femme, son départ avec le bâtard métis qu'elle avait déjà imposé au foyer. Ah, qu'ils s'éloignent tous les deux ! Qu'ils rejoignent les rives marécageuses où ils avaient vu le jour ! Et que les miasmes de fièvre et de corruption qu'ils avaient sécrétés s'évanouissent avec eux !

Sur ce point, Zek avait été intraitable. Il ne se séparerait ni de Marie-Hélène, ni de Christophe. Marie-Hélène avait accueilli sa décision avec une sorte d'indifférence comme si elle n'avait plus goût à rien. Avait-elle aimé Madou à ce point ? À cette pensée, la douleur de Zek était si vive qu'il la

ressentait physiquement : des doigts enserrant sa gorge, l'étouffant. Pendant un instant, il suffoqua. Dans un brouillard, il entendit Madou :

— Elle mérite mieux, tellement mieux que la vie que tu lui fais mener. Cette maison…

— Elle n'a jamais voulu en changer… Écoute, parlons d'autre chose. Tu es responsable de sa situation et tu voudrais…

Madou eut un geste apaisant.

— Nous n'allons pas revenir sur tout cela. J'ai admis ma culpabilité et j'ai expié. J'expie encore…

Zek eut un rire qu'il voulait sarcastique, mais qui retentit pathétique, désespéré. Madou poursuivit comme pour lui-même :

— De tout ce drame, tu es sorti gagnant.

— Gagnant ?

— Puisque tu l'as et que je ne l'ai pas…

Zek dévisagea son frère et fut surpris de son expression. Disait-il vrai ? Son pouvoir politique, ses biens matériels ne le consolaient pas entièrement de la perte d'une femme ? Allons donc !

Madou se leva, s'éloigna comme s'il avait honte de s'être livré :

— Que dirais-tu d'un poste d'attaché commercial dans une ambassade ? Tes études t'y donnent droit…

Zek fut tellement stupéfait qu'il ne trouva rien à objecter sinon :

— C'est impossible ! Je n'ai même plus de carte du parti…

— Ce n'est pas un problème. Nous trouverons deux témoins pour jurer que tu étais inscrit au début du nouveau régime et que simplement tu as négligé de renouveler ta carte…

— Et pourquoi ferais-tu cela pour moi ?

— Ce n'est pas pour toi…

— Elle n'acceptera jamais. Tu sais ce qu'elle pense du régime et de ceux qui le servent.

Ce fut au tour de Madou d'être blessé :

— Vous vous imaginez peut-être que j'ai flatté, menti, triché pour réussir. Que j'ai tué même s'il le fallait… Ce n'est pas vrai. Tout m'est venu simplement. Je n'ai rien sollicité…

Sans doute était-ce la vérité. Tout lui venait simplement depuis toujours. L'affection et la considération de leur père. Les succès scolaires. L'amour de l'épouse d'un autre. Oui, c'était la vérité. Des années plus tôt, au début de leur exil à Rihata, il avait supplié Marie-Hélène :

— Je veux savoir. Comment est-ce arrivé ?

— C'est moi. Il n'aurait jamais osé…

Zek rêva de se lever et de cogner, cogner jusqu'à ce que l'autre tombe. Il imaginait l'affolement général :

— On a tué le ministre. On a tué…

Non, il fallait se contenir. Quelqu'un d'autre s'en chargerait. Des patriotes finiraient par débarrasser le pays de la vermine de Toumany. Puis Zek eut honte de ses pensées. Malgré tout, c'était son frère. Il revit la cour de la concession à Asin et le petit garçon qui s'accrochait à ses jambes, mangeant une mangue qu'il venait de lui cueillir.

Attaché commercial dans une ambassade ? À Mexico. Où s'étaient tenus les jeux olympiques. Il avait toujours rêvé de s'y rendre. Des Indiennes aux joues brunes et aux nattes luisantes assises sur les trottoirs lui offriraient des pommes plus rondes que les joues de leurs bébés. Il irait écouter les mariachi. À grands coups de bière, il éteindrait le feu des tacos. Pourquoi pas ? Changer son existence bornée, aux fins de mois difficiles, aux plaisirs médiocres. Ouvrir sur un autre soleil les yeux de ses enfants. Revivre.

Mexico. Ou alors La Havane. Curieusement Toumany entretenait de bonnes relations avec Cuba. On serait à un jet de

pierre de la Guadeloupe. Il avait toujours eu envie de connaître les Antilles, les lieux où sa femme avait été enfant, le cadre dans lequel elle s'était formée.

Il releva la tête vers son frère qui l'observait en silence :

— Elle ne voudra jamais…

C'était une capitulation. Madou le comprit bien ainsi car il eut un petit sourire de triomphe :

— Laisse-moi faire. J'ai toujours su m'y prendre avec elle.

Ces paroles étaient maladroites. Cette fois encore Zek, qui était presque apaisé, fut blessé. Pas de doute qu'il ait su s'y prendre avec elle ! Il faillit tout refuser mais déjà il était pris au piège. Madou dressait des plans, lui expliquait :

— Dès mon arrivée, je vais contacter Ali Saidou, le ministre des Affaires étrangères. Il est de ma promotion et je lui suis allié par ma femme. Il ne peut rien me refuser. S'il le faut, je parlerai directement au président…

Tout en parlant, il le reconduisait vers la porte.

Comme Zek redescendait l'allée bordée d'hibiscus multicolores, il croisa une des Mercedes du secrétariat régional et reconnut Dawad et Ibra. Un troisième homme était avec eux. Tout en les saluant de la main, il eut la curieuse sensation de ne pas avoir de place dans son pays, de ne se situer nulle part. Autrefois son père avait combattu le pouvoir colonial. Aujourd'hui son frère exerçait le nouveau pouvoir politique. Et lui ? Ni dirigeant ni contestataire. Ni privilégié ni martyr. Alors quoi ?

Cependant Dawad s'étonnait :

— Je croyais qu'ils étaient fâchés ?

Ibra haussa les épaules :

— Le sang n'est pas de l'eau. Deux frères ne peuvent jamais être ennemis…

— Tout de même, j'aimerais bien savoir ce qui s'est passé entre eux. Tu es trop jeune pour le comprendre, camarade. Quand on connaît les méfaits de ses supérieurs, on n'en a plus peur…

Le troisième homme, que Zek n'avait pas reconnu, se mit à rire :

— Tu ne devrais pas lui apprendre cela !

Ce troisième homme était le commissaire qui, depuis un an qu'il exerçait à Rihata, s'était attiré une réputation de corruption et de cruauté sans précédent. On disait qu'on l'avait expédié dans ce trou pour expier des crimes qui avaient dérangé Toumany lui-même. En apparence, c'était un gros homme débonnaire, au rire facile, et qui se rendait avec ostentation à la mosquée. La Mercedes s'arrêta au pied du perron et les trois hommes en gravirent les marches lestement. Dawad fit les présentations :

— Camarade ministre, voilà le camarade commissaire que tu voulais rencontrer…

Madou leur fit signe de s'avancer et, avec une grâce surprenante, leur servit du whisky à la ronde. Ibra préférait la bière, mais il n'osa pas protester. Quand les verres furent remplis, Madou s'assit et fixa le commissaire qui éprouva une curieuse impression de crainte sous ce regard :

— Tu es au courant de ce qui est arrivé à mon chauffeur. Je n'ai pas confiance dans les policiers de Farokodoba. Ils me paraissent mous, maladroits. Je veux que tu prennes l'affaire en main et que tu fasses transférer cette Muti ici…

Le commissaire rit :

— C'est déjà fait. Quant à cette Muti, je m'en occuperai moi-même. Si elle ne parle pas, appelle-moi chien !

— Ne va pas trop fort quand même !

Le commissaire de police eut de nouveau un rire. Ah, il les reconnaissait bien là les hommes-femmes d'aujourd'hui ! Ils voulaient le pouvoir, mais ils n'entendaient pas se salir les mains et feignaient des scrupules humanitaires. Qui veut la fin

veut les moyens, nom d'une pipe ! Pourtant il ne protesta pas et se borna à acquiescer de la tête.

Marie-Hélène parvint à enfiler son aiguille. Sa vue baissait, signe de l'âge. Généralement elle confiait ce soin à une enfant, mais elle était seule sur le balcon ensoleillé à l'heure de la sieste. Il fallait terminer cette brassière. Le petit inconnu ne pouvait avoir à se mettre sur le dos que les restes de ses aînés. Pourtant elle n'avait guère le cœur à confectionner une layette ! Là-dessus, elle se piqua et vivement se suça le pouce.

La présence de Madou à Rihata commençait de la troubler. À cause de lui, de vieilles rancœurs, des souffrances mal apaisées, des haines oubliées lui revenaient. Elle se remettait à penser à son père. Ah, la vie qu'il avait fait mener à sa mère ! Morte de ne pas être aimée, d'être méprisée dans son cœur et dans sa chair. Alix appartenait à une génération de femmes qui ne se confiaient pas. Surtout à leurs enfants. Et Marie-Hélène n'avait jamais pu que deviner. « On achète l'instruction, disent les bonnes gens de la Guadeloupe, on n'achète pas l'éducation. » Peut-être ont-ils raison. Tout avocat qu'il était, Siméon aimait le rhum sec dans les verres, les rires et les plaisanteries gras, les négresses à peau veloutée au sexe sans mystère. Alors pourquoi avoir épousé Alix ?

Surtout elle se remettait à penser à Olnel. Elle avait eu de ses nouvelles quelques années plus tôt. Son frère Pierre s'était rendu en Haïti pour chasser, car c'était là le nouveau passe-temps de la bourgeoisie guadeloupéenne, et il avait vu Olnel, à présent propriétaire d'une chaîne de luxueux hôtels. Il avait reconverti à l'usage des touristes américains toutes les résidences de sa famille et brassait des millions. Ah, mon Dieu ! Vingt ans plus tôt, ils refaisaient le monde. Ils parlaient bonheur de l'homme, libération de la femme. À présent, ils se retrouvaient tous deux dans des pays décimés par la dictature et s'en accommodaient. Car ils s'en accommodaient ! Que s'était-il passé ? Qu'est-ce qui était mort en eux avec la jeunesse ?

Ce n'était pas le suicide de Delphine qui les avait séparés. C'était Zek et lui seul. Il avait trouvé là le plus beau rôle de sa carrière, les sermonnant l'un et l'autre, soulignant leur culpabilité, ramenant devant eux ce cadavre que leur amour aurait aisément balayé, prenant dans ses bras ce malheureux Christophe qui, aux yeux d'Olnel, n'était que l'enfant du chantage, que la mort même de Delphine ne lui faisait pas accepter, et répétant comme un père noble :

— Ce sera mon fils, mon fils. Je lui donnerai mon nom…

Allons, sur ce dernier point, pas d'ironie ! Ce serait injuste, car Zek considérait Christophe comme son propre fils. Il l'avait langé, bercé, nourri et quand elle rentrait de ses stériles et folles errances à travers Paris, elle trouvait le bébé endormi, la table mise et Zek mijotant des spaghettis bolognaise. C'est comme cela qu'il l'avait eue, à l'usure ! Elle ne l'aimait pas, elle le lui avait dit et redit. Chaque fois, il se bornait à rire comme s'il n'en croyait rien. Oui, à l'usure ! Un soir où elle était plus désespérée et plus lasse que d'habitude, elle avait accepté de l'épouser. Olnel, rappelé en Haïti par des affaires de famille, ne lui écrivait plus.

À dire vrai, l'Afrique avait pesé lourd dans la balance.

Retourner à la Guadeloupe ne signifiait guère pour Marie-Hélène que retourner vers sa mère. L'île et la mère étaient la même chose, utérus clos dans lequel blottir sa souffrance, yeux fermés, poings fermés, apaisée par la pulsation du sang. Mais la mère était morte. Alors la douleur de l'avoir perdue à jamais, de n'avoir même pas assisté à ses derniers moments, se changeait en haine de l'île, à présent stérile, matrice désertée qui n'envelopperait plus de fœtus. Restait l'Afrique, mère aussi, proche par l'espoir et l'imaginaire. Elle avait donc épousé Zek à la mairie du XV^{e} presque un an après la mort de Delphine.

Elle reprit son ouvrage que, sans s'en apercevoir, elle avait laissé tomber sur ses genoux. Elle avait toujours haï les travaux d'aiguille et s'efforçait maladroitement de tracer au point de tige le mot « bébé ». Qu'aurait dit sa mère devant ces points inégaux, marqués de toute son impatience et de sa frustration ? Elle dont les mains de fée ornaient layettes,

lingeries, blouses et services de table ? Quand elle était petite, Marie-Hélène adorait accompagner sa mère aux kermesses et ventes de charité des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny où ses travaux occupaient tout un stand. Les dames en robe de soie, comme Alix, tenant par la main des fillettes en robe d'organza comme elle-même, s'extasiaient sur la finesse et l'originalité des broderies et payaient de petites fortunes pour une paire de napperons. Il y avait aussi à côté du bijoutier italien une boutique qui vendait ces merveilles et où on passait deux fois par mois retirer des enveloppes cachetées. Il avait fallu des années à Marie-Hélène pour comprendre que ces travaux qui auraient pu passer pour futiles et de pur caprice, procuraient à cette femme fière et délaissée une relative indépendance financière. Voilà pourquoi elle se préoccupait tant des études de ses filles, de l'aînée surtout si douée ! Voilà pourquoi elle répétait qu'une femme doit être capable de gagner sa vie ! Comme elle, Marie-Hélène, avait mal suivi cette leçon ! Deux années de Sciences-Po, un avenir brillant. Ensuite plus rien…

Elle déposa son ouvrage et lourdement se mit debout. S'appuyant contre la balustrade, au-delà de la haie de poinsettias, elle vit Sokambi penchée sur ses bassines de teinture. Celle-là aussi, malgré l'âge et les déboires de la vie, donnait une belle leçon de courage. Marie-Hélène n'en voulait pas à Sokambi d'avoir tant pressé Zek de la répudier. La vieille femme appartenait à un monde rigide où la faute doit être punie. Parfois même elle regrettait que Zek ne lui eût obéi, car alors elle aurait été bien forcée de refaire sa vie. Quel cours lui aurait-elle donné ? À ce moment la voiture de Zek remonta la longue allée bordée par endroits d'un épineux à petites fleurs jaunes et sans parfum dont elle n'avait jamais su le nom. À la vue de son mari, elle éprouva une familière sensation d'exaspération, de rancœur, de pitié, de tendresse aussi. Elle l'entendit escalader les marches du perron, puis celles du grand escalier intérieur avant de s'arrêter pour souffler sur le palier du premier. Trop d'alcool, trop de femmes, il perdait la forme ! Ensuite il déboucha sur le balcon annonçant d'un air affairé :

— Bon, j'ai invité Madou à dîner avec nous demain soir…

Elle le fixa, interdite, et il expliqua rapidement :

— Chérie, chérie, j'ai pensé qu'il fallait cesser de vivre les yeux tournés vers le passé…

Elle persifla :

— Que t'a-t-il promis pour que tu deviennes si magnanime ?

Il rit sans colère :

— Tu n'es jamais généreuse quand il s'agit de trouver des raisons à mes actes, n'est-ce pas ?

Elle insista :

— Pourquoi l'inviter alors que nous sommes démunis de tout ? Nous n'avons pratiquement ni verres ni assiettes décentes, ni service de table. Est-ce pour lui montrer comme il a mieux réussi que toi ?

Zek haussa les épaules :

— Je n'ai pas cherché à réussir. J'ai cherché à vivre en paix comme un honnête citoyen. Et puis, est-ce que tu n'y es pour rien ?

Dans leur guerre quotidienne, il venait de marquer un point. Injuste, comme elle était injuste ! Car enfin, s'il n'avait pas dû quitter N'Daru à cause d'elle, peut-être serait-il aujourd'hui secrétaire d'État, gouverneur de région, ministre qui sait ? Non, il n'avait jamais rien compris à la politique. Cependant fallait-il y comprendre quoi que ce soit ? Il suffisait de répéter les slogans du bureau politique et de chanter les louanges de Toumany. Marie-Hélène se leva et décida de descendre jusqu'au jardin. Elle en ferait une ou deux fois le tour pour faciliter la venue du petit inconnu. Qu'attendaient les douleurs pour se déclencher ? La perspective de dîner avec Madou la blessait, car loin de souhaiter la réconciliation des deux frères, elle la redoutait. Elle effacerait d'un coup toute une part de leur vie où elle avait joué le premier rôle, elle signifierait qu'ils avaient bien atteint l'âge du pardon et de la tolérance, c'est-à-dire la vieillesse. Elle aurait aimé chercher querelle à Zek, mais celui-ci, chantonnant un petit air, était entré dans la chambre.

Comme elle s'arrêtait au pied du perron, Christophe rangeait son Solex contre le tronc d'un manguier. À sa vue, dans un instinctif souci de correction, il boutonna sa chemise de coton bleu qui bâillait jusqu'à son ventre puis courut lui prendre le bras. Il sentait légèrement la sueur. À travers le mince tissu de son vêtement, sa peau était tiède. Marie-Hélène chérissait d'autant plus Christophe qu'elle se sentait des torts envers lui. N'était-ce pas elle qui l'avait privé de mère ?

Elle l'interrogea affectueusement :

— Tu as bien travaillé aujourd'hui ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

Elle le regarda avec surprise, car ces sorties ne lui ressemblaient pas, et protesta :

— Est-ce que je n'ai pas le droit de t'interroger sur ton travail ? Tu passes ton bac dans quelques mois…

Il leva les yeux au ciel :

— Je l'aurai, ce bac, je l'aurai… Je suis parmi les cinq premiers de la classe. Il ne s'agit pas de cela…

— Et de quoi s'agit-il ? Tu es amoureux ?

Sa voix se chargeait d'une involontaire ironie comme si, à Rihata, il lui semblait difficile de trouver un objet digne d'amour. Christophe eut un soupir excédé avant de se décider brutalement :

— Parle-moi de ma mère…

Marie-Hélène tressaillit. Elle-même pensait de plus en plus à Delphine, s'apercevant qu'en fin de compte elle ne savait rien de cette sœur qu'elle avait cru chérir. Pendant toute leur enfance, Delphine avait vécu dans son ombre. Pendant leur adolescence aussi. Elle semblait fière de la beauté et de l'intelligence tant vantées de son aînée, comme on l'est de bijoux ou de propriétés familiales. Leur mère l'embrassait :

— Toi aussi, tu es la petite chabine à maman !

Elle souriait. Que recouvraient ces sourires ? Chez les des Ruisseaux, on déplorait vivement ses cheveux tellement courts

et crépus. Leur grand-mère soupirait :

— Heureusement, tu as une belle peau et de beaux yeux…

Entendez par là une peau presque blanche et des yeux gris ! Quand elles s'allongeaient sous le goyavier noueux, Marie-Hélène admirait les yeux de sa sœur tout pleins de paillettes dorées qui s'agrandissaient ou se rapetissaient. Elle disait :

— Je voudrais avoir des yeux comme les tiens.

Delphine chantonnait :

— On ne peut pas tout avoir. La-la-la…

Et elles se battaient pour le plaisir de sentir la chaleur de leurs corps.

Olnel avait été son premier acte d'indépendance. Ce bel amoureux qu'elle s'était trouvé toute seule. Elle pressait sa sœur de questions :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Marie-Hélène n'osait répondre.

Ah, comment aurait-elle pu survivre à cette défaite ? Elle avait préféré se coucher et mourir. Pouvait-on raconter cette histoire à Christophe ? Ce serait peut-être porter un coup fatal à l'équilibre, à la paix de son esprit ? Il deviendrait amer. Il s'éloignerait d'elle. Il la haïrait peut-être. Cela, Marie-Hélène ne pourrait le supporter. Alors commença l'habituel récit plein de clichés et de mensonges et Christophe soupira. Comment arriver à la vérité ? Qui, qui pourrait la lui révéler ? Il se sentit comme un prisonnier entouré d'un mur. Derrière ce mur, c'était la vie d'adulte avec ses drames effrayants. Pour l'atteindre, il fallait sauter. Un saut périlleux sans doute. Pourtant il valait mieux que cette fausse quiétude, cet état d'enfance dans lequel on le maintenait. Il songea à Sia, plus jeune et cependant plus adulte que lui-même. S'il lui demandait de l'aider à découvrir la vérité ?

S'il avait pu voir Sia en ce moment même, une bonne part de ses illusions à son sujet se seraient envolées. Tous masques tombés, Sia, qui avait séché son cours de mathématiques, se

rongeait les ongles dans une petite pièce qu'on appelait pompeusement la bibliothèque parce qu'un meuble vétuste supportait sur ses rayons quelques ouvrages en assez mauvais état.

Entre ses mains, Sia tenait un exemplaire d'*Anna Karénine* qu'elle avait déjà lu cinq fois. Étant donné le nombre réduit de livres que la famille possédait, on était bien forcé de revenir plusieurs fois sur certains d'entre eux. Sans commettre la folie de comparer sa vie à celle des héroïnes de romans dont elle avait connaissance, Sia avait l'impression qu'une immense injustice lui était faite. Grandir à à Rihata, vivre dans un pays tel que celui de son père ! Quelques mois auparavant, l'unique cinéma de Rihata avait projeté *Autant en emporte le vent*. Toute la ville en parlait encore. Mais dans cette grande fresque épique Sia n'avait vu que la représentation d'un monde qu'elle ne connaîtrait jamais, celui des passions, celui-là même qu'avait connu sa mère avant de venir s'étioler dans ce trou perdu ! C'est tout naturellement, d'instinct, qu'elle rendait Marie-Hélène responsable de leur condition présente. Alors que tous autour d'elle accusaient le régime politique, Toumany et sa dictature, elle n'accusait que sa mère. C'était à cause d'elle et d'elle seule que lui étaient refusées les joies, les richesses auxquelles sa jeunesse avait droit. Elle devinait dans son passé des fautes, voire des crimes dont tous aujourd'hui payaient le prix. Son père le premier. Mais cela ne lui rendait pas Zek plus sympathique. Au contraire. Comme Sokambi et pour des raisons presque identiques, elle aurait aimé le voir se comporter en maître chez lui, se libérer de l'emprise d'une femme qui n'était qu'un poids mort dans sa vie, la dresser, la faire marcher droit. De cette humiliation de sa mère, Sia aurait ressenti la joie la plus cruelle.

6

Teresa, Victor et Albert regardèrent la rue imprécise et poussiéreuse qui s'étendait devant eux. Des enfants dépenaillés y traînaient des boîtes de conserve entourées d'une ficelle. Autour d'une fontaine, un groupe de jeunes filles en pagnes délavés attendaient que l'eau goutte d'un robinet maintenu en place par des fils de fer. Victor se décida à leur parler :

— C'est bien là qu'habite le mécanicien Masisi ?

Un long silence accueillit sa question, si long qu'il crut qu'on ne lui répondrait jamais. Puis une jeune fille eut un geste qui pouvait tout signifier et murmura :

— C'est devant…

Ils se trouvaient à Bafing, une petite agglomération distante de Farokodoba d'environ quatre-vingt-dix kilomètres et Victor se félicitait qu'ils aient parcouru tant de chemin en dépit du caractère capricieux de leurs moyens de transport. Le premier taxi qu'ils avaient emprunté, une Toyota bâchée, avait eu quatre crevaisons. À la dernière, le chauffeur et son assistant avaient renoncé à rafistoler les pneus et tout le monde était monté dans un énorme camion qui transportait des paniers de noix de cola. Ce dernier avait déposé les passagers à un carrefour et ils avaient attendu des heures durant que des taxis aient la bonne idée de passer. Celui qui, bien que bondé, avait consenti à les prendre à son bord, était aussi tombé en panne et, excédés, Victor, Teresa et Albert avaient parcouru à pied les derniers kilomètres les séparant de Bafing. C'est que là, Muti leur avait indiqué le nom d'un neveu de son défunt mari, élevé par lui, qui avait quelquefois hébergé des camarades en difficulté.

Ils reconnurent la maison de Masisi à ce que l'étroite bande de terre qui aurait pu servir de jardin était encombrée de ferraille. Il y avait même un squelette de 404, exhibant ses jantes béantes comme des yeux crevés. Ils firent le tour de la minable petite construction et se trouvèrent à l'entrée d'une cour, encombrée elle aussi de ferraille, de pilons, de mortiers,

d'ustensiles de cuisine. Une jeune femme, un enfant suspendu à son sein déjà flasque, un autre chétif et mal sevré entre les jambes, sortait de ce qui devait être la cuisine et les regarda d'un air étrangement hostile.

Victor qui, depuis leur départ de Farokodoba, était plongé dans un mutisme lourd d'amertume, s'efforça de retrouver ses manières ouvertes et charmeuses :

— Bonjour, ma sœur. Nous sommes des étrangers et nous cherchons Masisi. C'est ton mari peut-être ?

Après une longue hésitation, elle fit oui de la tête.

— Il n'est pas là ? Est-ce que nous pouvons l'attendre ?

Elle fit de nouveau oui de la tête puis, la civilité africaine reprenant ses droits, elle ordonna à une fillette qui regardait la scène avec curiosité d'apporter des tabourets aux arrivants. Comme la petite passait près de lui, Victor lui caressa le poignet, geste que personne n'avait dû avoir à son égard, car elle sembla surprise, presque terrifiée.

— Apporte-nous à boire, petite sœur. Nous venons de loin.

Elle interrogea de l'œil la femme de Masisi et, sur un signe affirmatif, elle se précipita vers la maison. Teresa s'étendit par terre sur un pagne. Elle avait faim, elle était lasse, elle était triste à mourir. Pourtant elle n'osait pas faire de reproches à Victor qui était déjà assez malheureux. Ah, ils l'avaient bien menée leur mission ! Elle pensa à l'enthousiasme dans lequel ils avaient préparé leur départ. L'orgueil d'être choisis. Certains au camp ne se cachaient pas pour critiquer la décision prise, car ils ne faisaient pas confiance à Victor qu'ils accusaient de ne pas être assez discipliné, assez maître de ses impulsions. C'étaient ceux-là qui avaient raison. Ils allaient triompher à leur retour ! Machinalement, elle accepta un verre d'eau glacée des mains d'Albert. Depuis qu'ils s'étaient éloignés de Farokodoba, ils ne s'étaient, tous les trois, jamais regardés dans les yeux.

Le soir tombait. Le soleil, après avoir longtemps traîné au-dessus des épineux qui composaient toute la végétation de la région, se décidait à disparaître et déjà un petit vent frais se

levait. Dans cette ombre naissante, Masisi parut enfin, flanqué d'un garçonnet qui portait ses outils. C'était un grand gars, robuste, le visage maussade, le teint aussi noir que ses habits maculés de cambouis. Avant que Teresa ou Victor ou Albert aient pu placer un mot, sa femme bondit de la cuisine où elle s'était retirée, gourmandant ses marmots, et lui expliqua qui étaient ces visiteurs. Elle semblait presque s'excuser de les avoir reçus. Masisi ne dit rien et Victor se leva :

— Nous sommes des amis de Muti…

À l'énoncé de ce nom, le visage déjà fermé s'assombrit encore. Puis, comme à regret, Masisi laissa tomber :

— Bon, je vais me laver.

Il se dirigea vers une sorte d'auvent qui devait servir de douche. Que fallait-il penser d'un pareil accueil ? Teresa interrogea Victor du regard, mais il détourna la tête avec une sorte d'impatience. Au bout d'un temps interminable, Masisi sortit de sous son auvent, vêtu d'un boubou fraîchement repassé et d'un pantalon kaki. Il vint s'asseoir parmi eux et le silence tomba sans que personne fît un effort pour le rompre. Au bout d'un temps qui parut long, Masisi se décida :

— Ça fait du temps que je ne suis plus dans ces histoires-là. Je vais vous emmener chez Varandio.

— Qui est Varandio ?

Il eut un geste vague :

— C'est un des officiers du camp militaire…

Victor bondit :

— Un officier du camp militaire, tu es fou ?

— Non, c'est lui seul qui peut vous aider. Moi, je ne suis plus dans ces histoires-là et puis, il n'y a pas de place ici pour dormir.

Silencieuse, sa femme disposait devant eux un bout de natte et une bassine de riz mouillé d'un peu de sauce tomate avec, çà et là, des morceaux de viande microscopiques. Teresa comprenait exactement ce qu'elle ressentait. Colère, méfiance et peur devant ces étrangers qui venaient engloutir son maigre

repas et portaient sur eux elle ne savait quelle ombre. Ne devaient-ils pas se lever et partir ? Mais où ? Il fallait bien passer la nuit quelque part. Dans le Nord, on pouvait compter sur l'hospitalité des paysans. Par contre, cette région lui paraissait sinistre, hostile. Masisi mit la main au plat :

— Comme ça, vous êtes des amis de Muti ?

Victor répondit rapidement :

— Moi, je suis son neveu, le fils de sa sœur de lait. Elle, c'est ma femme.

Masisi dévisagea Albert :

— Et lui ?

— C'est un commerçant en pagnes qui fait route avec nous…

En vérité, Victor adorait mentir, fabriquer des histoires, jouer avec les mots. Ce n'était pas seulement par souci de brouiller les pistes, confondre les esprits, c'était par goût. Et c'est ainsi qu'il avait séduit Teresa, en lui parlant, en lui racontant des contes à dormir debout. Et c'est ainsi qu'il la faisait rêver en lui décrivant l'avenir radieux qui suivrait le renversement de Toumany. Tous les enfants du pays bien chaussés, bien vêtus, bien nourris, se rendant à la queue leu leu à l'école !

Masisi mangeait voracement, en homme qui ne songe qu'à se remplir le ventre et ne se soucie pas du goût de la nourriture. Cela valait mieux, car sa femme était une piètre cuisinière. Quand il eut fini, il se lava les mains en vitesse, et d'un bond se mit sur pied. Il semblait pressé de se débarrasser de ses hôtes et comme Teresa oubliait un de ses paquets, il le lui désigna avec impatience.

Dans la nuit noire à présent, Bafing apparaissait comme un des lieux les plus désolés de la terre. Le long de la rue principale, quelques boutiques étaient éclairées et on voyait de tristes étalages de sardines, maquereaux, concentrés de tomate avec çà et là des bouteilles d'huile d'arachide et des paquets de biscuits poussiéreux. Quelques femmes offraient des cacahuètes et, par intervalles, la lumière de leurs quinquets

tirait de l'ombre les carrefours. Le camp militaire s'élevait à deux kilomètres de l'agglomération. Apparemment, Masisi y avait ses entrées, car deux gardes, mitraillettes au poing, ne firent aucune difficulté pour les laisser passer. Ils tournèrent à gauche et s'engagèrent le long d'une belle allée bien entretenue qui menait aux logements des officiers.

Varandio se promenait de long en large sur sa véranda en fumant un mini-Davidoff quand il entendit s'arrêter l'inénarrable tacot que conduisait Masisi. Il en conçut un peu d'humeur, car il n'avait pas encore dîné. Comme il avait ordonné à son cuisinier de préparer un plat qu'il adorait, des cailles aux raisins et du couscous, il sentait une délicieuse faim l'envahir. Cependant, il fit contre mauvaise fortune bon cœur et accueillit les arrivants d'un sourire.

Varandio était un militaire de carrière qui haïssait son métier. Malheureusement, son père était mort avant sa naissance. Il avait été élevé par un oncle déjà écrasé de responsabilités qui l'avait placé au plus vite dans les enfants de troupe. Sa première expérience avait eu pour cadre les champs de bataille du Congo où il avait été le témoin impuissant de luttes odieuses et fratricides. Son tempérament était celui d'un artiste. Il se plaisait à penser qu'il aurait pu être poète ou musicien s'il était né ailleurs et en d'autres circonstances. C'est ainsi que peu à peu, sans bien savoir comment, il était entré dans une sorte d'opposition à Toumany. À vrai dire, il ne faisait pas grand-chose, mais ses actions si minimes fussent-elles auraient pu lui valoir une inculpation pour haute trahison. En effet, le camp militaire de Bafing n'était pas simplement destiné à l'entraînement des soldats. Sa partie est que l'on appelait laconiquement QRSTV abritait des prisonniers politiques jugés particulièrement rebelles et dangereux et soumis de ce fait à un régime spécial. Dès qu'il avait connaissance de leur identité, Varandio informait les familles de ces malheureuses victimes, qui souvent les pleuraient comme des morts, faisait circuler des messages, tentait d'adoucir des conditions cruelles. Il dévisagea Victor, Albert et Teresa tandis que son œil perspicace notait que les deux hommes n'étaient pas des ngurka et que la jeune femme, dont il apprécia la beauté, était sûrement étrangère au pays.

Oui, ce trio intriguait et ils devaient être fous pour se risquer ainsi sur les routes. Masisi se décida à expliquer :

— C'est Muti qui les envoie… Ils veulent passer la nuit…

Varandio eut un geste vif :

— Muti ? Quand l'avez-vous vue ? Savez-vous qu'elle a été arrêtée ?

Il ne s'attendait pas à ce que ses paroles provoquent de pareilles réactions. Teresa fondit en larmes cependant que les deux hommes le fixaient avec des yeux consternés. Varandio présenta sa boîte de mini-Davidoff à la ronde :

— À présent, c'est le secret de Polichinelle que Toumany et Lopez de Arias s'apprêtent à se faire risette ! Ils ont envoyé des délégués pour des entretiens à Farokodoba et Muti aurait été mêlée à un attentat contre un des négociateurs. L'affaire n'est pas claire… On en saura davantage demain !

Victor se tourna vers Teresa :

— S'ils ont arrêté Muti, je dois retourner à Farokodoba.

Varandio étendit sa main soignée :

— Doucement, jeune homme ! À l'heure qu'il est, Muti n'est plus à Farokodoba. Elle aurait été transportée à Rihata ou à N'Daru. Vous voyez qu'il s'agit d'une affaire sérieuse…

Victor se leva et répéta :

— Je dois partir…

Varandio eut un rire :

— Mais voyez-moi cet enragé ! Une bonne nuit de repos d'abord. Nous en parlerons à votre réveil.

Puis il frappa dans ses mains pour appeler son boy, songeant que ses cailles allaient être trop cuites.

Victor était au supplice. Pendant les quelques jours passés à Farokodoba, il s'était pris d'une véritable affection pour Muti. La vieille femme ne tarissait pas d'histoires sur le temps colonial, les humiliations et les exactions des Blancs, les démêlés de son mari avec l'administration coloniale. Elle

n’avait pas d’opinion politique à vrai dire Parler marxisme ou socialisme avec elle aurait été vain. Simplement une foi tranquille l’animait. Des hommes justes et bons devaient être au pouvoir qui sauraient panser les plaies d’un peuple souffrant depuis des siècles. L’Afrique devait être aux mains d’Africains conscients qui restaureraient les vertus des Anciens. Penser qu’il était cause de son arrestation ! Comment était-on si vite remonté jusqu’à elle ? À quoi bon se poser cette question ? L’important, à présent, c’était d’agir et une seule action était possible : retourner à Farokodoba, retrouver ses traces.

Madou arriva à l’heure précise. 8 heures. Marie-Hélène, qui avait passé l’après-midi à souhaiter que ses douleurs se déclenchent, qu’elle soit transportée à la maternité et échappe ainsi à une réunion qui lui paraissait à chaque instant plus odieuse, entendit de sa chambre les effusions superficielles des deux frères et il lui sembla qu’elle les haïssait tous les deux. Car enfin, elle leur avait appartenu, à l’un comme à l’autre, et que lui avaient-ils apporté ? Le bonheur ? La paix ? Pas un instant. Du crime – si crime il y avait – qu’elle avait commis avec Madou, elle avait été la seule punie. C’était bien là la vocation des femmes : bouc émissaire, souffre-douleur. À présent, ils se réconciliaient sur son dos et elle croyait deviner leur dialogue :

— Ce n’est pas ma faute. J’étais jeune. Elle m’a entraînée…

— Je le sais bien. C’est qu’elle n’en était pas à son premier coup…

Non, il fallait chasser de telles pensées. Marie-Hélène choisit le parfum que les enfants lui avaient offert le jour de Noël et se résigna à descendre le large escalier.

Pour tenter de rendre la soirée plus supportable, outre Christophe et Sia, elle avait autorisé Alix et Adizua, ses

seconde et troisième filles, à prendre part au dîner et il est vrai que les visages charmants de ces enfants, leurs regards naïfs et curieux fixés sur ce bel oncle ministre, à moitié inconnu, créaient une diversion. En outre, Zek avait invité leurs voisins et seuls amis, Régis Antoine et sa femme Alice. Régis était en fin de compte venu sans Alice qui soignait un de leurs nombreux enfants. Dans tout Rihata, Régis et Alice trouvaient seuls en effet grâce aux yeux de Marie-Hélène. Fuyant leur Guinée natale, ce couple de pharmaciens vivait à l'écart du petit monde de notables auquel leur fortune leur aurait permis de s'intégrer s'ils l'avaient voulu. C'étaient eux aussi des exilés en mal de leur terre, de leur peuple et cela sans doute les rapprochait. Et puis, c'étaient des catholiques. À chaque fête religieuse, Alice couvrait Marie-Hélène de présents.

Régis commençait d'attaquer Madou avec sa liberté d'expression habituelle :

— Cette réconciliation dont tout le pays parle entre Toumany et Lopez de Arias, c'est de la foutaise, n'est-ce pas ?

— Pourquoi cela ?

— Parce que ce n'est pas la première fois que Toumany se réconcilie avec ses pires ennemis. Généralement cela ne dure que le temps de leur soutirer quelque chose !

— C'est peut-être différent cette fois-ci…

— Et pourquoi ? Permets-moi d'être sceptique !

Madou tenta de changer le sujet de la conversation et enserra entre ses paumes le visage de Sia qui se rétracta visiblement :

— Que mes filles sont belles ! Pourquoi ne venez-vous jamais me voir à N'Daru ?

Alix et Adizua lancèrent à leur mère un regard de reproche. Oui, pourquoi n'allait-on jamais à N'Daru ? Madou continua :

— Aux prochaines vacances, j'enverrai un avion vous chercher…

— Un avion ?

Les enfants étaient médusées.

Malgré le service de grossière faïence acheté la veille à un commerçant libanais et le linge sans finesse, la chère était bonne. Au début de leur arrivée à Rihata, quand elle avait encore quelque énergie, Marie-Hélène avait initié Bolanlé, le cuisinier, à mille finesses culinaires. Madou déclara rêveusement en reposant sa fourchette :

— Je me demande si vous qui vivez dans les régions, vous n'êtes pas plus heureux que nous à N'Daru, dans cette atmosphère de corruption et d'intrigue ?

Le regard de Marie-Hélène l'arrêta net, et Régis entama le procès impitoyable de la capitale. L'histoire de N'Daru était assez spectaculaire. Pendant une grande partie de l'époque coloniale, ce n'avait été qu'une bourgade somnolente. À cause des marais et des lagunes, la population blanche y mourait régulièrement et cela lui donnait fort mauvaise réputation. Les seuls qui résistaient étaient les commerçants libanais, syriens, grecs. Puis un gouverneur général s'était épris, on ne sait pourquoi, de ce site apparemment sans âme et avait commencé des travaux d'embellissement et d'assainissement. L'indépendance avait fait le reste.

Toumany voulait que soit attaché à son nom l'épithète de bâtisseur. Aussi, il avait fait édifier sa statue en pied aux quatre coins de la ville, dresser des arcs de triomphe, construire des mosquées et des stades, sortir de terre des villas mirobolantes, en oubliant toutefois les hôpitaux et les écoles. À présent, N'Daru comptait parmi les plus belles villes de l'Ouest africain, même si certains faisaient la fine bouche devant cette débauche de béton et murmuraient :

— Ah, ce n'est pas l'Afrique cela !

Comme Bolanle apportait son triomphe, des carpes farcies accompagnées de patates douces, Madou lui demanda d'un ton charmeur :

— Et si je t'emmenais avec moi à N'Daru ? Je n'y connais pas de cuisinier pareil à toi !

Flatté, Bolanle rit tout en secouant la tête :

— Non, patron ! Je ne pourrais jamais laisser Madame et les enfants…

Tout le monde approuva et Marie-Hélène se demanda pourquoi elle éprouvait tant d'irritation. Voire de dégoût. Après tout, Zek et Madou avaient-ils tort de faire taire, pour un instant, leurs rancunes, leur haine ? Ainsi ils donnaient le change à ceux qui les épiaient, soupçonnant leur brouille, désireux d'en savoir les motifs. Ainsi, les apparences étaient sauves. Mais pourquoi se soucier à ce point des apparences ? Elle eut un soupir et Zek se pencha vers elle tendrement :

— Fatiguée ?

Elle parvint à répondre avec naturel :

— Pas moi, mais Adizua tombe de sommeil.

Et sans écouter les protestations de la fillette, elle l'entraîna dans sa chambre. Savoir jouer la comédie, feindre l'amitié, l'affection, elle n'en avait jamais été capable. C'est bien à tort que Zek l'accusait d'être dissimulée. Le fait est que les hommes et les femmes s'aveuglent. Ils refusent de voir clair, de peur d'avoir mal. Ou d'avoir à prendre des décisions. On ne lui ôterait pas de l'idée que Delphine savait bien ce qui se passait entre Olnel et elle. Que c'était même pour cela qu'elle s'était mise en tête de se faire faire un enfant. Ah, cette naïveté ! Bon, voilà que son esprit recommençait de battre la campagne ! Fermement, elle déshabilla Adizua qui continuait de protester, plus mollement il est vrai. Ensuite, elle s'attarda dans la chambre, à respirer cette odeur de l'enfance qui, depuis des années, l'accompagnait. Ils n'avaient pas besoin d'elle dans la salle à manger. Elle devait les gêner au contraire, comme le triste rappel d'un passé qu'ils voulaient oublier. Et si elle mourait en couches ? Allons, allons, une femme ne meurt pas à son septième enfant. Selon l'expression du Dr Kowalsky qui la suivait : « Cela passe comme lettre à la poste ! » Pourtant, pendant un moment, elle eut plaisir à imaginer son cadavre, rigide sur le lit recouvert d'un beau drap blanc. Ah, ils seraient tous bien punis ! Mais punis de quoi ?… De l'échec de sa vie.

Quand elle se résigna à quitter la chambre, Régis était rentré chez lui, les enfants avaient disparu. Il ne restait plus sur la véranda, autour de la petite table à café, que Zek et Madou. Ce dernier se leva vivement pour l'aider à prendre place dans un fauteuil, cependant que ces attentions dont il l'entourait, lui rappelant son état, sa difformité, l'irritaient encore. Zek se leva à son tour déclarant :

— Le café est froid, je vais le faire réchauffer…

Elle comprit qu'il voulait les laisser seuls et cela lui fit horreur. Dans l'ombre, Madou prit sa main et la caressa doucement :

— Marie-Hélène, il faut que je te parle d'un projet…

— D'un projet ?

Elle avait dit cela avec tellement d'agressivité qu'il battit en retraite :

— Non, non, pas ce soir. Il est tard, tu es lasse. Demain, quand je reviendrai de Farokodoba, j'enverrai Inawale te chercher.

Elle ouvrit la bouche pour refuser, mais la sonnerie du téléphone retentit, perçante, déplacée dans la nuit. On entendit la voix de Christophe, qui s'encadra ensuite dans l'embrasure de la porte :

— Oncle Madou, c'est pour toi… Il paraît que c'est urgent… C'est à propos de ceux qui ont agressé ton chauffeur.

Madou s'avança vivement. À l'appareil, il reconnut la voix joviale du commissaire de police :

— Muti est prête à passer à table, camarade ministre ! Mais elle ne veut se confesser qu'à toi…

Pendant cette soirée, Madou avait oublié son personnage politique. Loin d'éprouver les mêmes sentiments que Marie-Hélène, il avait ressenti un bonheur profond dans cette pièce sans apprêts, parmi ces enfants gracieuses qui auraient pu être les siennes, dont l'une peut-être était la sienne, près de la seule femme qu'il eût jamais aimée. Par contraste, il lui semblait vivre les mains vides. Que possédait-il ? Une épouse avec

laquelle il ne partageait rien, un fils qu'il ne voyait jamais, des biens matériels dont il n'avait que faire, un pouvoir qui dépendait du caprice d'un dictateur. Ce coup de téléphone le ramena désagréablement sur terre. Il prit rapidement congé de ses hôtes et rejoignit Inawale, une fois de plus endormi derrière son volant.

— Vite, au commissariat de police !

Le commissariat s'élevait non loin du secrétariat régional et semblait plongé dans l'obscurité. Madou descendit de voiture. Depuis des années, il ne s'était pas trouvé si près de la nature, de la nuit toute nue, des arbres et de leurs chuchotements. Il eut peur, comme si un danger qu'il ignorait était caché dans cette ombre autour de lui. Au loin, un chœur funèbre s'élevait, rompant le silence. Des Sawale certainement. Eux seuls savaient encore converser avec la déesse de la mort. L'Islam chez eux n'était que de surface.

Il se décida à traverser la cour et comme il faisait l'angle d'un bâtiment, il en aperçut un autre, éclairé celui-là.

Dawad, Sadan le commissaire de police et quelques autres hommes, les uns en uniforme kaki, les autres en costume Mao, l'attendaient dans une pièce sale, encombrée de classeurs. Le commissaire ne cachait pas sa satisfaction :

— Qu'est-ce que je t'avais dit, camarade ministre ? À chacun son métier. Le mien est de délier la langue des coupables les plus récalcitrants.

— Coupable ! Tu ne sais pas encore si elle l'est ! Où est-elle ?

— Camarade ministre, as-tu déjà dirigé un interrogatoire ?

Quelque chose dans le ton de cet homme exaspéra Madou. Quelle suffisance ! Le prenait-il pour un enfant ? Il lui tourna le dos, mais l'autre poursuivit, sans se laisser démonter :

— Quand tu sens que le coupable est mûr, tu dois le mettre en confiance. C'est capital ! Il faut lui faire croire qu'il a toute ta sympathie, que tu le comprends mieux que personne. Comme ça, il te vomit tout ce qu'il a dans le ventre…

Tout le monde rit comme s'il s'agissait de la plaisanterie la plus fine. Madou dit froidement :

— Merci de ces conseils… Qu'on me conduise près d'elle…

Un des hommes en uniforme kaki se détacha du groupe et Madou le suivit.

Muti se trouvait dans une cellule basse de plafond, violemment éclairée par une énorme ampoule électrique. Madou se pencha sur elle et, à la vue de son visage, il tomba à genoux à côté du bat-flanc sur lequel elle reposait. La face n'était plus qu'une énorme boursouflure dans laquelle on ne distinguait ni yeux, ni nez, ni bouche. Du sang caillé la zébrait par endroits tandis qu'à d'autres les plaies ouvertes suintaient encore. Était-il nécessaire de la frapper ainsi ? Une femme, une femme qui pourrait être leur mère ! Il balbutia d'un ton d'excuse :

— Muti, Muti…

Elle eut une sorte de grognement, puis sa voix s'éleva, faible, mais distincte :

— J'ai demandé Madou, fils de Malan. Est-ce que c'est toi ?

Madou se rapprocha encore :

— Muti, tu as connu mon père ?

— Mon défunt mari, Banfo, le connaissait bien. Ce sont les premiers qui se sont levés contre les Blancs dans notre pays…

— Je sais, je sais…

En fait, Madou n'avait jamais entendu parler de Banfo. Muti reprit d'une voix un peu plus forte :

— Qu'est-ce qu'il dirait ton père, s'il te voyait dans ce gouvernement de chacals et d'hyènes ?

— Ne dis pas ça, Muti…

— Laisse-moi parler. Cette réconciliation que vous préparez avec Lopez de Arias va être la cause du plus grand

crime. À cause de vous, de toi en particulier, des milliers d'hommes vont mourir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Est-ce que tu ne sais pas que nous allons forcer Toumany à libérer des prisonniers politiques ?…

Elle l'interrompit d'un rire :

— Combien, combien de prisonniers politiques allez-vous libérer ?

La question ne manquait pas de justesse. Quelques années plus tôt, Toumany avait gracié trente hommes sur des milliers que les camps et les prisons détenaient. Madou se laissa emporter par le désir de convaincre :

— Je te dirai plus ! Nous allons faire revenir Yule…

Elle rit de nouveau :

— Yule ? Il est en exil depuis dix ans. Il ne représente rien. La vraie opposition est ailleurs !

— Où cela, Muti ? Où cela ?

— Comprends-moi bien. Si j'ai voulu te parler, ce n'est pas parce qu'ils me font peur ! C'est que j'ai appris que tu étais là, fils de Malan, et ton sang ne peut pas mentir. Tu comprendras où se trouve la véritable route à suivre…

Las d'être agenouillé sur un sol dur, Madou se releva et attira un trépied. En même temps, il voulait réfléchir. Que signifiaient les radotages de la vieille ? Était-ce des radotages ? Il s'aperçut que sa pitié pour elle faisait place à l'excitation de celui qui va entendre des informations, peut-être exceptionnelles. Il fit doucement :

— Que veux-tu dire, Muti ? Ton instinct ne t'a pas trompée. Tu peux me faire confiance…

— En gage de sa réconciliation, Lopez de Arias ne va pas manquer de lâcher la guérilla du Nord qu'il soutient depuis des années…

Madou ne sut que penser. Personne n'avait encore parlé de la guérilla du Nord dont, à dire vrai, il ignorait lui-même

l’importance. La voix de Muti faiblissait :

— Il va la lâcher. Alors des milliers d’hommes seront traqués, décimés… Il y aura des représailles terribles. On brûlera des villages entiers.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Écoute-moi bien…

Ne pouvant plus y tenir, il tira un paquet de cigarettes de sa poche et fit presque sèchement :

— Je t’écoute, mais si tu commençais par le commencement ?

7

Madou, les doigts noués sous la nuque, fixa le plafond. Il avait très peu et très mal dormi. Maintenant, le jour se levait et la pensée des terribles décisions qu'il devait prendre l'écrasait. Pourquoi Muti lui avait-elle confié tout cela ?

Elle lui avait révélé que les opposants de Toumany, surmontant les divisions qui avaient trop longtemps causé leur perte, devaient se réunir en congrès dans le Nord en liaison avec les chefs de la guérilla. Ils allaient former un Front national et un gouvernement provisoire qui coordonnerait plus efficacement la lutte armée. Elle avait cité des noms, indiqué des lieux. Qu'attendait-elle de lui ? Qu'il prenne des contacts avec ces opposants-là. Ainsi, elle espérait éviter leur écrasement, une fois qu'ils auraient perdu l'aide de Lopez de Arias, et permettre l'amorce d'un dialogue avec les forces contestataires les plus représentatives. À l'entendre, le retour de Yule ne signifierait rien. Amolli par l'exil et les attentions de certaines puissances étrangères, il serait vite récupéré. Madou s'émerveillait de tant de clarté et de logique dans la tête de cette vieille femme, mais la trouvait dangereusement naïve. S'il osait proposer à Toumany un dialogue avec des rebelles qui le combattaient les armes à la main, il risquait fort de se retrouver petit fonctionnaire du département de l'Agriculture planifiée. Ou alors en taule ! Ce ne serait pas la première fois qu'on assisterait à ces chutes brutales ! Que faire ? D'abord mettre Muti en lieu sûr. Après qu'elle lui eut pareillement fait confiance, il ne pouvait qu'essayer de la soustraire à la justice de Toumany. Mais comment y arriver ? Pas question de la faire remettre en liberté. Qu'en penseraient Dawad et Sadan ? Comment sortir de cette impasse ?

À ce moment, on frappa à la porte, c'était le boy cuisinier :

— Patron, le petit déjeuner est prêt… Et puis il y a un jeune là qui te demande…

Un jeune ? Madou enfila un boubou et passa dans la pièce voisine pour se trouver face à Christophe. Aucune visite n'aurait pu le surprendre davantage ni tomber plus mal. Mais

Madou était un comédien-né. Il eut un large sourire d'accueil et enserra du bras les épaules de Christophe :

— Quelle bonne surprise ! Allez, viens déjeuner avec moi…

— C'est que j'ai déjà déjeuné ! Vous avez retrouvé les agresseurs de votre chauffeur ?

Madou eut une moue qui éludait la question et entraîna le jeune garçon vers la table abondamment servie :

— Ne me dis pas que tu ne veux rien…

Christophe se laissa faire. Il semblait triste, préoccupé, et Madou s'efforça d'oublier un moment ses propres problèmes. Autrefois, il aimait beaucoup Christophe comme tous ceux qui approchaient ce petit garçon doux, tellement avide d'affection. On aurait dit que l'abandon de son père, la mort de sa mère, pourtant survenue quand il n'avait que quelques semaines, l'avaient à jamais marqué et qu'il avait besoin des sourires des autres, de leurs gestes de tendresse pour panser cette plaie. Madou lui tendit par jeu une tartine couverte de confiture :

— Bon, qu'est-ce qui ne va pas ?

Christophe enfonça les doigts dans sa belle tignasse bouclée :

— Je me fais beaucoup de souci pour mon avenir… Je crois que c'est normal à mon âge…

— Quel âge as-tu maintenant ?

— Dix-sept ans.

Brusquement il fixa Madou :

— Vous aimiez beaucoup Mama Léna, n'est-ce pas, et vous vous entendiez bien avec elle ?

La question prit Madou au dépourvu, car il s'attendait à tout autre chose. Sans doute Christophe désirait-il qu'il le fasse dispenser du service national obligatoire instauré trois ans plus tôt ? Ou obtenir une bourse pour une université à l'étranger ? Il feignit de rire :

— Pour ne rien te cacher, je crois que j'ai été un peu amoureux d'elle !

Christophe eut un geste qui pardonnait tout cela et poursuivit :

— Alors, sûrement, elle vous a parlé du temps où elle était étudiante, de… ma mère, de… mon père ?

C'était donc là qu'il voulait en venir ?

De son passé, des circonstances qui l'avaient amenée à épouser Zek, Marie-Hélène n'avait jamais confié que peu de chose à Madou. Elle avait parlé, assez confusément, du suicide de sa jeune sœur, de ses responsabilités dans ce drame, mais lui, sentant à quel point tous ces souvenirs la torturaient, ne l'avait pas interrogée. Il n'avait pas connu cette curiosité de certains amants qui veulent tout savoir, tout ramener au jour. Au contraire. Il respectait sans effort cette part d'ombre que tout être comporte et il ne lui déplaisait pas que celle qu'il aimait pût apparaître comme un personnage un peu fatal, tragique, déjà marqué par le drame.

Il eut pitié de Christophe :

— Pourquoi ne pas en parler avec elle ou avec ton père, je veux dire Zek ?

Il y eut un bruit de voix sur la terrasse et, sans se faire annoncer, le commissaire de police entra dans la pièce. Madou s'efforça de cacher son irritation. Qu'est-ce qui amenait le bonhomme chez lui à pareille heure ? Il proposa néanmoins assez courtoisement :

— Une tasse de café ?

— Merci. Moi, je suis de la vieille école. Je ne bois pas vos boissons de Blancs.

L'insolence de ce porc ! Madou se fit glacial :

— Boisson de Blancs, le café ? Est-ce que tu oublies que notre pays est un des plus grands producteurs mondiaux ?

Le commissaire rit et fixa Christophe pour lui signifier qu'il devait prendre congé.

— D’accord, mais ce sont les Blancs qui l’ont introduit chez nous. Nos pères n’en cultivaient ni n’en buvaient…

Madou mit fin à cette conversation insipide :

— Je suis sûr que tu n’es pas venu me voir à pareille heure pour me parler des vertus et des vices du café. Qu’est-ce qu’il y a ?

Le commissaire attendit que Christophe ait franchi le seuil de la porte, puis fixa son hôte dans les yeux :

— C’est à propos de Muti. Qu’en faisons-nous à présent qu’elle t’a parlé ? Est-ce que je dois la transférer à N’Daru ? Nous ne sommes pas équipés ici pour garder des prisonniers de cette importance…

De cette importance ?

Pendant un instant, Madou eut peur. Qui sait s’il ne s’était pas conduit comme un enfant ? La pièce était sûrement truffée de micros qui avaient recueilli avec lui les confidences de Muti. Maintenant elles allaient être utilisées à sa perte. Sadan continuait d’un air imperturbable :

— En tant que commissaire régional, je dois adresser un rapport directement au Président. Avant de le rédiger, j’ai voulu avoir ton avis…

Madou s’éclaircit la voix :

— Mon avis sur quoi ?

— Peut-être aurais-tu envie de mener cette affaire à ta guise ?

— À ma guise ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

Madou se rendait compte qu’il se troublait de plus en plus et que l’autre en avait conscience. Sadan se mit à rire et tira une noix de cola de sa poche. L’ayant essuyée longuement sur sa manche, il la brisa et en offrit une portion à Madou :

— Eh bien, je vais faire mon rapport. Il ne sera pas, bien sûr, aussi complet que le tien puisque la vieille ne m’a rien confié, à moi…

Madou faillit balbutier que Muti ne lui avait rien confié, puis réalisa de justesse que c'était peut-être l'erreur que Sadan attendait et se tut. Sadan se leva :

— Donc, dès ce soir, je la fais transférer à N'Daru…

— Fais ce que tu as à faire, camarade commissaire… Toute la matinée, le visage et les paroles du commissaire hantèrent Madou. Que savait cet homme ? À défaut, que devinait-il ? Qu'avait signifié sa visite ? Y avait-il encore moyen de sauver Muti ? Il avait beau tourner et retourner ces pensées dans sa tête, il n'y voyait pas de réponses.

Varandio, sortant dans la cour, buta litéralement contre quelqu'un. Il reconnut Victor :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je voulais te parler et je sais qu'un bon musulman comme toi se lève pour prier dès le premier chant du coq…

La familiarité un peu moqueuse de ce jeune homme déplut à Varandio qui répondit :

— Eh bien, tu as raison. Laisse-moi aller prier maintenant…

L'autre lui barra la route :

— Parfois, frère, le souci des hommes doit passer avant celui de Dieu. Je dois te parler…

Varandio hésita, puis lui fit signe de le suivre à l'intérieur de la maison. En outre il n'aimait pas que ce gueux, ce va-nu-pieds l'appelle frère, même si tous les hommes sont égaux devant Allah. Une fois dans son bureau, il interrogea :

— Qu'est-ce que tu as de si important à me dire ?

— Je retourne de ce pas à Farokodoba…

Varandio leva les yeux au ciel :

— Mais puisque je te répète que probablement Muti n'y est plus !

— Je l'apprendrai bien quand j'y arriverai… Quel que soit l'endroit où on l'aura transférée, je la suivrai… Je ne peux pas l'abandonner…

— Soit, qu'est-ce que j'ai à voir dans tout cela ?

Victor rit :

— Rien, rien. C'est une affaire entre elle et moi ! Mais je veux te confier ma femme… C'est une étrangère comme tu as pu le remarquer. Je n'ai aucune confiance en Albert. J'aurais peur, s'ils devaient faire tous les deux ensemble le long voyage de retour jusqu'au Nord. Je te demande de la garder ici, chez toi… Elle saura se rendre utile !

Varandio le fixa d'un air incrédule :

— Tu veux que je garde ta femme chez moi ?

Victor inclina la tête et, laissant tomber le masque de gouaille qu'il portait, pendant un moment sembla désespéré :

— Sois sûr que je ne le fais pas de gaieté de cœur… Simplement je n'ai pas le choix. Rien ne me prouve qu'Albert n'aura pas les foies et n'ira pas raconter notre histoire au premier commissariat venu. Et alors qu'arrivera-t-il ?

Varandio eut un soupir et interrogea, radouci :

— Si tu m'expliquais un peu ?

Victor secoua la tête :

— Non, moins tu en sauras, mieux cela vaudra pour nous tous ! Mais je pense que si Masisi nous a conduits auprès de toi, c'est que tu aimes ce pays et hais l'état dans lequel il se trouve… Au nom de cela, aide-moi !

Varandio n'était pas homme à fermer son cœur et son oreille à une telle prière. Il murmura :

— Combien de temps seras-tu absent ?

L'autre eut un geste d'ignorance.

— Est-ce que tu as besoin d'argent ?

Victor rit de nouveau de ce rire qui semblait cacher des larmes :

— Non, ne t'inquiète pas pour cela !

Les deux hommes se regardèrent et devant ce qu'il lut sur ce visage jeune, encore marqué à certains contours de la douceur de l'enfance, Varandio fut pris de pitié :

— Je vais prier pour toi, mon frère !

Victor ne dit rien. Il se baissa pour ramasser son méchant sac de toile, puis il sortit dans le jour naissant.

La barrière du camp était levée et il se retrouva sur la route qui ramenait à Bafing.

Victor était né avec les indépendances et cependant, il n'avait jamais connu que la misère, les injustices et les humiliations. Le Nord dont il était originaire était véritablement une autre terre, étrangère au reste du pays et dont personne ne se souciait. Plus qu'ailleurs, les enfants y étaient illettrés. Les hommes quittaient les bêtes et descendaient vers les villes du Sud pour grossir l'armée des chômeurs. Les femmes se prostituaient, soulignant leurs beaux yeux d'énormes traits de crayon noir. Quand il avait eu quatorze ans, las de mourir de faim, il s'était mêlé à un groupe qui franchissait la frontière et s'était retrouvé chez Lopez de Arias dans un camp de réfugiés. Des militaires chargés de l'alphabétisation avaient remarqué son intelligence. Il avait obtenu une bourse. C'étaient ses seules années de bonheur. Sous sa tunique, il tâta le revolver d'Inawale et se sentit rassuré. Il ne mourrait pas sans se défendre.

Devant la gare des autobus de Bafing, bien que cette appellation donnât au lieu une importance qu'il n'avait pas, des femmes étaient accroupies à côté de paniers de victuailles. Il s'agissait principalement de lait caillé, d'une sorte de fromage mêlé de dattes et de galettes de maïs suri. Quelques hommes, des commerçants eux aussi, mâchonnaient en silence des noix de cola. Victor s'aperçut qu'il avait très faim. Et pourtant il avait dîné deux fois. La première chez Masisi. La deuxième chez Varandio. Quel contraste entre ces deux repas ! Tout à l'image du fossé qui séparait les classes sociales dans le pays. La femme de Varandio, enveloppée d'une dizaine de mètres de dentelle mauve, les bras, les doigts enserrés d'or, les

avait tenus sous son regard puis, furieuse d'être obligée de partager sa table avec pareils intrus, s'était enfermée dans un silence méprisant. Varandio, petit doigt en l'air, suçait avec raffinement chaque os de ses cailles.

Victor parcourut du regard la place bordée de cases vétustes et branlantes, dominée par une vilaine petite mosquée en dur. Les portes d'une gargote étaient ouvertes. En y pénétrant, il découvrit un portrait de Toumany en généralissime accroché au mur et cela le mit en rage. Comme le patron s'approchait de lui, il lui souffla férocement :

— Pourquoi est-ce que tu as un portrait de ce salaud-là ? Qu'est-ce qu'il a jamais fait pour toi ou pour les tiens ?

Le patron demeura interdit, puis son regard terrifié courut vers la porte pour s'assurer que personne n'entrait qui pourrait surprendre une pareille conversation. Déjà la colère de Victor était tombée. Il fit dans un soupir :

— Apporte-moi du Nescafé… Avec un peu de lait si tu en as…

Le patron disparut sans mot dire dans sa cuisine crasseuse, encombrée de réchauds éteints et de marmites noircies.

Ah, qui planterait enfin dans ce pays l'arbre de la justice et du bonheur ! Victor avait placé tous ses espoirs, toute sa foi en Lopez de Arias. C'est chez lui qu'il avait vécu les seules années dont il avait plaisir à se souvenir. C'est chez lui qu'il avait connu Teresa. C'est grâce à lui, à son aide en armes et en argent que la guérilla n'était pas décimée. Et maintenant il les abandonnait, il les trahissait ! Pourquoi ? Quel sens, ce rapprochement avec Toumany ? La politique n'était-elle que ce jeu sale qui sacrifie les amis d'hier aux intérêts du moment ? De toute la force de ses vingt ans, Victor souhaita mourir. Mourir ! Ou alors retrouver le ventre de sa mère. Il ne l'avait pas vue depuis des années, sa mère. Il le savait, elle vivait à N'Daru chez un de ses frères. Serait-elle heureuse de le revoir ? Pensait-elle encore à lui ? Il l'imaginait menue, courbée, occupée à ces tâches difficiles ou mesquines qui avaient toujours été son lot. Puis il songea à Teresa dont il avait quitté la couche comme un voleur et son cœur se serra.

Au même moment, Teresa s'éveillait sur sa natte désertée. Elle ne s'étonna pas de se voir seule, car tout se passait comme dans son rêve. Elle n'ignorait pas qu'un jour viendrait où elle serait laissée à elle-même avec une pincée de souvenirs froids comme cendres. Qu'allait-elle faire à présent ? Près de mille kilomètres séparaient Bafing de Lusi, petite ville du Nord où, sans peine, elle retrouverait des membres du réseau qui l'aideraient à rejoindre le camp. Comment les parcourir ? Avec Albert qui leur reprochait de l'avoir mis dans de sales draps ? Albert n'était qu'un vague parent de Muti, tenancier de bar et sans conviction politique.

8

Quand Victor entra au *Nuit de Sine*, toutes les conversations s'arrêtèrent car on n'y aimait pas les étrangers, les visages inconnus. Et c'en était un ! D'où sortait-il celui-là avec cette vareuse courte et évasée comme en tissent les paysans du Nord, ce pantalon kaki qui avait connu des jours meilleurs et ce sac de toile, absurdement marqué *University of York* ? Victor cependant ne se laissa pas démonter par ces regards hostiles et, s'approchant du bar, se jucha sur un tabouret. Près de lui, une jeune prostituée en jupe de cuir détourna ostensiblement la tête. Victor fit signe au serveur :

— Une bière pour moi et pour la sœur, ce qui lui plaît…

La prostituée eut un geste vif et fit d'une voix basse et coléreuse :

— Frère, passe ton chemin et ne viens pas gâter mes affaires !

— Comment est-ce que je les gâte ? Est-ce que tu sais ce que j'ai en poche ? Crois-tu que tous ces pères de famille qui rognent sur l'argent du ménage et ne paient pas la scolarité de leurs enfants peuvent t'offrir plus que moi ?

Et il posa un billet de dix mille raïs sur le comptoir. Il n'était pas entré au *Nuit de Sine* dans l'intention de se faire remarquer, même si c'était ce qui se produisait. Simplement il était recru de fatigue et mourait de soif. Il avait atteint Farokodoba sans trop de difficultés et là, il n'avait pas eu besoin de poser de questions. Tout le village ne parlait que de l'arrestation de Muti et de son transfert à Rihata. Les habitants se partageaient en deux camps. Le plus important se composait de ceux qui pleuraient la vieille femme, convaincus que nul ne la reverrait jamais plus, qu'elle allait grossir l'armée de ceux que le bon plaisir de Toumany faisait jeter au fond de quelque geôle sans jugement, sans autre espoir que la mort. Il y avait cependant quelques méchants esprits qui se réjouissaient car, pour certains, le malheur des autres est toujours cause de plaisir et puis la langue bien pendue de Muti lui avait fait des ennemis. Sans plus perdre de temps, Victor avait donc

emprunté un « mille-kilos » qui l'avait déposé à l'entrée de Rihata, non loin de ce bar qui paraissait accueillant. Il vida son verre. Une question le tracassait : où passer la nuit ? Il ne connaissait personne dans ce coin. Et puis le lendemain, où aller ? Comment retrouver la trace de Muti ? Qui sait si le stupide Inawale n'avait pas donné son signalement à la police et si tous les flics de la région n'étaient pas à ses trousses ?

De tempérament impulsif, hanté par le souci de Muti, Victor n'avait jamais encore pensé à lui-même. Brusquement il eut peur et se demanda s'il ne devait pas quitter ce bar où tous les regards étaient braqués sur lui. À ce moment précis, un homme entra, très grand, très fort, avec un air royal et pourtant las, fier et étrangement humble. L'assemblée éclata en cris et en applaudissements :

— Zek ! Zek ! Patron ! Iziaka, fils de Malan !

Victor, intrigué, toucha le bras de la fille :

— Qui est-ce ?

Radoucie par le billet de dix mille raïs qu'il avait exhibé, elle répondit assez gentiment :

— C'est le frère du ministre…

— Quel ministre ?

— Celui qui est venu pour les fêtes du coup d'État !

Victor ne pouvait détacher ses regards du nouvel arrivant. Le frère du ministre ! Fallait-il aborder un homme si proche de ceux qui tenaient entre leurs mains la vie de Muti ? Ou au contraire le fuir ?

Zek pendant ce temps prenait place à une table et se tournant vers le serveur ordonnait :

— À boire pour tout le monde… c'est ma tournée !

Les cris et les applaudissements reprirent et quelqu'un interrogea :

— Qu'est-ce que tu fêtes, patron ?

Zek sourit sans répondre. Il savait que Madou était en train de s'entretenir avec Marie-Hélène et il espérait bien qu'il

parviendrait à la convaincre. Oui, Marie-Hélène céderait ! Car, pour elle plus que pour tout autre, les années avaient compté double. Plus que tout autre, elle s'était exaspérée, étiolée dans cette petite ville dont la médiocrité l'oppressait. Il se rappelait ses sarcasmes quand ils étaient étudiants et qu'elle lui reprochait de n'avoir rien lu, d'ignorer la musique classique et, au cinéma, de ne s'intéresser qu'aux acteurs.

— Qu'est-ce qu'on vous apprend dans votre pays ?

Il ne savait que répondre. Il ne songeait pas à lui dire que cette culture d'emprunt dont elle se vantait cadrait mal avec certaines de ses théories. Oui, Madou saurait la convaincre. Depuis sa conversation avec son frère, Zek avait parcouru en pensée toutes les villes imaginables. Il avait même traversé à vélo la place Tien An Men, coude à coude avec des Chinois en habit bleu. Puis il était revenu à Mexico. Ces trois syllabes le fascinaient. Il rencontra le regard brûlant de Victor et quelque chose lui plut dans le visage de ce jeune inconnu ; comme une détermination désespérée. D'où sortait-il ? Victor, quant à lui, s'était déjà décidé. Il aborderait Zek. C'était sa seule piste, son seul moyen d'arriver jusqu'à Muti.

Ce qu'il ignorait, c'est que la nuit serait si longue, que tant de bière serait versée, tant d'instants précieux gaspillés. Il fixait Zek ingurgitant verre après verre et il se demandait quel mal rongeait cet homme ? Pourquoi s'attardait-il avec des minables qui ne le valaient pas ? Il croyait déceler dans ce visage lourd une bonté qui n'avait pas trouvé d'objet et un sens de l'humain qui s'était replié sur lui-même. Il devait être prêt de 2 heures du matin quand le patron lui-même frappa dans ses mains. Il fallait tout de même penser à dormir ! Dehors, la tiédeur de l'air le surprit, car il était habitué aux souffles frais du Nord. Il suivit Zek sous les grands arbres qui semblaient se confondre avec le ciel et comme celui-ci s'asseyait lourdement en voiture, il murmura plaintivement :

— Papa, écoute-moi… Je suis dans le besoin !

Zek tourna la tête vers lui :

— Est-ce que je suis déjà si vieux qu'un gaillard comme toi m'appelle papa ?

— C’est que j’aimerais tellement être ton fils ! En vérité j’envie ceux que ton sperme a créés !

— Des filles, des filles, voilà tout ce que j’ai créé. Six jusqu’à présent. Si nous vivions au temps jadis, j’aurais du riz plein mes greniers !

Victor répéta :

— Écoute-moi. Je viens de Bafing. Je vais rejoindre mon frère qui est mécanicien à N’Daru. Laisse-moi passer la nuit dans ta cour, dans ton garage. Je ne connais âme qui vive ici et, tu le sais bien, on n’aime pas les gens du Nord !

Zek eut un rire :

— Allons, allons ! Vieilles histoires que tout cela ! Est-ce que Toumany n’a pas deux hommes du Nord dans son gouvernement ?

Puis il fit signe à Victor de s’asseoir à côté de lui.

Quand il revenait chez lui, en pleine nuit, Zek débordait d’amour pour Marie-Hélène. Il aurait aimé la surprendre, les bras chargés de beauté et de bonheurs en tous genres qu’il répandrait au pied de son lit. Au lieu de cela, il sentait l’alcool et devait contrôler sa démarche. Le vieux gardien sawale s’éclairant de sa torche ouvrit la grille et jeta un regard plein de méfiance à Victor. Zek indiqua à ce dernier le garage où il ne rangeait jamais sa voiture et qui était encombré de vélos d’enfants, de caisses et de pots de peinture. Victor s’étendit sur de vieux cartons et, aussitôt, le monde disparut autour de lui.

Cependant la maison n’était pas endormie. Sia veillait. Pour ne pas répondre au bavardage de sa jeune sœur Alix, elle avait feint d’être plongée dans *Anna Karenine*. Une fois Alix endormie, elle demeurait les yeux grands ouverts dans le noir. Elle avait la conviction, née d’une horrible intuition, que sa mère et son oncle Madou avaient commis le péché de la chair. Quand la supposition lui semblait trop horrible, elle la

corrigeait : en pensée au moins. Puis elle revenait à son point de départ. Au dîner, il y avait eu des signes qui ne trompent pas. Elle avait été frappée par les regards que Madou posait sur Marie-Hélène, le malaise évident de cette dernière et la jovialité plus forcée que jamais de Zek. Elle sentait que l'épilogue d'un drame se jouait. Mais lequel ? De vagues images, des bribes de souvenirs remontaient de son enfance. Madou avait habité avec eux à N'Daru, elle s'en souvenait. Puis on avait quitté précipitamment N'Daru. Puis il y avait eu cette brouille entre les deux frères. Qui interroger ? Sokambi ? Elle savait que, malgré la haine qu'elle portait à sa belle-fille, la vieille femme se ferait tuer plutôt que de se prêter à une pareille conversation.

Marie-Hélène non plus ne dormait pas. Elle entendit entrer Zek qui buta contre un meuble – le même, chaque soir – et maugréa doucement. Il n'était jamais totalement, honteusement soûl ce qui lui aurait permis de le mépriser davantage. Il oscillait toujours dans une demi-conscience qui lui permettait de répondre avec douceur à ses questions irritées, de la prendre dans ses bras et de lui faire habilement l'amour. Ce plaisir qu'elle ne savait pas refuser lui était une torture. C'était son seul refuge contre la solitude extrême, la vieillesse toute proche, la folie peut-être. En même temps, puisqu'il ne s'accompagnait chez elle d'aucune tendresse, il la rejetait dans une solitude plus haute et un dégoût d'elle-même que rien n'arrivait à vaincre. Il s'étendit contre elle et elle fit sauvagement :

— J'ai vu Madou…

Il lui ferma la bouche d'un baiser :

— Chut, il est tard. Demain, demain, nous parlerons de tout ça !

À l'autre bout de la ville, dans sa luxueuse villa, Madou lui aussi cherchait vainement le sommeil. Il avait mis la dernière main au rapport qu'il allait expédier à Toumany et lui avait relaté par le détail les confidences de Muti, l'envoyant ainsi à la mort. Comment aurait-il pu faire autrement, compte tenu de l'attitude du commissaire de police ? Ah, elle n'avait pas la tête bien politique, la vieille ! Elle s'imaginait qu'un

ministre avait quelque pouvoir, qu'il pouvait prendre des initiatives, cacher quelque chose à l'œil redoutable du « Timonier suprême » comme l'appelait *Falala*, le quotidien unique. Elle espérait sauver, protéger ses amis. Est-ce qu'elle ne voyait pas qu'elle faisait de lui un complice et qu'à l'écouter il risquait sa tête ? Garder pour lui pareilles informations, c'était signer son arrêt de mort ! Cependant, plus que le sort de Muti, c'était le tour involontaire que prenaient ses pensées qui le terrifiait en lui révélant une férocité et une ambition qu'il ne se connaissait pas. Voilà qu'il livrait à Toumany les noms, les projets, les cachettes des chefs de la guérilla ! Qu'il révélait leur projet fumeux sans doute, mais détestable ! Qu'il lui permettait en un mot de vaincre ses pires ennemis. Est-ce que cela ne méritait pas la récompense la plus haute ? Qui pouvait se vanter d'un exploit égal au sien ? Personne, personne ! Or, depuis quelques mois, Toumany, las répétait-il de l'exercice quotidien du pouvoir, envisageait de créer un poste de premier ministre qu'il nommerait à sa guise comme il le faisait pour tous les responsables. Qui en serait plus digne que lui qui aurait à la fois négocié la réconciliation avec Lopez de Arias et permis le démantèlement de la rébellion ? Premier ministre, premier ministre ! Alors il pourrait amorcer les réformes qui, peu à peu, amèneraient à la libéralisation du régime. Car lui aussi, il était las de l'injustice érigée en dogme, de la misère croissante des uns, de l'enrichissement spectaculaire des autres. Il était là de la répression, des emprisonnements arbitraires, du pillage et de la corruption. Las de voir son pays qu'il croyait sincèrement le plus beau du monde, être pour tous un objet de mépris, de colère ou de risée ! Premier ministre, premier ministre !

Son ascension devait-elle cependant passer par la mort d'une vieille femme qui lui avait naïvement fait confiance ?

Ne pouvant plus rester au lit, il sortit sur la véranda. Il n'avait jamais aimé la nuit, la nuit où les objets se dotent d'une vie rétive et particulière, où le passé redevient présent, où la femme aimée, perdue est reconquise pour échapper de nouveau et où les remords parlent haut. À N'Daru au moins, la nuit n'existait pas. L'éclat du néon l'avait tuée, les phares des voitures, tout le vacarme de la vie à l'occidentale.

Brusquement, il eut hâte que sa mission s'achève afin de prendre l'avion du retour.

Christophe venant prendre son Solex dans le garage eut la surprise de se trouver nez à nez avec un jeune homme fort maigre et fort mal vêtu qui coiffait mélancoliquement sa tignasse crépue. L'inconnu eut un sourire engageant :

— Bonjour, petit frère ! Ton père m'a permis de dormir dans votre garage et je le bénis. Si j'avais passé la nuit près du marché ou de la mosquée, Dieu seul sait ce qui me serait arrivé !

Christophe sourit à son tour :

— Tu sais, les voleurs n'attaquent que ceux qu'ils croient plus riches qu'eux-mêmes !

— Qu'est-ce que tu racontes ? La semaine dernière, à Bafing d'où je viens, on a tué un homme pour trois raïs et maltraité un groupe de vendeuses de lait pour dix raïs qu'elles cachaient entre leurs seins. Où va notre pays, petit frère ? Où va-t-il ?… Il est vrai que vous ne devez pas trop souffrir vous autres. Est-ce que ton père n'est pas le frère d'un ministre ?

Le sang monta aux joues de Christophe – ce qui étonna fort Victor qui n'avait jamais vu rougir personne – et il protesta :

— Ne parle pas comme ça ! Nous n'avons jamais rien reçu de mon oncle et nous n'accepterons jamais rien de lui. Notre famille ne mange pas de ce pain-là !

Victor se leva et étendit une main apaisante :

— Ne te fâche pas, petit frère ! Dis-moi plutôt si tu sais où sont logés ton oncle le ministre et sa délégation ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Mon frère qui est mécanicien à N'Daru, m'a fait savoir qu'un de ses amis fait partie de l'entourage du ministre. Je suis

impatient de le joindre car il pourrait m'aider à continuer ma route. Il s'appelle Inawale…

Christophe le regarda avec surprise :

— Inawale, dis-tu ? C'est le chauffeur de mon oncle !

Victor resta immobile, le cœur battant à tout rompre.

Comme il avait eu raison de suivre Zek ! Ainsi, du premier coup, il apprenait la fonction d'Inawale. Chauffeur du ministre ! Du ministre lui-même ! C'est donc le ministre qui s'était senti offensé, ridiculisé lors de cette agression. Voilà pourquoi la police avait fait preuve de tant de zèle ! Elle avait dû passer Farokodoba au peigne fin, inciter les habitants à la délation, terrifier les plus faibles, promettre des récompenses… Pauvre Muti… ! Bon, ce n'était pas le moment de s'attendrir ! Il reprit :

— Est-ce que tu sais où tout ce monde est logé ?

— Dans les villas du parti. Pour une fois, ces éléphants blancs servent à quelque chose !

Pour celui qui était accoutumé aux paysages du Nord, à ces longs jours immobiles et incendiés de soleil, Rihata ne manquait pas de charme. L'herbe poussait vigoureuse et verte, la terre était rouge comme le sang sacrificiel. Partout des arbres étendaient leurs ramures puissantes et répandaient les pétales de leurs fleurs jaunes faiblement parfumées. Victor se mêla à la foule d'un marché. Il mangea des beignets de pâte de riz fourrés de viande et de piment. Il se rinça la bouche à l'eau d'une fontaine et regarda les enfants déguenillés courir vers leurs écoles. Pourquoi aimait-il tant ce peuple, son peuple ? Pourquoi chaque visage lui adressait-il comme un mystérieux appel ? Apprendre le bonheur, il faudrait leur apprendre le bonheur. Ils ne l'avaient jamais connu. Les Blancs les avaient piétinés. Des Noirs les piétinaient encore et eux, apeurés, se laissaient faire. Il sourit à une fillette qui, méfiante, s'enfuit vers ses camarades. Oui, il faudrait leur apprendre à rendre sourire pour sourire, amour pour amour.

Comme il s'apprêtait à traverser la rue, deux motards jouant vigoureusement du sifflet lui intimèrent, ainsi qu'aux autres passants, l'ordre de refluer vers le trottoir. Une cohorte de Mercedes, noires, étincelantes, fanions aux couleurs du parti claquant au vent, déboucha du carrefour. Victor eut tout juste le temps de s'écraser derrière un arbre et, pour la première fois, il réalisa son imprudence. Si Inawale, détournant un instant son regard de la route orgueilleuse, l'avait reconnu, que se serait-il passé ? Il essaya d'imaginer la scène. Les motards descendraient de leurs monstres de fer. Les Mercedes s'arrêteraient. On se saisirait de lui. Les coups pleuvraient. On l'emporterait, couvert de sang et les yeux clos sur le jour. Il frissonna.

Quand la cohorte des Mercedes passa devant la villa de Sadan, le commissaire de police, il était en train de se rincer la bouche sur la véranda. Il venait de terminer un solide petit déjeuner de poisson frit, de pâte de riz arrosés de purée de tomates pimentées à vous arracher le palais. Il adorait cela et il accorda à peine un regard à ces véhicules rutilants, car il avait d'autres pensées.

Madou se trompait quand il croyait que Sadan possédait des preuves contre lui. Ce dernier n'était guidé que par son intuition. Or celle-ci lui soufflait et que la vieille Muti en savait long et qu'elle avait dû se confier au ministre, espérant arriver à quelque compromis avec lui, ce qu'il ne voulait à aucun prix. Voilà pourquoi il avait hâte de la faire transférer à N'Daru où la Police politique mixte, la sinistre PPM saurait lui arracher des aveux sans rien lui offrir en contrepartie. Comme la police et l'armée devaient collaborer dans ce genre d'opérations selon les ordres exprès de Toumany, il avait téléphoné au camp militaire de Bafing pour demander une escorte et un camion grillagé. Ceux-ci ne tarderaient pas à arriver. Sadan pensait qu'il valait mieux acheminer la vieille de nuit. On ne sait jamais…

Ces sacrées Mercedes obligèrent Zek à freiner brutalement à un carrefour et il jura de toutes ses forces. À vrai dire, ce n'était pas à elles qu'il en avait. Ayant exagéré sur la bière, la nuit précédente, il se sentait nauséeux, mal à l'aise. Et surtout, il s'était disputé avec Marie-Hélène, ce qu'il essayait toujours d'éviter. Une scène courte et violente. Elle lui avait assuré qu'elle n'accepterait jamais les propositions de Madou. Représenter le régime de Toumany à l'étranger ! Est-ce qu'il avait perdu l'esprit ? Un régime sanguinaire, dénoncé par toutes les associations humanitaires du monde ? Comme elle assaisonnait ce discours d'un flot de paroles blessantes, stigmatisant son nouvel opportunisme plus méprisable que son habituelle veulerie, il avait, une fois n'est pas coutume, perdu patience. Pourquoi, lui avait-il demandé, se drapait-elle dans des considérations politiques ? Est-ce qu'elle ne comprenait pas qu'elle ne pouvait tout simplement pas supporter que son ancien amant eût refait si brillamment sa vie ? Qu'il eût presque atteint le faîte du pouvoir et de là, la considérât avec pitié ? Car enfin quels sentiments pouvait-elle inspirer à présent, sinon la pitié ? Il n'avait pas pensé qu'il la blesserait si fort. Elle était restée silencieuse, le sang se retirant de ses joues, la lumière de ses yeux s'éteignant et c'est comme si soudain il avait vu son visage de morte. Alors, il s'était éclipsé lâchement. Que faire pour effacer ces paroles ? Ah, les mots, les mots, quelles armes sont plus meurtrières ?

Les Mercedes éclaboussèrent Sory qui se tenait à l'angle de la rue Patrice-Lumumba et de la ruelle 22 et ne sut pas se ranger assez vite. Cette giclée d'eau boueuse sur son boubou fraîchement lavé acheva d'exaspérer le griot. Il avait eu du mal à défendre contre l'avidité de ses femmes les quinze mille raïs que lui avait donnés Zek. La première voulait apaiser un commerçant libanais qui menaçait de faire saisir leurs misérables possessions. La seconde parlait de rembourser une Malienne qui, prise de pitié, lui avait vendu du bazin pour habiller les enfants. Les femmes n'ont-elles pas de raison ?

Qu'est-ce que Dieu leur a mis dans la tête en guise de cervelle ? Une boule de beurre de karité qui fond au fur et à mesure que leur âge s'avance, le conte ngurka dit vrai. Sory était décidé, quant à lui, à fêter comme il se devait le baptême de son nouveau-né. Il y avait deux raisons à cela. D'abord il entendait montrer à tous qu'il n'était pas un gueux. Ensuite, il allait signifier à sa manière à tous ces chacals du secrétariat régional qu'il ne faisait plus partie de leur troupe, qu'ils pouvaient garder leur salaire et qu'il reprenait le métier de ses pères. Il avait déjà frappé un grand coup en refusant de chanter le soir de la réception en l'honneur du ministre. Cela ne faisait que commencer. On allait entendre parler de lui !

Le vacarme des Mercedes et des motards n'atteignit pas Marie-Hélène. Ressassant les propos de Zek, elle était étendue dans sa chambre dont elle avait tiré les rideaux et cette pénombre particulière lui rappelait les jours de maladie de son enfance. Avec septembre, le mois des cyclones, arrivait le paludisme. Sa mère se penchait sur elle, une tasse de fine porcelaine à la main et elle ingurgitait des tisanes faites de toutes sortes de feuilles cueillies dans les mornes. Comme cela la mettait en nage, sa mère lui épongeait le front, répétant :

— Transpire, c'est bon !

Delphine, privée de son inséparable compagne de jeux, allait et venait d'un air morne. Quand la fièvre était tombée, Marie-Hélène quittait la chambre et le lit de mahogany. Sa mère la prenait dans ses bras et la portait jusqu'à une berceuse sur la véranda. De ses yeux las, elle regardait au-delà du jardin les flamboyants encore plus loin, l'étendue des bananeraies. Goubeyre était posé comme un îlot dans une mer verte et feuillue. Quel souvenir ses propres enfants garderaient-ils d'elle ? Celui d'une femme lointaine, aisément irritée et qui ne leur accordait rien d'elle-même. Ses filles sauraient-elles comprendre comme elle souffrait ? Est-ce que Zek avait dit la vérité ? Madou agissait-il par pitié ? Elle maudit sa grossesse qui ne lui permettait pas de mesurer le pouvoir qu'elle exerçait encore sur lui. Quant à elle, elle ne croyait pas se mentir. Elle

haïssait l'arbitraire et la corruption. Elle haïssait et méprisait la bourgeoisie ostentatoire et parasitaire, les arrivistes en tous genres que le pouvoir sécrétait. Bien qu'elle ne fût jamais parvenue à le considérer comme sien, elle éprouvait une profonde compassion pour ce peuple qui n'en finissait pas de souffrir et devenait ombre de son ombre, fantôme de son fantôme. Cela suffisait-il cependant à expliquer son refus du projet de Madou ? Comment lire en son propre cœur ?

Se tournant avec précaution, elle flatta doucement son ventre de la main. Depuis quelques jours, le petit inconnu se tenait immobile en elle comme s'il ménageait ses forces pour la dure traversée. Qu'il naisse, qu'il naisse enfin ! Elle n'en pouvait plus d'être pesante, malhabile et mal assurée sur ses pas !

Pendant ce temps, Victor s'était terré dans un bar. Depuis qu'il avait réalisé son imprudence d'aller à visage découvert alors que peut-être Inawale avait donné son signalement, il n'osait plus bouger. Mille idées fantastiques lui traversaient l'esprit. Pourquoi ne pas se déguiser en colporteur hausa, le visage et le cou dissimulés par un énorme turban ? Mais les colporteurs hausa, nombreux dans le Nord où ils n'avaient qu'à franchir la frontière, étaient rares en cette région. Il ne ferait qu'exciter davantage la curiosité. Dans son trouble, il s'apercevait qu'une fois de plus il avait obéi à une impulsion et n'avait aucun plan défini. Il était venu à Rihata dans le but de joindre Muti. Soit. Mais comment y parvenir ? Elle devait se trouver dans les locaux de la police. De quel secours pouvait-il lui être ? À quoi servirait-il de se faire arrêter à son tour ?

Le bar dans lequel il avait pris refuge différait considérablement du *Nuit de Sine*. C'était un repaire de lycéens, bruyants, bavards. Les lycéens et leurs aînés, les étudiants, étaient le seul secteur de la population que la main de Toumany n'avait pas totalement réduit à l'état de zombies. Ils osaient encore fronder, faire grève, imprimer et distribuer des tracts. Pour mater cette humeur, on avait instauré un

service national obligatoire qui permettait d'expédier les fortes têtes dans de véritables camps de concentration. À sarcler, biner sous le soleil, à se nourrir de bouillie de riz, la raison revenait vite ! De même, on n'accordait plus de bourses à l'étranger. L'étranger était le lieu dangereux où s'apprenait la détestable idéologie du marxisme-léninisme, où on entendait parler démocratie et droits de l'homme. Et surtout on n'importait plus de livres séditieux. Les librairies nationales n'offraient donc que la version brochée du *Toumanysme* dont il existait des exemplaires en format livre de poche pour les écoles.

Autour de Victor, on buvait et riait. Un grand garçon, debout à l'extrémité du comptoir, faisait une imitation qui devait être réussie puisque des applaudissements fusaient de toutes parts. Victor mesura sa solitude. Que diraient ces enfants qui se croyaient braves s'il leur révélait son identité ? S'il leur parlait du camp dont il venait ? De la guérilla ? Des opérations ? À ce moment, un groupe entra précipitamment, criant :

— Venez vite, venez vite voir ce qui se passe !

Victor se précipita dehors comme les autres.

L'engin qui descendait la rue Patrice-Lumumba n'avait rien d'extraordinaire en lui-même et n'aurait pas attiré l'attention dans une ville sophistiquée comme N'Daru, par exemple. Il s'agissait d'une camionnette Peugeot peinte en vert sombre et toute grillagée dont les flancs étaient percés de lucarnes. Dans sa partie avant étaient assis plusieurs soldats en uniforme vert sombre également dont l'un pointait négligemment sa mitraillette sur les passants. Apparemment les lycéens n'étaient pas les seuls à être intrigués par ce spectacle car dans la rue tout le monde s'arrêtait et les commentaires allaient bon train. Vraiment, Rihata était le théâtre d'événements peu ordinaires ! Après la visite du ministre, pour les raisons que l'on connaissait à présent, cela !

— Où vont-ils, ces militaires ?

— Peut-être renforcer la garde du ministre ? Il paraît qu'il a été attaqué…

— Non, il s'agissait de son chauffeur…

Comme la camionnette disparaissait à un tournant, un jeune garçon descendit d'une Yamaha. Ses camarades l'accueillirent par des exclamations. Sûrement, il serait en mesure de leur expliquer où allait cet étrange équipage et à quoi il était destiné. Il s'agissait en effet de Fadd, un des fils de Dawad, âgé de dix-sept ans et qui, en dépit des fonctions de son père ou peut-être à cause d'elles, militait activement dans une organisation lycéenne d'extrême gauche. Fadd regarda autour de lui, ne vit rien de suspect, mais baissa néanmoins la voix :

— C'est pour transférer à N'Daru ceux qui ont attaqué le chauffeur du ministre.

— Ah, on les a retrouvés ? Combien sont-ils ? Qui sont-ils ?

Fadd eut un geste d'ignorance et, entraînant ses camarades, entra dans le bar.

Victor demeura immobile. Une sueur froide mouillait son cou et descendait le long de sa colonne vertébrale. On allait emmener Muti à N'Daru ! Cela signifiait qu'elle allait grossir la cohorte des prisonniers politiques, jamais jugés, mourant de privations ou de tortures dans un camp. Victor se rappela le visage aux yeux vifs, l'énorme corpulence, les bras, les bras surtout, véritables montagnes de graisse et les mains habiles, si habiles à trousser une volaille, hacher menu les feuilles de manioc ou pétrir la pâte ! Cette silhouette si chère ! Tout cela était de sa faute ! il n'avait pu résister au plaisir de jouer au plus malin ! Pourquoi s'en était-il pris à Inawale ? Pourquoi n'avait-il pas suivi le plan d'action décidé au camp ?

— Tu as trouvé celui que tu cherchais ?

Victor sortit de son accablement et releva la tête. Christophe se tenait devant lui, un sourire assez amical sur les lèvres. Il s'efforça de sourire à son tour :

— Pas encore, mais crois-moi, petit frère, je vais le retrouver.

9

Madou se leva et, par là, signifia leur congé à Dawad et Sadan. Il ne pouvait plus supporter leur présence. Le mélange de servilité et d'insolence qui caractérisait leur attitude lui répugnait. Il y avait dans leurs regards, leurs voix, leurs rires comme de détestables sous-entendus. Et puis, ce qui devait être fait l'avait été. Le matin, il avait confié son rapport à un de ses adjoints qui avait pris l'avion pour N'Daru. À l'heure qu'il était, il devait être entre les mains de Toumany. Le soir, la vieille serait conduite vers son destin. Madou s'efforçait de ne plus penser à elle. L'aurait-il voulu qu'il n'aurait pu la sauver. Allons, allons, il avait toutes les raisons d'être satisfait de lui-même. Il menait les négociations de main de maître. Bientôt les frontières entre les deux pays seraient ouvertes. Une saine coopération s'amorcerait. Il n'y avait qu'un point sur lequel, pour l'heure, il avait échoué. Marie-Hélène avait accueilli ses propositions par des sarcasmes et un refus sans équivoque. Pourtant il ne s'avouait pas vaincu. Il allait revenir à la charge, et sans tarder…

Ayant raccompagné ses hôtes, il frappa dans ses mains pour appeler un des boys mis à sa disposition. Il allait prendre un bain, se raser, se changer. Depuis longtemps, il n'avait eu tant de loisirs. À N'Daru, c'était la ronde infernale du travail et des réceptions. Il faisait l'amour à sa femme entre 2 et 5 heures du matin ; à ses maîtresses en début d'après-midi, dans ces brefs instants qui suivaient le déjeuner et précédaient les réunions du conseil restreint. À Rihata, le temps redevenait cette matière molle, paresseuse qu'il avait connue dans son enfance.

Une fois changé, il décida d'aller trouver Inawale, logé avec les autres subalternes, chauffeurs, gardes du corps, dans de petits pavillons au fond du parc. Depuis sa mésaventure, bien que nul ne lui en eût fait le reproche, Inawale était sombre, taciturne. On sentait qu'un coup très dur avait été porté à son orgueil. Madou posa la main sur son épaule :

— Allons, je vais à pied jusque chez mon frère. Viens m'y chercher dans un moment !

Ah, ce bonheur d'aller à pied ! Le soir venait de tomber. Les commerçants libanais de la rue Patrice-Lumumba fermaient leurs lourdes portes de fer cependant que les marchands de cigarettes, d'allumettes et de dattes prenaient possession des trottoirs. Devant le cinéma, les femmes s'installaient avec leurs arachides et leurs marmots qui déjà se traînaient dans la poussière. Des jeunes s'entassaient devant l'unique marchand de disques et l'on entendait la grande voix de Bob Marley chantant les enfants de Jah. Toumany avait voulu entourer le pays d'un mur pour pouvoir dans la nuit le réduire à merci. Et pourtant les échos du monde extérieur lui parvenaient et lui, Madou, serait celui qui ramènerait le jour, qui ferait tomber le mur. Il saurait s'y prendre lentement, habilement.

En arrivant à la villa de son frère, il éprouva une étrange impression. Devant cette nuée de fillettes qui se poursuivaient à travers le jardin, il crut que Marie-Hélène, retournée à l'enfance, l'invitait à partager ses jeux. Il resta debout un instant immobile, puis s'approcha de la dernière-née, semblait-il, assise sur le perron, démantelant un jouet avec cette rage de détruire des enfants. Il la prit contre lui cependant qu'elle protestait vigoureusement, découvrant ses dents pointues et blanches dans ses gencives noires, signe de chance. Il ne s'était jamais beaucoup intéressé aux jeunes enfants, son fils y compris. Néanmoins, il ressentit une grande douceur à serrer contre lui ce petit corps doux et rebelle qui, un temps, avait trouvé refuge dans celui de sa maîtresse. Il attendit Marie-Hélène dans la salle de séjour, délabrée, mais qui parlait d'une intimité dont il était exclu. Un divan de cuir râpé sur lequel les pieds des enfants avaient dessiné des sillons, des meubles disparates et aux cloisons, pathétiques vestiges du temps où Marie-Hélène cherchait à créer un décor plaisant, de larges tapisseries comme en font les Bossamas. Elle mit tant de temps à le rejoindre qu'il commençait à se demander si elle ne refusait pas de le recevoir, comme un amoureux importun. Quand enfin elle parut, il comprit qu'elle s'était efforcée à mille soins qu'il jugea inutiles. Se farder, maquiller ses paupières, se draper d'un châle. Éduque dès le plus jeune âge à considérer la maternité comme la plus belle des parures

féminines, il ne se doutait pas qu'elle pût se croire à son désavantage.

Depuis l'avant-veille, depuis qu'ils s'étaient rencontrés, Marie-Hélène avait eu le loisir de réaliser l'absurdité de sa situation. Pendant des années, elle n'avait rêvé que de quitter Rihata. Ah, s'en aller vers des lieux où la vie n'a pas cette saveur d'eau dormante ! Soit, elle ne connaîtrait aucune des grandes aventures dont l'espoir avait illuminé sa jeunesse. Elle n'était ni femme de leader, de tribun, de militant, ni leader, tribun, militante elle-même. Elle n'avait apaisé nulle souffrance, pansé nulle plaie, fait reculer nulle ignorance. Elle n'avait rien construit, rien rebâti. Pourtant l'existence ne pouvait se réduire à cet assoupissement. Si, comme à un enfant de l'école primaire, on lui avait donné l'exercice « Décrivez une de vos journées », elle n'aurait su qu'écrire. À présent que l'occasion s'offrait de recommencer à vivre, elle faisait la fine bouche. Obscur secrétaire d'ambassade, qui demanderait compte à Zek des crimes de Toumany ? N'avait-elle pas droit à un peu de confort à défaut de bonheur ? Redécouvrir l'échange avec les autres, partager le rire, ne plus dormir ses jours… Madou, qui s'attendait à rencontrer une adversaire, s'étonnait d'être en face d'une interlocutrice à moitié conquise à ses vues. Il prit son bras et ils descendirent se promener au jardin. Sia, assise devant le pavillon de sa grand-mère, les vit déboucher de l'allée principale. Elle tenait entre ses mains une calebasse de lait caillé que la vieille l'avait quasiment sommée d'ingurgiter. Si Sokambi ne jouait pas au foyer de son fils le rôle qui lui revenait, elle occupait dans l'esprit de ses petites-filles une place particulière. Celles-ci ne comprenaient ni ses colères, ni ses gâteries puisqu'elles reposaient sur des traditions et une conception du monde qu'elles ignoraient. Par exemple, Sokambi entrait en fureur si l'une d'entre elles lui tendait un objet de la main gauche. Ou si le soir venu, elles se poursuivaient dans l'ombre en s'appelant par leur prénom. Pourquoi ? Sia, qui avait été pendant des années la plus lointaine et la plus étrangère des enfants, se rapprochait de plus en plus de sa grand-mère. Il ne se passait pas de jour sans qu'elle entre dans son pavillon, qu'elle prenne un repas avec elle ou semble s'intéresser à la fabrication des pagnes. C'est que, dans sa quête instinctive et confuse de tous ceux qui

pouvaient blesser sa mère, elle le savait, Sokambi serait sa première alliée. Elle regarda Madou et Marie-Hélène aller la main dans la main et sa terrible intuition se fit certitude. Que complotaient-ils à présent ? Elle qui n'avait jamais considéré Zek que comme un misérable balourd se prenait pour lui d'une pitié qu'elle confondait avec l'affection. Elle aurait voulu le mettre en garde contre une nouvelle trahison, une humiliation encore plus grande. Comme Madou arrivait à sa hauteur, elle dut se lever, saluer, subir un baiser qui lui fit horreur, entendre un dialogue qui lui sembla lourd de sous-entendus :

— Comme elle te ressemble !

— J'étais plus gracieuse, tout de même ! Sia fait toujours une tête d'enterrement !

— Oui, tu avais, tu as le plus beau sourire du monde !

Faire une tête d'enterrement ! Comment ne pas faire cette tête-là quand on passe sa jeunesse en prison ? Elle tenta de s'imaginer sa mère au même âge et son esprit lui suggéra une succession de fêtes, de flirts, d'étreintes à moitié innocentes dans le sable des plages. Quant à elle, qui pouvait-elle aimer ? Le seul garçon qui trouvait grâce à ses yeux était Christophe. Elle n'allait tout de même pas tomber amoureuse de son cousin germain !

Sia n'était pas le seul témoin de la promenade de Marie-Hélène et Madou. Victor, dissimulé derrière un des fromagers qui bordaient la rue, les observait. Il n'avait pas l'intention de passer de nouveau la nuit dans le garage de Zek mais, sans trop savoir comment, ses pas l'avaient porté près de la maison.

Que les journées sont longues quand on n'a pas de toit sous lequel s'abriter ! Quand on a peur d'être reconnu, saisi au collet, arrêté ! Victor s'était d'abord tenu près d'un marché espérant passer inaperçu parmi les misérables qui mendiaient, dormaient, se grattaient, s'efforçaient d'intéresser les passants à leur sort. Puis, sur le coup de 13 heures, il avait été le témoin d'une scène qui l'avait fait prendre ses jambes à son cou. Une

grosse femme, style dévote, était arrivée accompagnée de deux petites servantes qui portaient d'énormes bassines de nourriture. Sans doute accomplissaient-elles là un sacrifice, un geste de charité prescrit par son marabout. À peine les fillettes avaient-elles posé les bassines sur le sol que cela avait été une véritable ruée. Les misérables s'étaient battus, injuriés pour prendre place autour de ce festin inattendu cependant que la dévote, gonflée de son importance, les invitait rudement à se calmer. Comme des chiens. Comme des animaux en rut. Finalement ses appels n'étant pas écoutés, une des bassines avait roulé à terre, répandant son précieux contenu. Les hommes alors avaient fouillé le sable, tout mêlé de crachats et d'urine et s'étaient tout de même empli la panse. Oui, il avait fui ces faces bestiales ! Elles lui avaient rappelé les camps de réfugiés dans lesquels s'était écoulée une partie de son adolescence, quand chacun ne songeait qu'à survivre à n'importe quel prix.

En quittant la mosquée, il s'était réfugié au cimetière, regardant les charognards couleur de cendres, à demi endormis sur les monticules de terre rougeâtre. Là au moins, il n'y avait personne. Une seule fois, un cortège s'était avancé. Un pauvre cortège, quelques hommes mal vêtus. C'était une vierge que l'on mettait en terre. Il l'avait reconnu à la couleur rouge de la natte. Qu'avait-il fait ensuite ? Il ne le savait plus. Il avait guetté la tombée du jour, puis s'était retrouvé dans le voisinage de la maison de Zek.

Il avait tout de suite deviné que l'homme qui se promenait dans le jardin était le ministre, le frère de Zek. Bien que fort différent de son aîné, il y avait entre eux un air de famille. Pourtant si Zek éveillait aussitôt la sympathie, l'arrogance et la hauteur de son frère produisaient un effet contraire. On devinait un homme qui s'étant fait tout seul n'éprouvait nulle indulgence pour les faiblesses des autres. Un orgueilleux follement amoureux du pouvoir. Un autoritaire haïssant les obstacles. En même temps, il y avait dans son attitude avec cette femme à son bras, la femme de son frère, une humilité comme volontaire et éperdue qui mettait mal à l'aise. À présent, Victor n'avait plus qu'une idée en tête. Ces ministres et leurs pareils ne se déplacent pas à pied. Où était donc

Inawale ? Le vieux gardien sawale arrivait, se déhanchant sur son vélo acheté à crédit grâce à l'aval de Zek. Victor hésitait à s'avancer, à s'approcher encore de la grille pour avoir un meilleur poste d'observation. Il s'assit sous le fromager, décidé à passer là toute la nuit s'il le fallait. Pourquoi guettait-il le ministre ? Pourquoi espérait-il, à un moment ou à un autre, l'arrivée d'Inawale ? Il n'aurait pu le dire. Il savait seulement que, pour l'instant, sa vie tournait autour de ces deux êtres.

Il y avait environ trois quarts d'heure qu'il se tenait là quand un grondement puissant emplit la rue. Il se leva d'un bond et, faisant le tour de l'arbre, se tapit à l'ombre la plus épaisse. Enfin, c'était la Mercedes ! Elle s'arrêta, le chauffeur en descendit et, comme il passait près du lampadaire, la lumière éclaira son visage. Inawale, oui, c'était lui !

En bon larbin, il ne s'approcha pas de son maître mais, poussant la grille, s'arrangea pour que celui-ci remarque sa présence, puis alla s'asseoir sur les marches du perron. Madou ne semblait pas pressé de se retirer et Victor se demanda combien de temps il allait continuer de tourner en rond dans ces allées, cette femme enceinte à son bras, ces enfants poussant des cris d'excitation autour d'eux, cependant que le soir s'épaississait et que le projecteur enfoui dans les branches du frangipanier prenait les lueurs d'un phare. Madou se décida enfin à partir, adressant un signe imperceptible à son larbin qui bondit jusqu'à la rue pour tenir la portière de la Mercedes ouverte. Il se tint debout dans cette position un temps considérable, car le ministre embrassait ses nièces et sa belle-sœur, saluait les boys, le vieux gardien, les petites servantes, en homme pour qui plaire est un devoir.

Il monta en voiture et, pendant un bref instant, Victor eut la vision brûlante de ce visage qu'il haïssait. Oui, qu'il haïssait ! Quand était née cette haine ? Sans doute l'avait-il toujours portée en lui, comme un malade ignorant porte son cancer. Peut-être était-elle née la veille quand il avait appris le sort de Muti. Peut-être naissait-elle en cet instant même. En tout cas, elle était là en lui, chaude, vicieuse, affamée comme une bête. Il n'aurait de cesse qu'il ne l'ait expulsée de ses entrailles en un geste irrévocable et violent qui le libérerait et

lui permettrait de continuer à vivre. Il caressa son arme sous sa vareuse. Il l'avait toujours su. Il n'y avait pas d'autre issue. Il fallait tuer Madou. Il fallait tuer le ministre.

Les militaires firent monter Muti dans la camionnette. Vu son âge et son sexe, ils ne pouvaient s'empêcher de lui manifester quelques égards :

— Assieds-toi, Muti ! Nous avons quatre cent cinquante kilomètres à faire !

Muti n'avait pas peur. Où l'emmenait-on ? Elle n'avait aucune envie de le savoir. Pourquoi tous ces hommes en armes autour d'elle ? Cela signifiait-il que l'heure de la mort s'approchait ? Qu'importait ? La mort n'est-elle pas le terme du voyage ?

Muti n'avait pas toujours été grosse comme elle n avait pas toujours été vieille. Quatrième enfant d'un chef traditionnel, elle avait été une des plus jolies filles de sa génération. À treize ans, son père l'avait fiancée à Banfo, de naissance médiocre mais qui faisait des études à Dakar. Quelques années plus tard, elle l'avait épousé, sans avoir eu l'occasion de le connaître davantage. À peine s'ils s'étaient vus deux ou trois fois et toujours dans la concession paternelle au milieu des marâtres, des enfants, des amis, des voisins. C'était un grand garçon assez intimidant avec ses costumes et une montre à gousset qu'il consultait fréquemment. Il conduisait les élèves jusqu'à la barrière de l'école et là, les faisait se disperser en frappant dans ses mains. Quel mari cela avait été ! Il lui avait appris lui-même à lire et à écrire afin qu'elle puisse comprendre et partager ses lectures. Il répétait :

— Un jour, les Blancs seront forcés de partir et le pays se couvrira de fleurs !

Il était mort avant leur départ et c'était peut-être mieux ainsi ! Qu'aurait dit cet idéaliste devant la tourmente qui avait suivi ? Lui qui croyait qu'il suffisait d'être nègre pour aimer les autres nègres et vouloir leur bonheur.

Un des militaires assis dans la cabine avant poussa la cloison mobile :

— On y va, Muti…

Comme la camionnette quittait la cour du commissariat, Muti colla le nez à une des lucarnes, mais ne vit pas grand-chose. La nuit était noire, il devait être très tard. Avait-elle eu raison de se confier à Madou ? Elle en était convaincue. Elle croyait fermement que le fils d'un juste ne peut pas renier son sang. Peut-être sa vie à elle serait-elle sacrifiée ? En tout cas, les autres seraient sauvés.

Des jeunes militaires qui l'entouraient, l'un s'était déjà endormi, son fusil en travers des genoux comme un jouet trop lourd. Les autres, croquant des noix de cola, s'étaient mis à pousser les pions d'un jeu qu'elle ne connaissait pas. Elle éprouvait pour eux une immense pitié. On ne leur avait pas appris à comprendre le monde, à aimer leurs semblables et haïr l'exploitation, mais à tuer. On leur avait mis dans la main des armes meurtrières et enseigné les gestes qui donnent la mort. Quel gâchis !

À présent, la camionnette roulait sur une piste mal entretenue, creusée d'ornières et Muti comprit qu'évitant la route goudronnée qui menait de Rihata à Bokan, on prenait un chemin détourné. Pourquoi ? Pendant un moment, elle eut peur, puis elle s'exhorta au calme.

Madou, fils de Malan, ne pouvait être un traître. Tout serait pour le mieux.

10

Le grand marché de Rihata se tenait le samedi, quatrième jour de la semaine ngurka. Autrefois, il attirait les populations à des kilomètres à la ronde. On y rencontrait toutes les ethnies. Des Bossama, ces grands guerriers reconnaissables à leurs balafres et à leur air farouche, qui s'accroupissaient en se curant les dents pour attendre le client. Des Sawale qui vivaient tout le long du fleuve Salémé et apportaient du poisson frais, séché, fumé dans des corbeilles oblongues pareilles à des cercueils. Des Ngurka, bien sûr, puisque Rihata faisait partie de leur ancien empire, ces cultivateurs sans pareil, qui offraient, quant à eux, tous les produits de la terre. Hélas ! les temps avaient bien changé. À présent, le marché était pauvre et pratiquement désert. Si on voulait y trouver quelques provisions, il fallait s'y rendre très tôt et se jeter sur les femmes qui arrivaient, leurs paniers sur la tête. Inutile d'essayer de marchander ! Trop d'acheteurs pour trop peu de produit, les affaires étaient « gâtées ». Sokambi obtint cependant un rabais pour une poignée de pâte d'arachide, l'arachide venant du Nord était très chère, et la femme lui débita la formule habituelle :

— C'est bien pour toi que je fais ça, parce que tu as été mère avant moi et que tu as mis au monde beaucoup de fils !

Bien qu'il ne s'agît là que d'une phrase toute faite, le cœur de Sokambi se serra. Non, elle n'avait pas eu beaucoup de fils. Elle n'en avait eu qu'un, ce Zek qui était encore rentré fort tard la nuit précédente. Pourquoi ne pouvait-il rester chez lui, à surveiller sa femme et son frère ? Est-ce qu'il ne voyait pas que l'autre recommençait à tourner autour d'elle ? Sokambi avait été témoin de leur longue promenade, la veille, et n'avait pu dormir la nuit. Quel complot préparaient-ils ? Quelle nouvelle honte ? À ce moment quelqu'un l'interpella et, se détournant, elle reconnut Sory, le griot, précédant un gamin succombant sous le poids d'un sac de riz :

— Mère de fils, rappelle à ton Iziaka que c'est aujourd'hui le baptême de mon garçon. S'il n'y vient pas, ma joie ne sera

pas complète ! Toi aussi, mère de fils, honore mon toit de ta présence !

Sokambi inclina la tête, mais c'était de pure forme. Ah, autrefois, les baptêmes en valaient la peine ! Les familles abattaient des moutons par demi-douzaines au point que chaque invité s'en allait emportant sa part de viande dans des feuilles soigneusement rincées. Quant à la volaille, n'en parlons pas ! Les boissons aussi coulaient à flots, depuis le vin de palme et les préparations locales à base de fruits jusqu'aux liqueurs fortes et aux vins bouchés des Blancs. Aujourd'hui ? Bienheureux qui pouvait s'offrir une chèvre qu'on faisait cuire dans des masses de concentré de tomates pour humecter le plus de riz possible. Sokambi arriva en vue de la maison. Un des boys lavait à grande eau la voiture de Zek cependant que Bolanlé se dépêchait vers le marché. Elle regarda la chambre d'angle qui était celle de son fils et de sa belle-fille. Le soleil aurait presque atteint le milieu du ciel quand cette dernière consentirait à se lever. Ensuite elle s'installerait sur le balcon et resterait à rêvasser, buvant du café noir et fumant cigarette sur cigarette. Quelle énigme que cette femme ! Étaient-elles toutes pareilles dans son pays ? Sokambi n'avait jamais pu comprendre d'où venait Marie-Hélène même si Zek avait tenté de le lui expliquer. D'anciens esclaves arrachés à l'Afrique, devenus pareils aux Blancs et se croyant supérieurs aux Africains dont ils étaient issus. Quel micmac !

Sokambi se laissa enlever son panier des mains par une des petites servantes et s'assit sur un tabouret pendant qu'une autre fillette lui apportait en hâte sa bouillie de riz matinale. La journée allait être bien remplie. Les revendeuses qui disposaient de ses pagnes partaient le lendemain pour N'Daru. Il fallait terminer une commande importante dont elle supputait le bénéfice quand elle vit arriver Zek. Déjà levé !

Comme il prenait place en face d'elle, elle crut distinguer sur ses traits comme une expression d'espérance nouvelle. Toutefois elle respecta son silence et attendit qu'il se décide à parler :

— Je veux que tu voies ton marabout… pour un « travail ».

— Un « travail » ?

— Oui, j'espère un grand changement dans ma situation. Je ne veux pas être déçu. Occupe-toi de tout…

Zek avait un peu honte de ce qu'il demandait à sa mère, car il avait toujours joué l'esprit fort, se moquant de ces « superstitions d'un autre âge ». Cependant ce projet que Madou avait fait miroiter dans son esprit lui était devenu tellement cher qu'il n'aurait pu supporter de le voir échouer. Avant que Sokambi n'eût eu le temps de faire quelque commentaire, il s'était levé.

Zek se rappelait parfois qu'il avait été un sportif, idolâtré des jeunes de son âge. C'est sur les terrains de football d'Asin et sa région qu'il avait gagné son surnom ! Zek la foudre ! Les jeunes filles n'avaient d'yeux que pour lui. Les garçons se battaient pour porter ses brodequins ou son attirail de toilette. Oui, il aurait pu devenir un véritable Pelé, attirant célébrité et fortune ! Quand le souvenir de ce temps le reprenait, il se levait tôt et prenait le chemin du club de Rihata, déserté depuis le départ des Français, mais qui offrait encore quelques équipements et une superbe piscine. Il revenait à cet idéal de jeunesse quand il se sentait particulièrement las de sa vie actuelle et désireux d'en changer. Cette graisse qui empâtait son corps lui semblait le symbole de sa condition. Il s'assit au volant de sa voiture et, s'étant rendu au club, pendant une bonne heure il courut, sauta, fit des barres parallèles avant de s'effondrer vanné dans un fauteuil relax.

Il venait de commander un citron pressé, non, non, pas de bière aujourd'hui, quand il vit arriver Christophe. Celui-ci prit place auprès de lui, faisant d'un ton de reproche :

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Tu sais que j'adore faire du sport avec toi.

Zek sourit :

— C'est que j'ai le souffle court, que je suis tout de suite en nage et préfère n'avoir pas de témoins…

Christophe l'examina d'un œil critique :

— Il est certain que tu as encore grossi ces derniers temps !

Une profonde affection unissait Christophe et Zek, doublée chez le premier d'une constante reconnaissance. Pudiques tous les deux, ils se livraient peu et se comprenaient surtout à demi-mot. Zek proposa :

— Tu veux boire quelque chose ?

— Parle-moi de mon père…

La phrase prit Zek par surprise et il hésita :

— De ton père ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise encore ?

— Il y a des quantités de choses que vous ne m'avez pas dites… Par exemple, est-ce qu'au début tu t'entendais bien avec lui ?

— Au début ?

Zek comprenait cette curiosité de Christophe. Lui-même n'avait-il pas accablé Sokambi de questions ? Coupé les cheveux en quatre ? Interrogé chaque souvenir pour résoudre cette douloureuse énigme : pourquoi son père lui avait-il préféré Madou ? Pourquoi avait-il été le mal-aimé ? Au lieu d'être fier de sa belle mine et de ses prouesses, son père le traitait comme un balourd, incapable d'un raisonnement logique. Il sentait encore sur ses épaules et son torse suants les regards de mépris qui l'accueillaient à son retour de l'entraînement. Ah, ces blessures d'enfance pourquoi sont-elles inguérissables ? Zek, mal aimé de son père. Mal aimé de Marie-Hélène, les deux seuls êtres qui aient compté à ses yeux.

Il reporta son regard sur Christophe. Que répondre à cet enfant vulnérable et confiant ? Fallait-il lui révéler toute la vérité ?

Dès les débuts, il s'était méfié d'Olnel. Son intuition lui soufflait que ce play-boy, bouffi d'orgueil, décrivant New York, Montréal, Mexico (oui, Mexico…), parlant trois langues et ne comptant qu'en dollars, ne pouvait être épris de la tendre et discrète Delphine. Une autre l'attirait dans l'appartement

que les deux sœurs occupaient près du parc Montsouris. Il en était sûr. Puis ses propres soupçons l'effrayaient et il les faisait taire. Ah, cette duplicité de Marie-Hélène et Olnel ! Évidemment, ils avaient protesté :

— Il n'y a pas de duplicité. Nous nous aimons…

Alors pourquoi ne s'aimaient-ils pas au grand jour ?

Pourquoi se cachaient-ils ? À cause de Delphine. À les entendre, ils n'avaient pas le courage de la blesser. Ainsi donc, Olnel aurait fait l'amour à Delphine par pitié et à Marie-Hélène par goût. Zek en ricanait encore.

Quand Delphine s'était trouvée enceinte, c'est à lui qu'elle s'était confiée. Comme au frère qu'il était devenu pour elle. Delphine douce comme une colombe. Il avait haussé les épaules. Eh bien, il irait trouver Olnel. Ce n'était pas la première fois que pareille tâche lui incombait. Au pays, des sœurs, des cousines avaient connu pareille mésaventure et il avait dû rencontrer des jeunes gens pas du tout récalcitrants, simplement honteux et effrayés de leurs responsabilités. Toute l'affaire se réglait autour d'une calebasse de vin de palme et, quand l'enfant naissait, tout le monde éprouvait la même joie. Hélas, en ce qui concernait Olnel, il n'y avait pas eu de vin de palme ! Il l'avait pris de très haut, parlé de chantage insupportable avant de conclure avec violence :

— Je ne l'épouserai jamais. Jamais !

Non seulement il ne l'avait pas épousée, mais il avait cessé de la voir. Elle avait porté sa grossesse seule, silencieuse, jusqu'au jour où les véritables raisons de l'attitude d'Olnel s'étant éclairées, elle n'avait pu les supporter et s'était couchée pour mourir. Delphine douce comme une colombe. Zek se rappelait sa révolte et sa douleur. Fallait-il raconter pareille histoire à cet enfant ? Il adorait Marie-Hélène. Trouverait-il comme lui dans cet amour les moyens de la comprendre, de lui pardonner ? Ou au contraire prendrait-il le parti de sa mère ? Le sang n'est pas de l'eau…

Un boy apportait nonchalamment le deuxième citron pressé et, pendant un instant, ce fut le silence. La décision de Zek était prise. Ce passé aux implications douloureuses ne lui

appartenait pas. Il n'avait été somme toute qu'un témoin. Marie-Hélène en était la principale actrice… Il tapota la joue de Christophe :

— Allons nous changer… Ensuite tu m'accompagneras à un baptême…

Après avoir passé la nuit roulé en boule près de la mosquée, Victor se lavait le visage à une fontaine quand quelqu'un le frappa sur l'épaule. C'était un homme de modeste apparence coiffé d'un bonnet de laine brune :

— Fils d'une femme, c'est aujourd'hui le baptême de mon fils. Ma joie ne sera pas complète si tu n'es pas présent…

Cette invitation n'avait rien d'étrange. Il était au contraire coutumier qu'en signe de dévotion à Dieu, les familles invitent un ou plusieurs miséreux aux cérémonies entourant baptême, mariage, décès. D'être pris pour un mendiant enchanta Victor. Il s'était débarrassé de sa tunique d'homme du Nord trop voyante et, l'ayant remplacée par un tricot délavé, avait troqué son short kaki contre un pantalon bouffant, grisâtre et fripé.

— Ma maison est juste à côté. Tu peux me suivre…

À défaut de pouvoir embellir le quartier Timbotimbo, les femmes de Sory avaient nettoyé de leur mieux la concession, étendant des nattes sur le sol, empruntant des sièges et disposant une table à tréteaux qui devait supporter les victuailles. Quand Sory arriva suivi d'un mendiant, elles le regardèrent d'un œil torve, car il y aurait certainement plus de bouches que de nourriture et celle-là, certes, était inutile. Victor, comme à son habitude, ne se laissa pas démonter. Il s'approcha de la deuxième femme qui semblait plus avenante et lui sourit :

— Mère de fils, qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

Elle hésita :

— Eh bien, tu peux casser la glace, la mettre dans des seaux avec les bouteilles de soda.

Comme il s'éloignait, la femme le rappela :

— Tu n'es pas d'ici, n'est-ce pas ?

Il comprit que son mauvais ngurka l'avait trahi. Un mendiant muet, voilà ce qu'il devait être.

Malgré sa situation inconfortable dans cette ville où il ne connaissait personne et où, à tout instant, il attirait l'attention, Victor n'avait peur que par intervalles. Il se sentait généralement habité d'un grand calme comme celui qui a pris une décision et ne connaît plus les doutes. Seule le lancinait la pensée de Teresa. Femme douce avec laquelle le bonheur n'aurait pas duré. Terre qu'il ne planterait pas de fils. Quand il se l'imaginait chez Varandio, ses yeux s'humectaient de larmes.

La minuscule concession s'emplit d'un seul coup, les charognards arrivant bons premiers. On appelait charognards certains descendants des vieilles familles princières de Rihata qui, n'ayant pas su sauter à temps dans le train de la modernité, étaient réduits à une extrême pauvreté, tout en conservant un orgueil qui leur interdisait d'accepter des emplois subalternes. Comme ils avaient à peine de quoi se nourrir, on les voyait accourir à toutes les cérémonies, faisant main basse sur ce qu'il y avait à manger, emportant des reliefs dans des sacs de plastique qu'ils dissimulaient dans les plis de leurs boubous. S'ils se rengorgeaient quand des griots à demi moqueurs chantaient les louanges de leurs ancêtres, en revanche on ne les voyait jamais porter la main à la poche pour les récompenser. Vinrent ensuite les responsables du secrétariat régional, Dawad en tête, car ces nouveaux puissants entendaient prouver contre toute évidence que la société de Toumany ignorait les divisions en classes et qu'un homme y valait un autre. Les femmes et les filles de Sory commencèrent de s'affairer avec les plateaux cependant que le nourrisson, héros de la fête, vagissait dans les bras de la petite sœur de sa mère. Le marabout venait de lui raser la tête et de lancer son nom en direction des quatre points cardinaux. À présent, il faisait partie de la grande famille des humains.

Personne ne prêtait attention à Victor, si ce n'était, en passant près de lui, pour lui lancer la salutation rituelle :

— As-tu la paix, mon frère ?

Zek et Christophe arrivèrent bons derniers, le premier magnifique dans son grand boubou bleu clair aux somptueuses broderies bleu marine. Ils n'étaient pas sitôt apparus que Sory, qui s'était jusqu'alors cantonné dans son rôle d'hôte et de père de famille, se mit à donner de la voix. Quand on entendait Sory chanter pour la première fois, on demeurait interdit, puis on se demandait ce que cet homme avait fait à Dieu pour mériter un tel don. Dans les sonorités de la voix revivaient la grandeur tumultueuse du passé africain, ses souffrances, ses défaites et son inaltérable beauté. Sory n'avait pas besoin d'instrument pour s'accompagner. Parfois un claquement de ses doigts marquait le rythme, c'était tout.

Sory se mit à chanter. Il chanta Malan, père de Zek, un des premiers enfants du pays qui eût refusé le travail forcé, le portage et les vexations des Blancs. Il chanta Zek, fils de Malan, un homme fait d'une matière de plus en plus rare et précieuse. Car il ne suffisait pas de rouler en Mercedes, d'avoir des villas avec piscine, des femmes et des comptes en banque. La générosité, la droiture, le respect des autres et de la parole donnée, telles étaient les valeurs qu'avaient appréciées les ancêtres et qu'incarnait Zek, fils de Malan, en un temps où proliféraient les chacals et les hyènes.

Au fur et à mesure que Sory chantait, un froid se répandait sur l'assistance qui tournait ses regards apeurés vers Dawad et les autres responsables politiques. Ceux-ci ne savaient quelle contenance adopter et restaient là, le verre à la main, leurs airs admiratifs se changeant lentement en rictus. Pourtant ils n'osaient bouger, provoquer un esclandre, arrêter cet impudent…

Ce fut Zek qui sauva la situation. Dès que Sory se tut, il tira de ses poches une poignée de raïs que, selon la coutume, il jeta au griot, puis enlevant son bonnet de peau, avec une grâce et une jovialité bon enfant, il se mit à quêter pour lui. Les applaudissements commencèrent de crépiter, chacun se levant pour offrir son obole.

Christophe avait suivi Zek à contrecœur, car il avait hérité de Marie-Hélène un profond mépris pour les manifestations de

la vie traditionnelle. Il se glissa dans un coin relativement tranquille et, alors, reconnut Victor dans son accoutrement de mendiant. Il fit la grimace :

— Apparemment, tu n'as pas retrouvé Inawale ?

— Pas encore, petit frère, pas encore !

— Alors, tu ne peux pas continuer ton voyage ? Combien coûte le rapide de N'Daru ?

— Trois mille cinq cents raïs, petit frère. Mais, crois-moi, ce n'est pas une question d'argent. C'est que je n'ai ni carte d'identité nationale ni carte du parti unique. Tu sais que dans ce cas, les policiers ne vous ratent pas !

— Je ne vois pas comment Inawale pourra t'aider !

Victor ignora l'objection et désigna Zek de la main :

— N'es-tu pas heureux et fier d'avoir un père comme lui ?

Christophe eut un soupir :

— Il faut que tu saches, ce n'est d'ailleurs un secret pour personne ici, que j'ai deux pères. Celui que tu vois là-bas, qui m'a donné son nom et m'a élevé, et un autre, mystérieux comme un météore… Il a engrossé ma mère et puis il a disparu. La malheureuse en est morte et moi, moi…

— Ne me dis pas que tu es malheureux ! Si tu le crois, c'est que tu ne connais pas le malheur…

Christophe aurait pu répondre que cette notion de malheur est toute relative puisque celui de l'un est le bonheur de l'autre. Mais il n'avait nulle envie de s'engager dans une discussion et regrettait déjà de s'être confié à cet inconnu qui ne lui plaisait qu'à moitié. Victor reprit :

— Et où est ton père météorique ?

— À l'autre bout du monde !

Ce ton sec en aurait découragé un autre. Pas Victor qui poursuivit :

— Et je parie que tu rêves d'aller le rejoindre pour t'apercevoir auprès de lui que ton véritable père est celui qui

t'a élevé et que ton véritable pays est celui-là où nous sommes aujourd'hui…

Pendant que Christophe et Victor parlaient, à l'autre bout de la concession la colère de Dawad s'amassait. Non, il n'était pas venu chez ce va-nu-pieds pour se faire insulter ! Pourquoi n'avait-il pas suivi son premier mouvement qui avait été de gifler l'insolent et de se retirer avant de le faire rayer de l'ensemble instrumental régional, sans lui payer, bien sûr, un sou de ce qu'on lui devait ? Quelles étaient les paroles qu'il avait osé prononcer, car la chanson est un délit de nature particulière dont la mémoire doit conserver le souvenir ?

Ah, les nouveaux hommes à Mercedes
Avec leurs villas et leurs virements
En Suisse
Ils ne valent pas, ils ne valent pas
Ceux que nos pères ont été…

Certains s'étaient retrouvés en prison pour moins que cela. Brutalement, Dawad posa son verre et, ayant fait signe à ses acolytes, prit le chemin de la sortie.

Ce départ fit l'effet d'une bombe à retardement, car on croyait que Zek avait désamorcé tout explosif. Dans le plus grand désordre, les femmes et les amis de Sory, s'approchant de lui, lui reprochèrent d'avoir irrité des hommes dont sa vie et celle de sa famille dépendaient. Une grande partie de l'assistance, terrifiée à l'idée de s'attarder chez un homme que le pouvoir n'allait pas manquer dé frapper, se retira en hâte cependant que les charognards, profitant de la confusion, remplissaient leurs sacs de plastique des restes de l'excellent riz à la sénégalaise qu'avait préparé la première épouse de Sory. En un clin d'œil, la cour fut aux trois quarts vide… Zek, qui n'avait aucune raison de s'enfuir, hocha la tête :

— Sory, Sory, est-ce que tu n'as pas été un peu fort ? Tu sais bien qu'ils ont des cœurs de tigre… Tu as des enfants, des femmes…

Sory bomba le torse :

— Grand, est-ce que tu oublies que mon ancêtre Kamanka Kandian, qui était à la cour de Bilali, a dit à ce prince ce que

personne n'avait le courage de lui dire en face ? Qu'il n'était qu'un porc et un tyran ? Et tu connais la suite de l'histoire ?

— Je la connais. Bilali a eu honte de sa conduite et a récompensé Kamanka Kandian d'un sac de cauris et de deux kilos de poudre d'or. Entre nous, je ne crois pas que Dawad te réserve le même sort…

À ces mots, la deuxième épouse de Sory fondit en larmes et la première ne tarda pas à l'imiter.

À Rihata, comme dans toute ville où les événements de quelque importance sont rares, les esprits avaient tendance à s'échauffer aisément, à grossir le moindre incident, à le transformer en drame ou en épopée. Avant la tombée du jour, le chant de Sory était entré dans toutes les maisons, avait retenti dans toutes les oreilles. Il avait pris, selon le cas, des accents révolutionnaires :

Ah, les nouveaux hommes à Mercedes
Nous nous débarrasserons de vous
Comme nos pères se sont débarrassés
Des Blancs !

Ou paillards :

Ah, les nouveaux hommes à Mercedes
Sous vos boubous, vous n'avez pas
Vous n'avez pas
De couilles !

Ou mystiques ! Ou obscènes !

Quand Zek entra au bar *Nuit de Sine*, on l'accueillit en héros. Selon une version qui tendait à s'imposer, il se serait interposé entre Sory et Dawad, empêchant le second de gifler le premier et s'exclamant :

— Il a raison, il a raison ! Bientôt, les hommes à Mercedes, votre règne finira !

Victor, quant à lui, ne songeait pas à Sory. Certes, il avait admiré le chant du griot et l'audace de ses paroles. Pourtant un chant n'est jamais qu'un chant. Ce n'est pas avec des chants qu'on fait les révolutions, c'est avec des actes nets, irrévocables comme la pesanteur d'une balle ou la lame d'un couteau. Il fallait tuer le ministre. Mais comment y arriver ? Où se placer pour l'atteindre ?

Son regard parcourut le mur d'enceinte hérissé de barbelés. Devant la lourde grille, deux militaires montaient la garde, arrêtant impitoyablement tous ceux qui s'approchaient en voiture ou à pied et examinant leurs papiers. Avec sa mine de gueux, il n'avait aucune chance de tromper leur vigilance. Un coup de pied au derrière, voilà ce qu'il recevrait au mieux. Au pire, un coup de crosse de fusil ! Existait-il une faille dans ce mur ? Il commença d'en faire le tour. Au bout de trois kilomètres, il s'arrêta, découragé : cela n'en finissait pas. Au camp, on leur avait appris que plus une mission semble difficile, plus elle doit être abordée avec calme et que le mot impossible doit être banni. Il y avait certainement moyen de pénétrer à l'intérieur de ce parc. Il s'assit dans la poussière d'un talus et se prit la tête entre les mains. Que faisait-il quand il était petit et qu'il voulait assister à une représentation cinématographique ou à un match de football pour lesquels il n'avait pas le demi-raïs nécessaire ?

Les arbres ! Il n'avait pas pensé aux arbres. Or, de beaux fromagers et de robustes kapokiers s'adossaient par-dessus les barbelés. Il suffisait de grimper… Grimper ? Soit. Mais une fois là-haut, que se passerait-il ? Comment atteindre le sol de l'autre côté ? Sauter ? D'une pareille hauteur ? Et se casser une jambe ou un bras ? Se briser la nuque contre une pierre ? Victor se vit étendu sur la terre, baignant dans son sang et mourant à quelques mètres du but. Brusquement il releva la tête. Une corde, une corde ! Voilà ce qu'il lui fallait. Une corde qu'il nouerait à une branche et le long de laquelle il se laisserait descendre, agile et souple comme autrefois à l'école… Une corde ! Une fois à l'intérieur, il aviserait. Il n'avait encore aucun plan, mais les idées lui viendraient.

11

Les négociations étaient terminées. Alvarez-Souza, Madou et les membres de la délégation avaient travaillé dur sur un projet d'accord qu'on soumettrait aux deux présidents et un communiqué qu'on diffuserait éventuellement dans la presse. Au cours des longues heures qu'ils avaient passées ensemble, Alvarez-Souza et Madou avaient appris à s'estimer. Pourtant l'espèce d'aversion qu'ils avaient éprouvée d'instinct l'un pour l'autre n'avait fait que s'accroître. Alvarez-Souza, qui avait gagné la confiance de Lopez de Arias et ses galons de ministre au terme de sept ans de guérilla, éprouvait une véritable irritation en face de cet interlocuteur qui n'avait pris part à aucun combat et s'était élevé par faveur. En outre, aux yeux d'Alvarez-Souza, cette réconciliation avec Toumany avait des relents de compromission et il avait été de ceux qui, lorsqu'il en avait été question, s'y étaient opposés.

Les deux hommes se donnèrent une longue accolade, apparemment fraternelle :

— Nous verrons dans trois mois !

En effet, la visite officielle de Lopez de Arias devait avoir lieu trois mois plus tard, après que des prisonniers politiques auraient été libérés, Fily réhabilité, et l'amorce d'un parti d'opposition ébauché. Ce dernier point ferait bondir Toumany. Il faudrait le convaincre que la crédibilité de la libéralisation passait par là. Il faudrait le convaincre d'accepter le retour de Yule comme un moindre mal. Madou se rappelait les paroles de Muti :

— Yule est en exil depuis dix ans, il ne représente plus rien. La vraie opposition est ailleurs.

Il regarda sa montre : 11 heures. Avant midi, il serait de retour à Rihata. L'après-midi, il terminerait son rapport personnel à Toumany avant d'assister à une soirée artistique organisée par les Jeunes du parti. Le lendemain, il recevrait les Groupes d'action communautaire rurale qui dépendaient de son ministère et eux aussi, le soir venu, organiseraient une réception en son honneur. Le surlendemain, il prendrait

l'avion. À cette pensée, il éprouvait une véritable tristesse. Ce séjour à Rihata marquerait peut-être un tournant dans sa carrière, après lequel il serait catapulté au faîte des honneurs. Néanmoins quelle déception sur le plan personnel ! Comme tout aurait été différent s'il n'avait trouvé Marie-Hélène enceinte ! Que se serait-il passé ? Auraient-ils eu le courage de commettre l'adultère de nouveau ? Ou au contraire auraient-ils été arrêtés cette fois par la pensée de Zek et des enfants, c'est-à-dire en réalité par l'érosion de leurs désirs ? Il n'avait pas pu mesurer les sentiments qu'elle lui portait et il n'avait été sensible en elle qu'à une rancune sourde et exaspérée. Comme si elle le rendait responsable de tout. De sa solitude. De sa demi-pauvreté. De ce qui autour d'elle était médiocre ou laid. Il faudrait qu'ils se revoient. Où ? Comment ? Il ne le savait pas.

À la villa, un mot de Zek l'attendait : « J'ai offert un sacrifice. Viens partager la chair du mouton avec nous. » Il faillit rire. Un sacrifice ? Zek s'était-il mis à de pareils enfantillages ? Croyait-il qu'on change la vie à coups de sacrifices ? Mais cette invitation à revoir Marie-Hélène lui plut.

Chez Zek, quelques amis et voisins étaient assis en rond autour du mouton sacrificiel qui, à présent, tournait sur sa broche. Sokambi, maîtresse de l'opération, parlait haut, ordonnait, ordonnançait. Comme elle en avait rarement l'occasion chez son fils, elle y mettait quelque excès et les enfants obéissaient, maussades. Madou prit place à côté d'un couple que sa présence paralysait visiblement. C'est qu'avant son arrivée, la même histoire courait sur toutes les lèvres, celle de Sory à laquelle une triste conclusion venait d'être ajoutée. Peu après la première prière, des miliciens avaient fait irruption chez lui et l'avaient emmené. Où ? Ses femmes en larmes l'ignoraient. Le quartier de Timbotimbo était en émoi. Devant Madou, « nouvel homme à Mercedes… » s'il en fut, cette conversation s'était tarie et il ne rencontrait que des visages contraints, voire hostiles. Heureusement, Zek descendait les marches du perron en s'excusant d'avoir dû abandonner ses hôtes un instant. Malgré sa faconde, il semblait irrité et soupira en prenant le bras de son frère :

— Je renonce à comprendre les femmes. Hier, avant-hier, Marie-Hélène était tout à fait acquise à notre petit projet. Aujourd'hui, elle ne veut plus en entendre parler !

Madou eut un geste apaisant :

— Dans son état, peux-tu lui demander d'être raisonnable ? Laisse-la s'habituer à cette idée. Nous lui en reparlerons quand tout sera réglé…

Zek s'efforça de parler d'une voix neutre :

— Quand penses-tu que tout sera réglé ?

Madou ne fut pas dupe de cette indifférence et affirma gravement :

— Je te l'ai dit : dès mon retour à N'Daru, je m'en occuperai. Cela peut dépendre du mouvement des ambassades. Mais dans six mois, tu devrais être hors d'ici !

À présent, les boys découpaient le mouton, doré à souhait, cuit à point, dont le ventre laissait échapper un odorant hachis d'entrailles, de tomates et d'épices. Les plus jeunes enfants couraient de droite et de gauche, brandissant leurs assiettes, appelant les retardataires de leurs petites voix perçantes :

— Christophe, Sia, venez manger !

Une fois de plus, Madou se laissa séduire par cette apparence de bonheur, ces joies simples, toute cette vie sans apprêt. À N'Daru on ne prenait plaisir qu'aux spectacles extraordinaires. Aucune réception n'était réussie si le champagne millésimé n'y coulait à flots, si le saumon n'arrivait pas de Norvège par avion spécial et si le fois gras n'avait pas été préparé spécialement par d'humbles fermières françaises. Quel chemin parcouru en vingt ans ! Comme l'Afrique avait vite sécrété sa bourgeoisie, aussi avide quoique moins sophistiquée que celle d'Europe ! Issue largement de la nouvelle classe politique, elle tournait le dos à toutes les traditions africaines et ne les invoquait que dans les discours. Avec un soupir, Madou prit une assiette bien garnie des mains de Christophe qui, s'asseyant à son côté, murmura :

— Vous devriez aller chercher Maman Léna, elle refuse de descendre…

— Pourquoi ?

Christophe eut un geste qui englobait le jardin, l'assistance, le mouton à présent largement entamé :

— Tout cela l'ennuie…

— Et toi ?

Madou se rappelait comment il avait lui-même haï les cérémonies familiales. Christophe eut une moue :

— Ça dépend…

En ce moment, il avait un air si charmant que Madou lui prit la main et fit affectueusement :

— Tu devrais venir passer les vacances avec moi à N'Daru…

— Oui, oui. Pourtant ce n'est pas ce dont je rêve…

— À quoi rêves-tu ?

Christophe sembla prendre une décision et fixa son oncle :

— Je rêve d'aller en Haïti…

Tout d'abord, Madou ne comprit pas pourquoi, puis il haussa les épaules :

— À quoi bon ? Il n'a pas voulu de toi à ta naissance. Pourquoi chercher à t'imposer à présent ?

— Il n'est pas question de m'imposer à lui. Je voudrais simplement lui poser quelques questions puisque personne ne veut me répondre.

— Et tu crois qu'il le fera ?

— Qui le fera alors ?

Il y avait une telle détresse dans la voix de Christophe que Madou éprouva une vive pitié. Cependant il s'agissait de sentiments qu'il ne pouvait guère partager. Adulé de son père qui s'émerveillait de ce fils venu dans son âge mûr, il ne l'avait guère aimé, quant à lui. Cet homme despotique que ses femmes et ses filles servaient comme un dieu, que les villageois craignaient et que même l'administration coloniale respectait ne s'adoucissait que pour lui. Quand les vacances

scolaires le ramenaient à Asin, son père faisait abattre des moutons, le consultait sur tout, recueillant ses balbutiements de potache comme paroles de sage. Pourquoi ? Quel mystère que l'amour ! Il passa la main dans les cheveux fauves de Christophe qui, la couleur exceptée, lui rappelaient ceux de Marie-Hélène et lui sourit :

— Viens me trouver avant mon départ. Nous parlerons de tout cela. De toi, de ton avenir et, qui sait, de ce voyage en Haïti…

Christophe releva vers lui un visage éperdu. Ce voyage auquel il avait à peine osé songer brusquement lui parut certain.

L'avion survolait une terre montagneuse, fauve et dénudée, çà et là, tachée du sang des poinsettias dont l'éclat montait vers lui comme un appel. À l'aéroport, douaniers et policiers s'écartaient. Il fendait une foule dont tous les visages étaient familiers. Visages de grimauds et de grimelles, visages de marabouts, visages de nègres et négresses d'Haïti, droit plantés dans le sol de l'île reine de beauté et de détresses. Puis sa quête commençait. Il montait à l'assaut des collines et, sur la véranda d'une villa, il reconnaissait son père à ce mélange de haine et d'amour qu'il n'avait encore éprouvé pour personne.

Il prit la main de Madou et balbutia :

— C'est vrai ? Vous allez m'aider ?

La présence de Madou à Rihata était une épreuve pour Dawad. Au fur et à mesure que les jours passaient cependant, il se rassurait sur un point. Madou ne semblait pas s'intéresser au trafic de riz qui, s'il appauvrissait les marchés de la région, enrichissait quelques compères depuis des années. Mais cette manie qu'avait le ministre de l'interroger moqueusement sur tout en mettant visiblement en doute ses capacités de gestion l'exaspérait. Un gosse, un gosse guère plus âgé que ses fils

aînés, voilà ce qu'il était ! Et c'était ces enfants-là qui entouraient Toumany à présent…

Pourquoi l'ancienne génération tombait-elle en défaveur, Dawad ne le comprenait pas. Quand il se rendait à N'Daru, il faisait antichambre des heures durant au château de Reduasi où Toumany avait installé sa cour. Avec effarement il regardait les uniformes des gardes et des huissiers chargés du cérémonial qui présidait à ces audiences, les tenues des hommes et des femmes autour de lui. Il se sentait comme un paysan du temps colonial, convoqué par le commandant de cercle et conscient de l'énormité de ses pieds nus, de la pauvreté de sa mise, de toute sa personne fruste et grossière. Ah oui, les temps changeaient ! On se réconciliait avec des communistes. On parlait de libérer d'anciens opposants. On faisait revenir des traîtres !

En tout cas, tant qu'il serait secrétaire régional, il ferait régner l'ordre à Rihata et dans ses environs. Il n'ignorait pas l'écho que le chant de Sory avait trouvé auprès d'un large secteur de la population. Tous ces gens qui lui souriaient, qui le flattaient et l'assuraient de leur respect ne le trompaient pas. Il lisait la haine et la peur au fond de leurs yeux. C'est pour cela qu'il s'était décidé à punir sévèrement le griot, à faire un exemple. Quand Sadan, le commissaire de police, entra dans son bureau, il se leva vivement pour l'accueillir et les deux hommes, en bons Ngurka, se saluèrent longuement. Sadan s'assit ensuite dans un des fauteuils :

— Quand s'en va le ministre ?

— Si seulement je savais ! Il ne me tient au courant de rien. Après-demain, je crois…

Sadan et Dawad partageaient des sentiments identiques à l'égard de Madou, car c'était tous deux des hommes de la première équipe, des ouvriers de la première heure, à présent menacés. Dawad se pencha vers Sadan :

— Bon, qu'as-tu fait de mon homme ?

— Eh bien, tes miliciens me l'ont amené en assez mauvais état. Crois-moi, ils l'avaient pas mal frappé. Je l'ai mis à l'ombre pour quelques jours…

— Quelques jours seulement ?

Sadan eut un soupir :

— Tu vois, Dawad, tu perds ton temps à pêcher de petits poissons alors qu'il y en a de gros, de très gros qu'on peut ferrer…

— Qu'est-ce que tu racontes à présent ?

— Je vais partir pour N'Daru demain matin…

— Pour N'Daru ?…

— Oui, j'ai quelques affaires à y régler…

— Quelles affaires ?

Sadan se rejeta en arrière et prit un air mystérieux, indiquant simplement :

— Pendant mon absence, Nouram me remplacera…

Puis il se leva. Sadan ne manquait pas d'une redoutable finesse. S'il parvenait à informer de ses soupçons concernant Muti, avant son interrogatoire, les responsables de la Police politique mixte, la sinistre PPM, et si ceux-ci se révélaient justifiés, ne mériterait-il pas quelque récompense pour sa clairvoyance et son sens civique ? Quant au cas où le ministre n'aurait pas dit toute la vérité sur cette affaire, il n'osait y songer ! Bref, il avait mieux à faire qu'à s'occuper d'un griot, même insoumis.

Dawad, de plus en plus médusé, le raccompagna jusqu'à l'escalier. La cour du secrétariat était pleine de Jeunes du parti en uniforme kaki et foulard rouge, préparant leur spectacle du soir en l'honneur du ministre et cette agitation acheva de mettre Dawad en fureur. Ah, qu'il s'en aille, ce prétentieux qui leur donnait allure de broussards ! Il croyait entendre les descriptions railleuses qu'il ne manquerait pas de faire de retour à la capitale. De quel droit se moquait-il d'eux ? Irrité, il allait rentrer dans son bureau quand Ibra surgit devant lui :

— Camarade secrétaire, tu as fait arrêter Sory ?

Dawad haussa les épaules :

— Je ne suis pas de la police. Je n'ai qualité à faire arrêter personne !

— Ne jouons pas sur les mots. Tes miliciens l'ont roué de coups puis emmené à ton ami Sadan qui l'a fait enfermer !

Dawad regarda Ibra bien en face. Il n'avait pas oublié son étrange exclamation : « Quelle farce ! Quelle mascarade ! » le jour de l'arrivée du ministre, et s'il n'avait encore pris aucune décision à son égard, c'est que le temps lui avait manqué. Et voilà que le jeune responsable à l'Animation culturelle se faisait de nouveau remarquer !

— Écoute-moi bien ! Ce griot m'a manqué de respect et à toi aussi, qui es des nôtres. Tu étais là, tu l'as entendu…

Ibra eut un rire :

— Ce n'est sûrement pas à moi qu'il pensait ! En guise de Mercedes, j'ai un Solex en mauvais état. Ce que je veux dire, camarade secrétaire, c'est que si vous continuez ainsi, vous nous pousserez tous à bout ! Tous !

Après ce discours qui pouvait paraître incohérent, il s'éloigna. Était-il devenu fou ?

Ibra n'était pas devenu fou, il n'était qu'écœuré. Il avait fait partie d'un groupe de jeunes gens auxquels, au lendemain du coup d'État de Toumany qui parlait révolution et socialisme, Cuba avait offert des bourses. Il était arrivé à La Havane en plein Festival de la Jeunesse, dans une ville fleurie de drapeaux, bruissante de cris de ferveur et d'espoir. À chaque carrefour, le beau visage du Che invitait à vaincre ou mourir. Dans les rues, le sourire des femmes symbolisait ces fameux lendemains qui chantent. Il avait cru, il avait cru dur comme fer aux mots de justice, égalité, progrès… Or, que voyait-il depuis son retour au pays ? Une à une, toutes ses illusions s'en étaient allées. L'arrestation de Sory était le dernier coup qui le faisait sortir de sa réserve, car chacun savait si le malheureux griot avait des raisons de perdre patience.

Une fois dans la cour, cependant, il regretta son accès de fureur. Il attirait l'attention sur lui alors qu'il avait besoin de

l'ombre pour essayer d'aider Sory. Autour de lui, les Jeunes du parti menaient grand bruit et, comme Dawad, cette excitation l'irrita. Étaient-ils aveugles, ces enfants ? Aveugles et sourds ? Ils se plaisaient à brailler des slogans. Ils allaient présenter une pièce en six tableaux qui exaltait les événements de ce 28 décembre où Toumany avait pris le pouvoir. Est-ce qu'ils ne voyaient pas les visages de leurs mères, de leurs sœurs chaque jour plus émaciés ? Est-ce qu'ils n'entendaient pas leurs plaintes ? Le pays était un vaste corps souffrant qui ne pouvait plus cacher ses plaies. Elles offusquaient tous les regards. Rudement il écarta deux garçons qui transportaient une marionnette, puis se dirigea vers son Solex. Un seul homme pouvait l'aider à protéger Sory, celui-là même qui bien indirectement avait causé ses ennuis : Zek ! N'était-il pas le frère du ministre ? Un mot de lui à ce dernier suffirait.

Or, arrivé chez Zek, il faillit battre en retraite, car il ne s'attendait pas à y trouver une assemblée. Sa femme avait-elle accouché ? Était-ce le baptême ? Mais non, cela se serait su !

En réalité, la plupart des invités étaient partis. Il ne restait plus que les charognards, avertis tardivement de l'aubaine et faisant main basse sur ce qui restait. Un enfant mit une assiette à demi pleine entre les mains d'Ibra. Zek était invisible.

Dix ans plus tôt, presque jour pour jour, Toumany avait donc pris le pouvoir des mains faibles de Fily qui gouvernait entouré d'une nuée de conseillers occidentaux. Toumany, général de brigade, avait l'habitude du sang qu'il avait vu répandu partout pendant la Deuxième Guerre mondiale et pendant les campagnes d'Indochine. Aussi, il avait fait bon marché de celui de ses compatriotes, et les partisans de Fily n'avaient pas été épargnés. S'il avait laissé la vie à Fily lui-même, c'est que ses féticheurs le lui avaient conseillé. Les Jeunes du parti avaient donc la lourde tâche de transformer ces journées de crimes qui avaient endeuillé la population en victoire révolutionnaire à goût de liesse et de libération. Ils s'en tiraient très bien cependant grâce aux historiens officiels du Parti qui avaient travesti la vérité dans les manuels à

l'usage des écoles primaires et secondaires. En outre le metteur en scène, Karaman, avait eu l'idée de truffer la pièce de danseurs sur échasses, de masques, d'animaux qui arrachaient des cris d'admiration au public.

Dawad lui-même était enthousiasmé :

— Voilà du vrai théâtre populaire ! C'est remarquable !

Le regard de Madou lui fit baisser les yeux et, tout honteux, il fit signe à une des guides de Bwana de lui apporter de nouveau le programme. Madou rétorqua :

— Du théâtre populaire devrait plutôt s'appuyer sur les mythes et légendes qui contiennent l'essentiel de notre sagesse !

De la part d'un autre, de tels propos auraient paru subversifs, mais puisque c'était le ministre lui-même qui les prononçait !

— Il faudra qu'on te présente le metteur en scène, camarade ministre ! Il a étudié en Allemagne de l'Ouest…

Les distractions étaient trop rares à Rihata pour que le spectacle artistique des Jeunes du parti n'attire pas une foule considérable. On avait démocratiquement divisé la salle en deux. Les premiers rangs étaient réservés aux officiels et aux invités de marque. Les autres aux spectateurs payants à trois mille raïs. Il y avait néanmoins un tarif spécial pour les lycéens et écoliers, ce qui expliquait le grand nombre de jeunes présents. On étouffait dans cette vaste salle construite par les Tchécoslovaques pendant une brève idylle avec Toumany et Madou se dirigea vers le bar des VIP. Comme leur société qui se prétendait égalitaire était en réalité hiérarchisée ! Des baraques avaient été édifiées dans la cour pour que la foule puisse se désaltérer et elle se bousculait, tempêtait, interpellait les serveurs trop rares et débordés. Derrière la vitre du bar climatisé des VIP, Madou regardait cette animation, partagé entre un illogique sentiment de regret et l'excitation d'un avenir qu'il prévoyait radieux. Il allait regagner N'Daru et avait déjà tout un plan dans la tête.

Ce serait à sa belle-mère, nièce favorite de Toumany, qu'il confierait la tâche de semer l'idée de sa nomination au poste de premier ministre. Il fallait du doigté, car Toumany jaloux de son autorité rejetait toutes les pressions. À cette heure, il devait avoir lu le rapport détaillé qu'il lui avait adressé et qui contenait toutes les révélations de Muti. Il le connaissait assez pour savoir qu'il le lisait et relisait à loisir, en pesait chaque ligne, opérant mentalement mille vérifications et recoupements avant de se décider à agir. Quand il serait de retour, Toumany le tournerait et le retournerait sur le gril afin d'être sûr qu'il ne gardait rien pour lui-même, ses gros yeux brillants, à demi fermés, à demi cachés par ses paupières épaisses.

Pourquoi servait-il un pareil maître ? Il ne s'était jamais posé la question très nettement. Il avait été amené à le servir, voilà tout. À un moment, il s'était trouvé devant un choix difficile : continuer sa vie médiocre, anonyme, ou faire partie de la minorité privilégiée du pays. Combien auraient hésité à sa place ? Bien sûr, il existait d'autres possibilités, des voies étroites : s'exiler, se battre, par exemple rejoindre ceux qui tentaient de résister dans le Nord. Peut-on pourtant s'affubler d'habits d'emprunt ? Il n'était pas destiné à cette vie-là. On naît combattant. Lui faisait de son mieux. Combien d'autres arrivés là où il se trouvait avaient essayé, au risque de déplaire, d'infléchir les caprices et la déraison de Toumany, d'endiguer sa folie meurtrière ? Que pouvait-il de plus ? Muti… Oui, il aurait dû sauver Muti. Il allait recommencer l'irritant dialogue avec lui-même au cours duquel il se persuadait qu'il avait agi pour le mieux quand les lumières s'éteignirent. De la cour, aussitôt devenue un puits d'ombre, des cris de terreur fusèrent tandis que, dans le bar, les exclamations s'entrecroisaient :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une panne de secteur…

— C'est bien la première fois !…

D'un ton apaisant car, autour de lui, ses hôtes semblaient considérer cela comme un affront personnel ou le fruit d'un sabotage délibéré, Madou fit observer :

— C'est tous les jours que cela arrive à N'Daru !

En hâte, les serveurs allumaient des bougies qu'ils fichaient dans des bouteilles et des ombres tremblotantes se dessinaient sur les cloisons. Madou regarda de nouveau à travers la vitre. Des cris fusaient encore de la cour. Probablement des enfants pour susciter la pagaille en profitant de l'ombre.

Au bout d'un temps qui sembla interminable, la lumière revint. Dans le concert de soupirs de soulagement et d'exclamations qui suivit, la voix d'un responsable annonça que le spectacle allait se poursuivre. La première partie de la pièce intitulée fort simplement *La Jeunesse du lion* avait duré une heure trente. Combien de temps allait durer la seconde ? Madou se le demanda, tout en songeant qu'il serait insultant de perdre patience et de donner le signal du départ. Et puis, à quoi bon gâter la joie populaire ? Autour de lui, visiblement, on avait pris goût à la pièce. Sans doute s'était-on peu soucié de vérité historique. Les cavalcades de danseurs, masques, marionnettes avaient suffi et Karaman avait gagné son pari. Madou s'approchait des sièges des officiels quand il distingua posé en évidence sur chacun d'entre eux un large rectangle de papier. Sous le titre *Dix Années de toumanysme*, le visage du président agrémenté d'un groin de porc était représenté. Venait ensuite un libellé incendiaire dénonçant la dictature, les crimes, la répression…

Ce n'était certes pas la première fois que Madou voyait pareille littérature, puisque périodiquement, à N'Daru il fallait boucler les universités et les écoles et brûler des masses de tracts imprimés ou ronéotés à la diable. Mais il n'aurait jamais cru qu'elle puisse fleurir à Rihata car la contestation supposait, croyait-il, une certaine sophistication intellectuelle. Or, il n'avait vu autour de lui que des broussards apeurés ou admiratifs, des êtres falots tout occupés à survivre. Il se tourna vers Dawad qui, suant à grosses gouttes, se tournait à son tour vers ses adjoints, comme pour les sommer d'agir. Ceux-ci le comprirent bien et se mirent à donner tous à la fois des ordres contradictoires.

— Fermez les portes et fouillez tous ceux qui essaient de sortir !

— Courez dehors et arrêtez tous ceux qui sont sortis !

Les sièges des spectateurs payants n'avaient pas été gratifiés des mêmes décorations et ceux-ci, s'apercevant qu'il se passait des choses peu naturelles, rompaient le service d'ordre et venaient se servir auprès des officiels. En un rien de temps, ces détestables imprimés circulèrent de main en main !

Comme il est difficile de comprendre la foule ! Madou n'aurait su dire si les visages – ceux des membres du secrétariat régional excepté – exprimaient la consternation ou la joie, la réprobation ou l'enthousiasme. Ce que l'on pouvait percevoir, c'était une excitation qui faisait briller tous les yeux et palpiter les narines. Enhardis, les regards se tournaient vers le groupe des officiels qui ne savait, en vérité, quelle contenance adopter. Ce fut Madou qui donna le ton. Avec une nonchalance étudiée, il déchira son tract, eut un léger geste comme pour épousseter son siège, enfin s'assit. Autour de lui, on l'imita et comme Karaman, alerté, passait la tête par l'entrebâillement du rideau, Dawad l'invita rudement à aller faire son travail.

Si la première partie du spectacle s'était déroulée dans une atmosphère de communion intense, la seconde débuta dans le vacarme. Les gens se levaient, s'asseyaient, commentant les événements à haute voix, ouvraient les fenêtres pour regarder dans la cour, les fermaient pour rejoindre leurs sièges. Dehors, on entendait le piétinement des miliciens, les sirènes des voitures de police déjà alertées, toute cette cacophonie de la répression et de l'écrasement des peuples. À un moment, quelqu'un vint chercher Dawad. Il revint quelques minutes plus tard pour repartir aussitôt, entouré de ses principaux collaborateurs. Karaman, sentant que la salle lui échappait entièrement, écourta la représentation et cette seconde partie ne dura pas une heure.

Pendant que l'orchestre du secrétariat jouait l'hymne national, le vacarme fut tel que, Madou en fut convaincu, l'assistance y mettait de la malice. Il rejoignit sa voiture et se pencha vers Inawale qui, cette fois, ne dormait pas :

— Tu sais ce qui s'est passé ?

L’autre acquiesça :

— Les gens sont trop mauvais ici, patron ! Il faut partir…

Après tout, il disait vrai ! De la masse informe, se détachaient soudain des têtes pensantes, capables de concevoir et imprimer des tracts, de susciter une interruption de courant, afin que tranquillement des complices puissent les répandre. Madou n’avait pas peur pour lui-même, bien qu’il fût le représentant de ce pouvoir haï. Mais il se sentait comme mis au ban de la collectivité. Il aurait aimé toucher la main offerte d’un ami, caresser le sein d’une femme aimante. Il était seul au contraire. Celle qui pouvait le consoler lui était inaccessible. Autour de lui, la nuit se trouait de la lumière des phares des voitures et des torches des miliciens, car on venait de déclencher le plus gigantesque contrôle d’identité que Rihata eût connu, en bouclant tout le quartier.

Zek sortant du bar *Nuit de Sine*, croisa la voiture de son frère sans la reconnaître. Il venait de franchir un barrage de police et s’était étonné :

— Enfin, qu’est-ce qui se passe ?

Les deux jeunes gens, qui le connaissaient très bien, abandonnèrent un instant leur air rogue :

— On a distribué des tracts qui insultaient le ministre…

Zek ne put s’empêcher de ressentir une joie mauvaise. Voilà qui rabaisserait le caquet de Madou et lui ferait perdre un peu de sa superbe. Il regretta de ne pas avoir emmené ses enfants à cette soirée. Ç’eût été amusant de voir la tête des officiels… ! Ainsi donc, le tract qu’il avait trouvé sur son bureau à la banque n’était pas un phénomène isolé. À Rihata comme à travers le pays, des hommes, des femmes essayaient de découvrir le goût du bonheur.

Quand il entra dans la chambre à coucher, Marie-Hélène alluma la veilleuse et le considéra avec une expression de rancune :

— Pourquoi rentres-tu si tard ? Est-ce que tu oublies que je peux accoucher d'un moment à l'autre ?

Il s'assit sur le lit :

— Tu sais où me trouver, Muti !

Elle haïssait qu'il l'appelle ainsi, mais il ne pouvait résister au plaisir de la taquiner au moment où elle réclamait son aide. Car elle la réclamait, il lisait en elle comme en un livre ouvert. Toute la journée, elle avait boudé, refusé de descendre partager le mouton du sacrifice en dépit de la présence de Madou, s'enfermant dans ses vieux rêves, ses vieilles obsessions et ses vieux désespoirs. À présent, elle n'en pouvait plus. Elle était lasse, infiniment lasse et le seul être auquel elle pouvait tendre la main, c'était lui. Il se pencha vers elle et, par jeu, la mordilla à la base du cou. Elle le repoussa, maussade :

— Si seulement tu puais moins la bière !

Il la mordilla de nouveau et elle ne protesta pas cette fois. C'était un peu l'image de leurs relations. Elle commençait par se refuser, il insistait, elle se laissait faire, y mettant même de l'emportement. Quand elle était devenue sa maîtresse, elle lui répétait :

— Je ne t'aime pas, je ne t'aime pas ! Cela t'est égal que je ne t'aime pas ?

Alors, au plus fort de leurs plaisirs, quand il la tenait sans défense, il l'interrogeait :

— Tu ne m'aimes pas ? Tu ne m'aimes toujours pas ?

Elle faisait non de la tête et ils repartaient de plus belle. Peu à peu cette phrase qui lui faisait si mal était devenue la clé d'un jeu. Après dix-sept ans, Marie-Hélène ne l'aimait-elle pas ? Ne s'était-elle pas mise à l'aimer sans s'en apercevoir ? À quoi bon se torturer ? Elle n'appartenait plus qu'à lui.

Il s'étendit tout contre elle, enserrant l'obus de son ventre. Peut-être qu'un de ces cauchemars auxquels elle était tellement sujette l'agiterait. Alors il resserrerait son étreinte et la calmerait comme une enfant. En lui-même, il prononcerait ces paroles qu'il n'osait jamais dire à voix haute, car il les

croyait indignes de sa qualité d'homme ; et après tout, n'était-ce pas elle, la coupable ? « Mon amour, nous cheminons ensemble depuis tant d'années et jamais nous ne nous sommes rencontrés. Tu es enfermée dans tes remords et tes rêves. Moi, dans ma lourdeur et mon égoïsme. Quand cela cessera-t-il ? »

Christophe, quant à lui, vidait un verre au *Calao* quand il entendit le vacarme des voitures des policiers et des miliciens. Il s'était laissé entraîner par Fadd, le fils de Dawad qui était son meilleur ami. Cette amitié avec Fadd était d'ailleurs l'objet de bien des critiques, des sarcasmes et des interdictions de la part de Marie-Hélène, voire de Zek. Mais Christophe n'avait cure de ces théories quasiment bibliques qui rendent les enfants responsables des péchés des pères. Dawad était sans nul doute un salaud. Fadd était tout autre chose. Il dressa l'oreille :

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

Fadd, qui était un peu soûl, et donc frivole, haussa les épaules :

— Rien qui puisse nous empêcher de finir nos whiskies… Que penses-tu de la petite sawale en boubou bleu ?

Christophe ne lui accorda pas un regard. Depuis sa dernière conversation avec son oncle, il ne rêvait qu'Haïti. Or la bibliothèque du lycée ne contenait que deux livres à ce sujet. Le premier, dont personne n'avait jamais coupé les pages, s'intitulait *Le Vaudou haïtien* et n'intéressa pas Christophe qui croyait toutes les religions haïssables. Le second par contre était l'œuvre d'une paire de journalistes, amis des sensations fortes et de la couleur locale. D'un coup, Christophe se trouva donc initié aux crimes de Papa Doc, alias Baron Samedi, aux exactions des Tontons Macoute et aux débordements des Fillettes Laleau. Cela l'accabla. Dans son esprit encore adolescent, il n'était pas loin de penser qu'une sombre fatalité poursuivait les peuples noirs, condamnés à souffrir, à toujours ignorer le goût du bonheur… Pourquoi, par-delà les océans, cet identique ballet de l'oppression ?

Il soupira et une fois de plus s'efforça de se représenter son père. Beau. Ce damné séducteur ne pouvait être que beau. La corpulence de l'âge et d'une vie à demi oisive. Vêtu de coutil blanc comme on en porte sous les Tropiques. Propriétaire d'une chaîne d'hôtels et millionnaire, ce n'était pas bien reluisant ! Il aurait préféré un père opposant politique, exilé, martyr, mort ! Ah, si on pouvait choisir ses parents !

Le vacarme des voitures des policiers et des miliciens devint assourdissant, couvrant les accents malhabiles de l'African O.K. Jazz qui imitait les rythmes zaïrois. Des jeunes gens coururent vers l'entrée. Fadd retint Christophe qui voulait en faire autant.

Tapi dans l'ombre d'un des manguiers du grand parc. Victor vit entrer les voitures de la délégation ministérielle, avec en tête celle que conduisait Inawale. Elles s'arrêtèrent aux quatre coins de la petite esplanade ménagée entre les fleurs et les arbustes décoratifs, à l'intersection des allées. À présent, Victor connaissait par cœur la topographie des lieux. Au centre, la villa du ministre qu'on appelait appartement d'honneur. Autour d'elle, deux villas plus petites, à peine moins luxueuses ; derrière, une série de modestes pavillons qui abritaient le personnel. Madou descendit de voiture et dans la lumière des lampadaires gravit le perron, traversa la véranda jusqu'à l'entrée de sa villa. Pendant tout ce temps, il était seul, merveilleusement seul, cible parfaite, proie offerte… Cependant ce n'était pas là qu'il faudrait l'abattre !

S'il était difficile de pénétrer à l'intérieur de l'enceinte, une fois là, quel laisser-aller ! Le secrétariat régional avait recruté à la hâte une nuée de domestiques, blanchisseurs, cuisiniers, balayeurs, jardiniers, hommes à tout faire, et tout ce monde allait et venait dans le plus grand désordre, entrant et sortant des villas, lavant du linge dans la cour, repassant à l'ombre des arbres, les fers chauffant sur des fourneaux malgaches qu'éventaient des fillettes chargées aussi de piler le manioc, ou de nettoyer le riz sur de larges vans. Victor aurait pu se mêler à cette cohue, mais il craignait que son accent

d'homme du Nord n'attire l'attention cette fois encore et il s'était dissimulé sous les grands arbres, sans cesser un instant d'observer ce qui se passait. À la différence de ses compagnons, le ministre ne semblait pas avoir de goût pour les femmes. On n'en voyait aucune se faufiler chez lui au moment de la sieste ou à la nuit tombée. Il recevait beaucoup, mais toujours pour les besoins du service et n'avait pas, installée à demeure sur sa véranda, une cour de parasites ou de sycophantes. De la douzaine de pièces qui composaient son logement, il n'en occupait que trois, les autres demeurant fermées. Celle où il travaillait et où il faudrait le surprendre faisait l'angle : la lumière y brillait très tard.

À présent Victor avait élaboré un plan. Entrer dans la villa était un jeu d'enfant. Une fois là, il se cacherait dans une des pièces inoccupées. Quand les boys seraient retournés à leurs quartiers, il se glisserait dans le bureau et attendrait le ministre qui ne manquerait pas d'y venir travailler. Dès qu'il apparaîtrait, il tirerait, vidant tout son chargeur pour être sûr de ne pas le rater et puis il s'enfuirait. À partir de là, ses idées n'étaient pas très claires. Il ne voyait pas comment il pourrait sortir du parc, car cela dépendrait de la rapidité avec laquelle l'alarme serait donnée. Entendrait-on les détonations ? Accourait-on aussitôt ? Et qui ? Des boys aisément effrayés ? D'autres responsables venus des villas voisines ? Il n'y avait pas de gardes dans l'enceinte du parc. Ceux qui se trouvaient à l'entrée, près des grilles, étaient trop loin des diverses villas.

Victor entendit battre son cœur. Oui, en ce moment, il avait peur. Le lendemain, à la même heure, il serait peut-être mort. Qu'est-ce que la mort ? Un drap obscur qu'on étend doucement sur vos yeux. Après, des hommes s'approchent et débitent des discours tandis que des femmes hurlent et pleurent. Paupières closes, on entend tout cela et on se dit :

— Les pauvres, ils ne savent pas ! Enfin, je suis en paix ! J'ai fini de poursuivre des chimères et de rêver à l'impossible. Je comprends que le monde ne sera jamais beau, jamais parfumé comme un jardin d'orangers.

Il avait peur, mais il était résolu. Il caressa l'arme qu'il avait volée à Inawale et qui ne ressemblait pas à celles sur

lesquelles il s’entraînait au camp. Qu’importe ! Elle aussi donnait la mort !

12

Dawad regarda les trois jeunes gens qu'on venait de lui amener. Il connaissait déjà l'un d'entre eux, Falade, instituteur au quartier Timbotimbo. L'année précédente, Falade avait en effet conduit jusqu'au secrétariat régional une délégation de ses élèves qui venaient réclamer des fournitures scolaires. Il était évident qu'il avait monté la tête de ces gosses qui avaient osé dire que des livres de sciences naturelles ou de mathématiques leur seraient plus utiles que les exemplaires du *Toumanysme* qu'on leur distribuait libéralement. Dawad avait eu envie de le faire jeter en prison, ses adjoints le lui avaient déconseillé, car tout ce qui touchait aux écoliers ou aux lycéens était plein de dangers potentiels. Ces satanés enfants étaient toujours prêts à prendre le mors aux dents, à manifester dans les rues, à faire grève… et qui peut punir et brutaliser un enfant ? Dawad l'avait donc laissé aller en se promettant de le retrouver. Le moment était venu. Des voisins affirmaient que Falade avait tenu des réunions fort tard dans la nuit avec d'autres sans aveu de son espèce et qu'il avait dissimulé un ballot derrière les pilons et mortiers de ses femmes. Les deux autres hommes étaient, le premier infirmier au centre de PMI, le deuxième préparateur à la Pharmacie nationale, tous deux accusés d'avoir déclaré dans un bar :

— Le président, c'est un porc !

— Il ne lui manque que le groin !

De ces exclamations aux tracts, il n'y avait qu'un pas ! En outre, ils assistaient tous les trois à la représentation des Jeunes du parti et, interpellés, n'avaient pu montrer leur carte du parti aux miliciens, pour la bonne et excellente raison qu'ils n'en possédaient pas ! Ne savaient-ils pas que tout citoyen de plus de vingt et un ans doit être inscrit au parti ? Leur compte était bon !

Nouram, l'adjoint de Sadan, le commissaire de police, entra dans le bureau, l'air important :

— Grand frère, c'est moi qui remplace…

Dawad l'interrompit sèchement, car il n'aimait pas ce jeune homme :

— Je sais, je sais… Emmène-les, prends leurs dépositions…

Là, Falade se permit une interruption :

— Je n'ai rien à dire. Vos accusations ne tiennent pas debout !

Nouram le toisa :

— C'est à nous de décider ce qui tient ou ne tient pas debout !

Puis il ouvrit la porte et quatre policiers entrèrent qui passèrent les menottes à tout ce monde. Dawad aimait cela, le travail vite et bien fait. En quelques heures, on avait trouvé les coupables. Enfin des coupables ! Quand le ministre l'interrogerait, il pourrait lui démontrer l'efficacité de ces broussards qu'il méprisait. Il sortit sur le balcon pour regarder Nouram emmener ses hommes et cette fois encore se heurta à Ibra, penché par-dessus la balustrade, les yeux fixés sur le petit groupe qui s'éloignait. Ibra se détourna et, dans les yeux de son jeune adjoint, Dawad lut tant de haine et de fureur qu'il décida d'aller illico écrire un rapport au secrétariat national. Pourtant il s'efforça de garder son calme. Comme Nouram lui adressait un signe d'adieu, une pensée lui vint et il lui cria :

— Place quelques gardes autour de la villa du ministre. On ne sait jamais !

L'autre eut un signe d'acquiescement, puis sauta agilement dans sa jeep.

Le jour était beau, serein. Vers le milieu de la saison sèche, Rihata connaissait cet ensoleillement vertical, cette clarté de l'air dans lequel montait l'odeur des berges du fleuve et des rizières et ce ciel, pareil à un pagne d'indigo qu'une femme a trop lavé. Alors on se plaisait aux longues siestes, aux repas tardifs dans la cour des concessions sur lesquelles la nuit tardait à tomber. Dawad aurait bien aimé rentrer chez lui et maudissait la présence de Madou qui occasionnait ce surcroît

de besogne. Heureusement, il quittait Rihata le lendemain : un avion spécial viendrait le chercher de N'Daru.

Pendant ce temps, trois hommes s'en allaient vers leur destin. Falade et ses deux compagnons qui avaient été appréhendés après la représentation artistique avaient passé la nuit au commissariat du quartier IV. Au matin, des policiers leur avaient lu un acte d'accusation extravagant avant de les faire comparaître devant Dawad. À présent on les transportait au commissariat central.

Nouram, qui remplaçait Sadan, était un jeune homme plein d'avenir. À vingt-quatre ans, il était déjà commissaire adjoint de police régionale, mais il n'avait pas l'intention de s'arrêter là. Allié par sa femme au ministre de l'Intérieur qui d'ailleurs était à l'origine de son avancement rapide, il ne rêvait que de vivre à N'Daru. Quelle métropole cette bourgade était devenue ! Chaque fois qu'il s'y rendait, Nouram était ébahi par l'escalade des tours, le luxe des boîtes de nuit où, dans la pénombre, on se frottait aux plus belles femmes et le flot princier des automobiles. L'absence de Sadan généralement jaloux de son autorité lui fournissait l'occasion de se mettre en avant. S'il réglait cette affaire de main de maître, en trois mois, il serait commissaire principal à N'Daru ! Il sauta de sa jeep car, jeune et beau, il aimait se donner des allures de sportif, et lança :

— Foutez-moi cette racaille en cellule… Je vais déjeuner… Je les entendrai dès mon retour.

Comme il n'y avait qu'une cellule réservée aux « politiques » sur les deux que comptait le commissariat central, Sory le griot se vit adjoindre ces trois compagnons. Il achevait un triste repas fait d'un peu de farine de riz mouillée d'eau qu'il s'était efforcé d'avaler pour ne pas s'affaler, là, sur le sol, mourant d'inanition, et s'exclama :

— Falade, qu'est-ce que tu fais ici ?

Enfermé depuis quarante-huit heures, il ne savait rien de ce qui se passait en ville. Les autres le lui expliquèrent.

La secrétaire referma le parapheur, se cura un instant les dents, puis déclara :

— Je ne viendrai pas au travail cet après-midi, patron, ma tante est morte…

Zek leva les yeux au ciel :

— Au train où tu les tues, Lamia, tu n'auras bientôt plus de famille !

La fille ne répondit rien et continua à se curer les dents d'un air agressif. À la vérité, elle lui en voulait. Nouvelle venue au service, il l'avait poursuivie de ses assiduités. Mais il n'avait pas couché quatre ou cinq fois avec elle, qu'il était devenu lointain, indifférent, comme si rien ne s'était passé, comme si elle avait rêvé ces après-midi de week-end où il la rejoignait dans son deux-pièces, à quelques pas de la mosquée. Ulcérée, elle s'était confiée à deux collègues qui lui avaient appris qu'il était comme cela, ayant terriblement peur de sa femme, une métisse, une étrangère…

— S'il a cru que tu t'attachais à lui, il a préféré s'en aller !

Zek se souciait fort peu de ce que pensait sa secrétaire et des explications qu'elle donnait à sa conduite. Il ne pouvait s'empêcher de séduire toutes les femmes qu'il approchait et connaissait peu de refus. Aussi son désir se lassait vite, sitôt le piment de la résistance, puis de la pudeur disparu. Marie-Hélène exceptée, il n'avait jamais désiré une femme plus de trois mois. Comme il était une heure de l'après-midi, il proposa :

— Tu veux que je te dépose chez toi ?

Elle fit non de la tête. Ce serait trop cruel qu'il arrive jusqu'à sa porte et n'essaie même pas de la franchir !

Quand il avait quitté sa maison le matin, Marie-Hélène se plaignait de toutes sortes de douleurs et il avait vaguement attendu un coup de téléphone lui annonçant qu'il devait la conduire à l'hôpital. Il ferait mieux de rentrer déjeuner chez lui. En même temps, une pensée le tracassait. Il avait promis à Ibra, venu le voir à son lever, de signaler à son frère l'injustice

faite à Sory. Cela faisait trois jours que le griot n'était pas reparu chez lui, qu'on le retenait au commissariat central. Quel sort lui réservait-on ?

Il se leva, défroissa son boubou et se dirigea vers la porte du bureau. Fallait-il parler à Madou du sort de Sory et lui demander d'intervenir ? Il n'est pas bon de présenter trop de requêtes à la fois, car on risque de lasser le bienfaiteur. Et puis, tout occupé des événements de la veille, Madou serait-il enclin à la bienveillance ? Est-ce qu'il ne parlerait pas de faire des exemples ?

Sur le trottoir, une femme exposait ses triplés et Zek, machinalement, lui lança un raïs. Non, il ne parlerait pas d'emblée de Sory. Il prétendrait être venu aux nouvelles. Avait-on retrouvé ceux qui avaient troublé la représentation ? L'affaire avait-elle eu des suites ? Ce n'était pas hypocrisie. Simplement habileté. Tout en se disant cela, Zek n'était pas fier de lui. Il haïssait l'injustice et aurait aimé pouvoir affronter Dawad ou, à défaut, entretenir Madou de manière directe et brutale.

Un car de police qui l'avait doublé sur sa gauche au risque de provoquer le pire accident le précéda jusqu'aux villas du parti et, comme il descendait de voiture, quatre gaillards armés de mitrailleuses se postaient autour de la résidence de Madou. Que se passait-il encore ? Zek avait toujours pensé que l'art de tuer, s'il est indispensable, doit s'accompagner de la faculté de penser. Rien ne l'écœurait davantage que la vue de ces armes entre des mains de brutes à demi obtuses pour qui appuyer sur une gâchette pouvait ne sembler qu'un jeu. Évitant soigneusement de regarder les policiers, il monta l'escalier. Dans le grand salon, Madou était entouré d'une dizaine d'hommes, visiblement intimidés et gauches, embarrassés de leurs lourds pieds calleux, de leurs mains crevassées et de toute leur apparence rustique. C'était les responsables des groupes d'action communautaire rurale qui venaient lui exposer les problèmes de leurs sections. Il leur tenait un petit discours sur l'intérêt que leur portait le gouvernement en général et son ministre en particulier, sur les crédits qu'on était en train de mettre à leur disposition et le matériel qu'on allait leur commander. Après chacune de ses phrases, ils hochaient

la tête. Étaient-ils dupes ? Depuis des années, la situation du monde rural se dégradait. Des villages entiers étaient désertés, n'abritant plus que des femmes et des vieillards. Dans l'Est, on avait signalé des cas de famine et des exilés terrifiés refluant vers N'Daru avaient raconté que des hommes mangeaient des hommes, faute d'autre chair. Madou croyait-il un mot de ce qu'il disait ? Il se penchait en avant, faisant force gestes de ses mains délicates, un sourire hautain et charmeur à la fois sur les lèvres. À nouveau, Zek le haït. Oh, il n'était plus question de ce qui s'était passé autrefois entre eux ! Zek se disait qu'après tout, s'il avait pu procurer un peu de bonheur à Marie-Hélène, c'était tant mieux. Il s'agissait de ce qu'il était devenu ; un arriviste, un fourbe ! Parce qu'il était jeune, parce qu'il était beau, il faisait illusion. On se disait :

— Non, il vaut mieux que les autres ! Il ne peut pas être aussi corrompu…

Allons donc ! Il était pareil à ses maîtres. Madou eut un geste gracieux par lequel il congédiait son monde et toute l'assemblée se leva. Quand il eut raccompagné ses hôtes, Zek s'étonna :

— Pourquoi cette garde autour de ta villa ? À cause des événements d'hier ?

— Dawad veut faire du zèle… Il m'a téléphoné pour m'annoncer qu'il me faisait protéger…

— Peut-être qu'il a tout de même raison…

Madou eut un haussement d'épaules, puis annonça :

— Je pars demain… Si tu le permets, je passerai chez toi faire mes adieux à Marie-Hélène et à notre mère…

Il partait ! Se soucierait-il encore d'eux quand il serait à N'Daru ? Après tout, il avait vécu des années sans songer apparemment à Marie-Hélène. Il sembla lire dans les pensées de Zek, car il déclara :

— Sitôt mon arrivée, je contacte Ali, le ministre des Affaires étrangères. Il est de ma promotion et puis j'en parle au président puisque rien ne peut se faire sans lui…

Était-il sincère ? N'était-ce pas là des paroles creuses comme celles dont il avait abreuvé les responsables des groupes d'action communautaire rurale ? Zek eut peur pour cette espérance qui s'était levée en lui…

Trois boys apportaient le repas sur de lourds plateaux de cuivre. Zek ne put s'empêcher de noter l'élégance de la vaisselle et l'éclat de l'argenterie. Pourquoi ce luxe, cette ostentation ? Les Blancs eux-mêmes, au temps colonial, n'avaient pas vécu ainsi. Il se rappelait le commandant de cercle d'Assin, couvert de taches de rousseur, toujours suant, qui portait des shorts évasés et de grosses chaussettes roulées aux genoux. Tout le monde l'appelait derrière son dos « Pine molle » car on disait qu'il ne pouvait pas bander. Et pourtant il y avait toujours une fille dans son lit.

— Veux-tu déjeuner avec moi ? Je déteste manger seul…

Zek ne s'y trompa pas. L'invitation n'était qu'apparente. En réalité, son frère le mettait à la porte. Il prit congé. Au pied du perron, les policiers se mirent au garde-à-vous à son intention, ne sachant trop qui il était.

Quand il arriva chez lui, les enfants hors d'haleine lui apprirent que les douleurs de Marie-Hélène s'étaient déclenchées et que Régis Antoine l'avait conduite à l'hôpital.

Personne n'assiste jamais à sa propre naissance. Des terreurs de l'entrée au monde, des mains douces ou rêches de la sage-femme, du premier regard de sa mère, personne ne garde le souvenir.

Pour combler cette lacune sans doute, sa mère lui avait souvent parlé de sa naissance et Marie-Hélène croyait entendre sa voix :

— Tu as été belle tout de suite. Un bébé adorable avec des yeux brillants et de longs cheveux noirs, très lisses. Tu ressemblais à une petite Indienne. On me disait « Vous verrez, ils tomberont ! » Ils ne sont pas tombés. Simplement ils se sont mis à boucler.

D’autres fois elle disait :

— Je voulais un garçon, tu sais, on veut toujours un garçon la première fois. Mais quand je t’ai vue avec cette façon de regarder que tu avais dès ta naissance, je ne t’aurais pas changée pour tous les garçons du monde !

Elle ouvrit les yeux et la sage-femme lui sourit :

— Tout se passera bien. D’ailleurs vous le savez, vous avez l’habitude…

L’habitude ? S’habitue-t-on jamais ? C’est comme un acteur qui entre quotidiennement en scène et chaque fois a le trac. Il connaît chaque réplique, chaque geste. Il sait quand il doit enfler sa voix ou, au contraire, la retenir en un murmure et cependant il a le trac. On ne peut pas s’habituer puisque, à chaque fois, le drame est revécu avec une intensité particulière et comme nouvelle.

Quand elle avait douze ans, elle avait rêvé d’être actrice. Elle avait paru dans une saynète montée par l’École et elle avait obtenu un énorme succès. Les gens complimentaient sa mère :

— Quelle belle petite fille vous avez ! Ah, vous en avez deux ? Une brune, une chabine, comme c’est bien !

Elle rêvait d’être actrice. Alors elle composait un répertoire pour deux personnes, elle l’héroïne bien sûr, Delphine la petite sœur chabine portant docilement la traîne. Parfois leur mère se cachait pour les observer et ne pouvait attendre que la citrouille se soit changée en carrosse pour apparaître et la couvrir de baisers.

Quelqu’un se pencha sur elle :

— Vous avez déjà perdu les eaux. Cela va aller très vite…

Très vite ? Pourtant le grand orchestre de la douleur ne s’était pas encore assemblé avec ses graves et ses aigus dans la petite pièce blanche où elle se tenait, écartelée, lucide et cependant lointaine, comme divorcée d’elle-même, actrice et cependant passive. Et lui, le petit inconnu, comment se sentait-il ? Bientôt elle connaîtrait son visage.

Elle avait dix ans quand son frère était né et cela l'avait surprise. Depuis des années ses parents ne semblaient plus vivre ensemble, se parlant à peine, ne se rencontrant qu'aux repas, leur père toujours pressé, houspillant les domestiques en créole, ce qui faisait pincer les lèvres de leur mère, et pelant son fruit quand elles en étaient à l'entrée. Brusquement le ventre de sa mère s'était mis à enfler, obscène, dans ses robes plissées sous les empiècements à jours et dentelle. Elle le savait, cela n'aurait pas été possible sans une intervention préalable et mystérieuse de son père et elle aurait bien aimé poser quelques questions. Sa mère ne s'y prêtait pas, recevant ses amies sur la véranda, car ils habitaient une vieille maison « entre cour et jardin » qui avait appartenu aux des Ruisseaux, et soupirant : « Cette fois, je voudrais bien d'un petit garçon ! »

Son vœu avait été exaucée, car un matin, entrant dans sa chambre, elles avaient découvert dans un moïse enrubanné un petit inconnu, mais déjà familier, vêtu d'une brassière bleue trois fois trop grande avec ces mots brodés au point de tige « Bébé ».

Pierre avait échappé aux commentaires incessants sur la couleur de sa peau et la nature de ses cheveux, la forme de son nez et l'épaisseur de ses lèvres. Il était un garçon, cela seul comptait. Il avait parfaitement le droit de n'être qu'un nègre rouge, mal sorti, mal sorti au point qu'on se demandait s'il était bien le fils de sa belle mulâtresse de mère. Celle-ci soupirait, sur un ton d'étrange tendresse :

— C'est Siméon tout craché, Siméon tout craché !

Et Siméon emmenait son petit garçon aux matches de football qui était, avec les femmes, sa passion. Un sportif, Siméon Montlouis, comme Zek.

Elle commençait d'avoir mal, vraiment mal. Pourtant, elle le savait, ce n'était encore qu'un prélude. L'orchestre accordait ses instruments, les graves se distinguant encore des aigus, n'étant pas encore mêlés en un crescendo vigoureux qui la laisserait, haletante, éperdue, guettant l'instant où enfin sur des notes plus brutales, cela cesserait, butant sur le silence. Elle ne se souvenait pas de la naissance de Delphine car elle n'avait

alors que deux ans. C'était donc une sorte de récit mythique, propice à toutes les enjolivures.

— Quand je l'ai vue aussi claire, presque blanche avec ses yeux gris, je me suis dit : Ah, celle-là sera une chabine ! Elle ne pleurait jamais. Elle vidait ses biberons jusqu'à la dernière goutte, car hélas, cette fois, je n'avais pas de lait !

Soupir ! Et Marie-Hélène devinait que ce tarissement du lait était mystérieusement lié à la conduite de son père… Avait-il commencé d'avoir des maîtresses ? De belles négresses « capantes » qui jetaient des paroles, comme on dit, à l'épouse légitime ?

Par contre elle vivrait cent ans qu'elle n'oublierait jamais la naissance de Christophe dans cette clinique du XV^{e} arrondissement où toutes les infirmières croyaient que Zek était l'heureux père et le complimentaient.

Delphine tenait obstinément les yeux fermés. Elle n'avait jamais accordé un regard à sor enfant, elle lui avait refusé son sein, pourtant gorgé de lait, comme si le refus d'Olnel entraînait le sien, comme si rejeté de son père Christophe devait aussi l'être d'elle qui ne l'avait conçu que pour le retenir. Zek la suppliait :

— Regarde-le, regarde comme il est beau. Un enfant, Delphine, c'est la bénédiction des dieux. Rien n'est plus précieux. Comme dirait ma mère, ça ne s'achète pas au marché, même avec deux cents sacs de cauris…

Alors il prenait le nouveau-né dans ses bras et les infirmières le grondaient :

— Non et non, il faut le laisser dans son lit ! Vous allez lui donner de mauvaises habitudes…

Est-ce une mauvaise habitude, l'amour ?

Où était-il, Zek ? Pourquoi n'était-il pas près d'elle ? Les salles d'accouchement sont remplies de pères qui veulent tout partager avec leur femme, qui veulent compenser leur incapacité à porter un enfant, à le sentir bouger et puis à se séparer de lui en un épilogue monstrueux. Où était-il ?

— Votre mari ? Nous lui avons conseillé d'aller boire un verre. De revenir dans une heure ou deux. Il tremblait comme si c'était la première fois… !

La première fois, c'était Sia !

Elle n'avait jamais parlé à sa fille de sa naissance. Entre elles, pas de ces mièvreries. Peu d'échanges d'ailleurs si l'on croit que les échanges se font avec les mots. Si l'on ne tient pas compte des regards, des expressions du visage, des gestes des mains. Elle savait ce que pensait Sia, elle percevait chacun de ses appels à l'aide. Mais comment aider quand vous voguez vous-même à la dérive sans cadran ni boussole ? Quand votre propre vie est une femme folle qui déchire ses vêtements ? Où était Zek ? En fin de compte, elle n'avait que lui… Oui, à Sia, elle aurait pu tenir un petit discours pieux comme ceux que lui tenait sa mère, discours que l'on écoute en suçant son pouce et en essayant de s'imaginer la grande chambre aux volets clos, dans la pénombre, les allées et venues de la sage-femme, des servantes et du médecin, dernier venu, juste à temps pour prendre le nouveau-né dans ses mains et déclarer :

— C'est une fille et une bien belle fille !

Non, ce n'était pas son genre, les discours pieux et édifiants. Alors elle préférait se taire puisqu'elle ne pouvait dire la vérité :

— Mon enfant, je t'ai portée dans la colère. Je t'en voulais de ne pas être née de celui que j'aimais, de celui que je ne me consolais pas d'avoir perdu. Je t'en voulais d'être la fille de Zek. Jamais je n'ai pensé à toi avec douceur et quand, enfin, nous nous sommes séparées j'ai accueilli ma délivrance avec joie. C'est presque dans la haine que je t'ai expulsée.

Non, ces choses-là ne peuvent se dire. Cependant ce discours ne se terminait pas là. Il fallait poursuivre :

— Une fois qu'on t'a mise dans mes bras, à ma stupeur, je t'ai aimée. Je n'en revenais pas d'avoir créé ce miracle de beauté, les yeux en amande, les sourcils délicats, la bouche… Il n'y avait que ton nez épaté qui me rappelait celui de Siméon, mon père ! Je te regardais dormir, bâiller, te réveiller ! Sia, ma première née !

À présent elle avait mal. Il ne fallait pas crier. Surtout ne pas crier. Les femmes qui accouchaient en salle commune derrière la cloison souffraient en silence, les yeux fermés, les lèvres serrées, parfois un gémissement. Ne pas crier. S'accrocher aux montants du lit. Pousser.

La sage-femme lui aspergea le visage d'une rosée bienfaisante et elle reprit son souffle. Non, on ne s'habitue jamais. Où était Zek ? Elle ne pouvait penser à personne. Ni à sa mère. Ni à Delphine. Ni à Sia. Personne n'avait accouché avant elle. Sa douleur était neuve.

Madou se heurta à Sia debout près de la grille. Elle se raidit sous son baiser et annonça :

— Maman est à l'hôpital !

Et comme si la phrase n'était pas assez claire, elle précisa :

— Pour accoucher…

Comme elle le regardait, il fut frappé par l'hostilité de son expression. Quels griefs avait-elle contre lui ? De quoi lui en voulait-elle ? Elle continua d'un air buté :

— il n'y a pas grand-chose à craindre… Elle a l'habitude…

L'habitude ? A-t-on jamais l'habitude ?

Comme il aurait aimé être le père de cet enfant à venir ! Oui, les dieux lui avaient refusé cela : attendre dans l'angoisse le nouveau-né d'une épouse très chérie. Pendant qu'il se tenait debout là près de cette grille à demi rouillée, près de cette jeune fille dont l'animosité le peinait, Marie-Hélène était loin de lui, enfermée dans une souffrance qu'il n'avait pas causée, à laquelle il n'avait pas de part. Comme tous les hommes qui éprouvent un certain mépris pour les femmes, il s'apitoyait beaucoup sur ces souffrances inhérentes à leur condition. Elles lui semblaient le châtiment immérité de fautes qu'elles n'avaient pas commises, limitées qu'elles étaient déjà dans leurs possibilités et leurs réalisations. Il ne lui venait pas un

instant à l'esprit qu'elles puissent donner à leur destin une densité particulière et, en fin de compte, les ennoblir.

Il pensa à sa mère qui lui avait souvent parlé de sa naissance. Avant lui, elle avait enfanté nombre de filles et perdu plusieurs garçons. On croyait qu'un sort s'attachait à elle. Peut-être une vengeance de coépouses ? Quand elle s'était trouvée de nouveau enceinte, elle s'était rendue dans le Nord auprès d'un saint homme dont la renommée s'étendait à travers le pays. On le disait versé dans la science des Arabes et il ressemblait lui-même à un Arabe avec ses traits fins et son long caftan bleu pâle. Doucement, il avait massé son ventre naissant et dessiné des lettres sur son nombril, puis il avait murmuré, lui remettant quelques versets du Coran :

— Cette fois, ton fils vivra !

Madou qui savait tout le crédit qu'il faut accorder à ce genre de contes, n'en avait pas moins plaisir à croire que sa destinée avait été dès le début singulière. Il suivit Sia dans le jardin. Premier ministre ! À mesure que l'heure de son départ approchait, il se sentait pris par des sentiments puissants. Le regret de quitter Rihata s'estompait.

Une impatience heureuse enflait son cœur. Arrivé à N'Daru, de l'aéroport, il se ferait conduire à la présidence. Toumany aimait ces démonstrations d'activité. Sûrement il aurait lu ses rapports, surtout celui contenant les révélations de Muti et ils en discuteraient. Madou essaierait de demander l'indulgence pour la vieille, invoquant son âge et le passé de son mari. Brusquement courtoise, Sia l'interrogea :

— Vous voulez boire quelque chose ?

Il secoua la tête et, décidé à la séduire, lui prit la main :

— Si tu venais passer les vacances à N'Daru ? Nous avons tout ce qui peut séduire une jeune fille de ton âge, même une patinoire !

Sia le dévisagea avec un réel mépris. Une patinoire, en vérité ? La prenait-il pour une de ces écervelées qui ne rêvent que des plaisirs d'Europe ? En même temps, l'idée d'aller à N'Daru la séduisait. Les vacances étaient toujours des

moments pénibles, des jours interminables qu'on ne savait comment meubler. Parfois Zek les emmenait à la piscine. Les petites adoraient cela : il leur apprenait à nager et à plonger. Quant à elle, la nudité du corps de son père et ses regards avantageux la rendaient malade. Elle préférait s'enfermer avec un livre cent fois lu…

Les grandes vacances étaient les pires. C'était l'hivernage. Des trombes d'eau s'abattaient et on ne distinguait plus le ciel de la terre et du fleuve débordant ses rives. Marie-Hélène qui haïssait cette saison communiquait son humeur à toute la maisonnée. On la voyait frileuse, enveloppée de châles, fixer inlassablement la pluie qui creusait des rigoles dans le jardin et faisait doucement pourrir le bois de la villa et des meubles, le tissu des tentures et des tapisseries et même la chair des enfants qui se boursouflait de champignons. Comme elle les badigeonnait rageusement de teinture d'iode, les plus jeunes d'entre elles sentaient aussi bien que les aînées toute l'incongruité de la présence de leur mère dans ce pays qu'elle n'avait jamais fait sien. Puisqu'elle parlait rarement de son pays à elle et toujours en termes négatifs, elles essayaient vainement de lui bâtir un cadre où elle serait à sa place, heureuse, épanouie, loquace et non pas taciturne, irritée avec de brusques accès de tendresse.

À cet instant précis, Sia réalisa combien elle aimait sa mère, combien cette haine qu'elle croyait éprouver était un vernis factice, masquant l'éclat des sentiments. Elle l'aimait sans la connaître, sans la comprendre et peut-être même à cause de cela, parce qu'elle introduisait dans leurs vies toute l'angoisse de l'ailleurs. Elle essaya de se l'imaginer à l'hôpital mais n'y parvint pas, n'ayant sur l'accouchement que des informations incomplètes et terrifiantes. Le sang. Les cris. La souffrance. Le fœtus chassé de son abri et s'en consolant mal. Certains prétendent que toute la vie n'est qu'un long regret de ce temps de tiédeur et de paix et que le bonheur y ramène. Sia n'en croyait rien. À son âge, elle imaginait le bonheur comme une plongée en plein tourbillon, en pleine dérive… Les courants arrivent de toutes parts et vous assaillent… La mer est haute… Peut-être N'Daru serait-il un avant-goût de cette turbulence ? Elle regarda Madou avec espoir :

— Dans un mois et demi, c'est le congé de fin de semestre…

Il inclina gracieusement la tête :

— Va pour le congé de fin de semestre ! J'adresserai l'invitation à tes parents avant de partir… Crois-moi, ma femme ne manque ni de jeunes frères ni de jeunes sœurs qui te feront découvrir et aimer la capitale…

En parlant ainsi, Madou se reprochait de présenter ce lieu de toutes débauches, intrigues, inégalités, mesquineries et bassesses comme un paradis. Pourtant il le savait aussi, la jeunesse a besoin de tumulte, et il était injuste de confiner Sia à Rihata. Un vol de chauves-souris se détacha du kapokier. Le soir était tombé sans qu'ils s'en aperçoivent. Madou se vit devant de longues heures dont il ne savait que faire. Avec l'anonymat, il avait perdu la possibilité de pousser la porte d'un bar, d'entrer dans une salle de cinéma et d'aborder la première venue. Ses quelques plaisirs étaient réglés comme papier à musique. Gare aux fausses notes, c'est-à-dire à l'imprévu qui donne son sel à la vie ! Il pensa à la garde qui depuis le matin entourait sa villa. Il fallait retourner dans cette prison. Avec un soupir, il se leva.

Au carrefour de l'avenue Patrice-Lumumba, une longue file de voitures stationnait. Encore des contrôles d'identité ! Qui cherchaient-ils ? Dawad lui avait triomphalement annoncé qu'ils avaient retrouvé les auteurs des tracts : un trio de fortes têtes qui s'était déjà fait remarquer. Les miliciens, à la vue de la Mercedes à fanion, se mirent au garde-à-vous après avoir rudement ordonné aux automobilistes de laisser le passage. Madou fut tenté de prier ces jeunes gens de rentrer chez eux, d'abandonner cette besogne à la fois stérile et peu glorieuse. Il passa sans rien leur dire cependant, esquissant un vague salut du parti auxquels ils répondirent.

Garde-à-vous encore à l'entrée du parc entourant les villas du parti où les deux gardes se levèrent comme un seul homme, tenant leurs mitraillettes à la verticale. Savaient-ils seulement s'en servir ? Il était de notoriété publique que la police comme l'armée étaient incompétentes, mais en pareils cas l'incompétence est particulièrement dangereuse. Au pied du

perron semblait avoir lieu une relève. C'était du moins l'impression que donnaient des vociférations, un va-et-vient d'un car aux allées du jardin et un cliquetis d'armes. Pour éviter un nouveau garde-à-vous, Madou se hâta vers l'escalier…

Le grand salon dans lequel il recevait ses visiteurs était vide, orné de fleurs fraîchement cueillies et disposées avec un désordre qui devenait une forme d'art. Un des innombrables boys mis à sa disposition parut en hâte et avant de le congédier pour la nuit, Madou se fit apporter à boire. De l'alcool, ce qui était rare. Zek, en ce moment, devait en ingurgiter pas mal, des mains amies posées sur ses épaules. Il avait ce soir de bonnes raisons et Madou l'envia.

Il retourna sur la véranda. Dans la villa voisine, des membres de la délégation se livraient à leur quotidienne orgie nocturne et menaient grand bruit. Apercevant Salé, Madou qui n'était pas un moraliste, lui adressa un signe de complicité amicale. Fugitivement, il fut tenté de se joindre à eux. Puis il repoussa cette pensée comme sacrilège. Pas ce soir, au moment où Marie-Hélène souffrait et risquait la mort. Risquait la mort ? Allons donc, on ne meurt plus en accouchant. Pourtant, comme il se disait cela, dans un frisson, il l'imagina froide et exsangue sur un lit d'hôpital…

Il retourna dans le salon et se versa de nouveau à boire. Si cela continuait, avant la nuit, il serait soûl et il n'aurait même pas, quant à lui, l'excuse de fêter une paternité.

Machinalement il poussa la porte de la pièce où il travaillait et à peine était-il entré qu'il se trouva nez à nez avec un jeune homme qui sembla se détacher du mur. Il dévisagea l'inconnu, maigre, assez sale, avec une étrange expression à la fois hagarde et déterminée. Était-ce un solliciteur qui s'était caché là pour le surprendre ? Il fit sans trop de rudesse :

— Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu veux ?

L'autre ne répondit pas et Madou se rendit compte qu'il était paralysé par la peur, une peur qui dilatait ses prunelles et pinçait les ailes de son nez, lui donnant l'aspect particulier

d’un homme en transes. Madou détestait susciter la peur. Aussi il reprit gentiment :

— Allons qu’est-ce que tu veux ? Je ne vais pas te manger…

Le jeune homme se décida à parler et balbutia :

— Je viens te demander ce qu’est devenue Muti… C’est la sœur de lait de ma mère…

Muti ?

Madou était presque parvenu à l’oublier. Comme c’est facile ! Il l’avait reléguée dans cette zone honteuse où s’entassent les mauvaises pensées, le souvenir des lâchetés et les remords. Il s’était persuadé qu’il n’aurait pu agir autrement et qu’en fin de compte il demanderait à Toumany l’indulgence pour une vieille femme qui lui livrait ses pires ennemis. Ne pouvait-on pas considérer ses aveux comme une volte-face, le signe d’une prise de conscience et l’inclure dans la première fournée de prisonniers politiques que l’on avait promis à Lopez de Arias de libérer ?

Cela lui déplut donc d’entendre prononcer à voix haute un nom qu’il avait enseveli de silence. Il redevint arrogant :

— Je n’ai rien à te dire à ce sujet. Sors d’ici sinon j’appelle les gardes…

Le jeune homme eut alors un mouvement bizarre, convulsif, glissant la main dans les profondeurs de son pantalon bouffant. Il en tira un revolver et Madou considéra avec stupeur l’arme bien entretenue, luisante, totalement déplacée dans cette main maigre, encore adolescente. C’était comme s’il se trouvait entraîné dans une pièce de théâtre stupide dont les personnages seraient aussi faux que les situations. Il fit avec agacement :

— Laisse ce revolver tranquille et sors d’ici… Je n’en dirai rien à personne.

Zek se leva. Il n'avait pas bu une goutte d'alcool. Au moment de vider sa bière, brusquement le liquide s'était changé en une sorte de bile verdâtre et il n'avait pu que reposer son verre, écœuré. Regardant autour de lui au même instant, il avait vu les visages familiers de ces compagnons de beuveries qu'il côtoyait depuis des années se transformer en autant de masques grimaçants. C'était comme une fois pendant son enfance. Il avait accompagné son oncle maternel à une cérémonie des masques à laquelle ne pouvaient assister les femmes. C'était un grand honneur, on le lui avait répété et, le cœur battant, il tenait bien serrée la grande main de son oncle. L'Ancêtre Dissiguibè, qui n'était pas sorti depuis une génération, sortirait ce jour-là et on l'attendait dans l'émotion et le respect sur la petite place d'Asin. Déjà les masques secondaires avaient commencé de danser entre les murs fraîchement badigeonnés des cases que l'on avait aussi couvertes de toits tout neufs. Les tams-tams résonnaient. Soudain une grande voix s'était mise à parler et Zek avait été pris d'une peur panique. Une main cruelle et experte avait noué ses boyaux. Il n'avait eu que le temps de s'écarter de son oncle et il avait déversé sur le beau boubou flambant neuf, richement brodé, que Sokambi lui avait enfilé le matin avec mille recommandations de se tenir comme un homme, tout le contenu de son estomac. Après cela, il ne se souvenait de rien. Sinon de sa honte, le soir venu, devant Malan, son père.

En ce moment, la même peur panique s'emparait de lui. Sa femme, sa femme était en danger. Il le sentait, elle allait quitter ce monde sans savoir tout ce qu'elle représentait pour lui, sans entendre toutes les paroles que pendant ces longues années il n'avait pas su prononcer. Que deviendrait sa vie sans Marie-Hélène ? Comme tous les hommes de son ethnie, Zek avait été élevé dans une sorte de peur et de mépris des femmes, créatures à demi maléfiques, dont il fallait dompter les instincts obscurs d'une main de maître. L'amour l'avait saisi par surprise. Ce pouvoir de Marie-Hélène sur lui, il l'acceptait mal, persuadé qu'aucun homme à part lui n'avait connu pareille humiliation. Son père ? Il se rappelait sa manière de traiter ses femmes comme un troupeau de suppliantes. Il se rappelait tout particulièrement sa manière de traiter sa mère, Sokambi, dont il refusait les sauces, dont il refusait le corps,

mais qui jamais n'osait murmurer. Que possédaient-ils, les hommes de cette génération, qui s'était perdu ?

Il monta en voiture et démarra en trombe prenant la direction de l'hôpital. Au carrefour de Timbotimbo, des miliciens tentèrent de l'arrêter. Il leur adressa des gestes désordonnés, en hurlant ou croyant hurler :

— Ma femme est en train d'accoucher !

L'hôpital de Rihata ne payait pas de mine. Ce n'était qu'une fort modeste construction de briques et de bois vermoulu derrière des plates-bandes envahies d'herbes et cependant c'était le meilleur centre médical de la région. Tout cela venait d'une équipe de médecins polonais, envoyés par leur pays après l'indépendance et qui étaient tombés amoureux de ce peuple si courtois et si malheureux. Depuis longtemps, les extravagances de Toumany ayant lassé le gouvernement polonais, ce dernier avait rappelé tous ses cadres et ceux qui étaient restés n'avaient plus que des salaires de misère. Indifférents à leur condition matérielle, ils étaient restés à Rihata, manquant souvent des médicaments les plus élémentaires, soignant gratis, faisant des recherches sur la pharmacopée et les plantes qu'utilisaient les guérisseurs ngurka, aimés et respectés de tous. À cause d'eux, les habitants de Rihata hochaient souvent la tête :

— Tous les Blancs ne sont pas mauvais, vous savez !

Zek gara sa voiture sur le trottoir et en sortit comme un bolide, manquant renverser deux jolies infirmières qu'en d'autres temps il aurait remarquées. La maternité était particulièrement vétuste et encombrée, car les médecins polonais ne s'offusquaient pas de la coutume selon laquelle la moitié de la famille accompagne et entoure l'accouchée. En dehors des salles communes où l'on souffrait, naissait et, parfois, mourait dans la plus chaleureuse promiscuité, il existait deux chambres individuelles, réservées aux épouses des personnalités. En réalité, elles étaient toujours vides. Pour des raisons de prestige, les notables envoyaient leurs femmes à N'Daru dans des cliniques où les soins médicaux étaient exorbitants. Zek se précipita vers la salle de travail, réservée

elle aussi aux privilégiées et où quelques heures plus tôt, il avait laissé Marie-Hélène. On lui indiqua la chambre 2.

Arrivé devant la porte de bois peinte en bleu et zébrée de mille éraflures, Zek sentit ses forces l'abandonner. C'était la première fois que la naissance d'un de ses enfants le mettait dans un état pareil. Généralement, en attendant le moment fatidique, il avait vidé virilement force bouteilles, échangé quelques plaisanteries en jetant de temps en temps un coup d'œil à une pendule avant de venir se pencher avec la désinvolture de rigueur sur un berceau. Généralement il avait embrassé Marie-Hélène sur le front en se moquant :

— Encore une fille ! Tu ne sais donc faire que cela ? Eh bien, nos greniers seront garnis !

Pourquoi cette terreur inhabituelle ?

Il entra sur la pointe des pieds, ramassant sa carrure énorme comme s'il voulait soudain se faire tout petit.

Marie-Hélène étendue sur le côté semblait dormir. Il faisait chaud dans la petite chambre qui bien sûr n'était pas climatisée et on avait ouvert une fenêtre qui donnait sur un flamboyant chargé de gousses. Dans un angle, un miroir terni réfléchissait la peinture écaillée du bâtiment d'en face. Ce cadre modeste contenait comme un écrin ce qu'il avait de plus précieux. Il s'approcha du lit et Marie-Hélène ouvrit les yeux. Un sourire qu'il ne lui avait pas connu depuis des années retroussa ses lèvres et d'un coup elle fut rajeunie de vingt ans. Il revécut avec une intensité particulière leur première rencontre, quand il l'avait vue dans la cour de la Sorbonne, un bonnet de laine campé sur ses beaux cheveux, une longue écharpe nouée autour du cou et qu'il l'avait suivie, médusé, jusqu'à l'amphithéâtre Richelieu. Il prit place à côté d'elle et posa une main maladroite sur sa joue. Son sourire s'accentua et elle fit d'une voix faible, ensommeillée :

— Tu l'as vu ? Il est beau comme un astre !

Il ?

Elle inclina la tête et, fermant les yeux, sourit de nouveau comme si elle voulait savourer la farce qu'elle venait de lui

faire :

— Oui, c'est un garçon…

Un garçon ?

C'est à ce moment que Zek réalisa combien il avait désiré un fils et souffert de ne pas en avoir, combien là naissance de garçons aux foyers de ses amis lui avait paru injuste et cruelle. Il avait dissimulé sa déception sous des sourires au point qu'il avait cru la dominer. Il avait plaisanté, raillé…

À présent, il regardait ce nouveau-né, vigoureux, le crâne couvert d'une épaisse toison noire, la bouche boudeuse et ourlée comme celle de sa mère et un chant presque lyrique lui montait aux lèvres :

— Je t'appellerai Elikia, qui signifie Espérance, car je t'ai beaucoup attendu. Tu marcheras devant moi dans la foule et je te reconnaîtrai à la forme de ton petit crâne rasé. Tu seras le palmier de mon désert, l'eau fraîche pour ma bouche assoiffée. Quand mes dents seront branlantes, tu mâcheras ma noix de cola et tu me la tendras pour que je reprenne vigueur. Au terme du voyage, tu rouleras ma natte après m'avoir fermé les yeux… Elikia, oui, je dis Elikia…

Un flot de résolutions l'assaillit. À présent qu'il avait un fils, il ne boirait plus. Son fils n'avait pas besoin d'un père ivrogne. Il ne tromperait plus sa femme. Son fils n'avait pas besoin d'un père adultère. Ni d'un père besogneux. Il serait ambitieux. Il décrocherait les étoiles, la lune, le soleil. Il se redressa, ébloui devant cet avenir radieux.

Comme en un rêve, il fit le trajet du retour jusqu'à chez lui, riant tout haut à la pensée de la stupeur des enfants et de Sokambi. Sokambi enfin serait comblée. Un fils !

Une petite foule emplissait le jardin et cela le surprit. Savait-on déjà la nouvelle ? Venait-on déjà le féliciter ? Cependant les visages consternés qui se tournaient vers lui le dégrisèrent. Régis Antoine s'avança et lui prit le bras :

— Ils viennent de tuer ton frère… Zek, ils ont tué le ministre…

13

Madou pourtant n'était pas mort.

Des quatre balles que Victor avait tirées, avant que les gardes ne viennent le ceinturer sans qu'il tente d'opposer aucune résistance et ne l'entraînent en l'abrutissant de coups jusqu'au car de police appelé de toute urgence, la première s'était logée dans la clavicule gauche, la seconde avait perforé le poumon, la troisième enfin était passée à quelques centimètres de son cœur, causant les plus cruels dommages, cependant que la dernière se fichait dans la cloison.

Il reposait dans le ventre de sa mère, loin des bruits et de la fureur que cet attentat déclenchait. Depuis longtemps il n'avait pas connu cette paix, cette douceur. C'était le retour au temps d'avant l'enfance, d'avant la création du monde, d'avant les désirs et le péché. C'était l'Éden…

Toute l'équipe des médecins polonais appelée en hâte se penchait sur la table d'opération dans la lumière froide qui ne permettait pas les ombres. Dans le couloir, la délégation se massait, certains membres se tenant la tête entre les mains, d'autres se rappelant Dieu et égrenant des chapelets qui ne leur avaient pas servi depuis des années, d'autres enfin ne rêvant que vengeance et destruction. Oui, cette petite ville deviendrait une Sodome dont l'histoire garderait le souvenir, punie pour son péché jusqu'à la quatrième génération. Dix télégrammes étaient partis en direction de N'Daru et autant de telex. Contre l'avis des médecins, Salé avait d'abord fait demander un avion spécial pour ramener Madou à la capitale. Puis il avait exigé la présence des plus grands chirurgiens, dont l'Américain qui, l'année précédente, avait opéré une des épouses de Toumany. À présent, il parlait de téléphoner à la Maison Blanche et à l'Élysée, mais toutes les lignes étaient occupées et il n'était plus possible d'obtenir la moindre communication.

Dawad et Nouram étaient à leur affaire. Le misérable assassin, à moitié hébété, que les gardes avaient saisi ne leur suffisait pas. Cet attentat ne pouvait être que l'aboutissement d'un vaste complot qu'avaient ponctué le chant de Sory, les événements survenus lors de la représentation artistique des

Jeunes du parti et, avant cela, l'agression d'Inawale qu'on avait cru punir par l'arrestation de Muti. Il fallait découvrir les têtes là où elles se cachaient. Des hommes, des femmes furent tirés de leur lit, frappés à coups de crosse, conduits vers des camions tapis dans l'ombre jusqu'à l'enfer des cachots. En une nuit, les divers commissariats de la ville, la prison somnolente qui n'abritait que trois jeunes « droit-commun », accusés d'avoir pillé un marché, virent affluer plus de monde qu'ils n'en avaient connu depuis leur construction. Les contrôles d'identité se multiplièrent, des barrages se dressant à chaque carrefour au point que les habitants terrifiés n'osèrent plus sortir de chez eux. Les mendiants, les sans-abri qui dormaient d'habitude aux environs de la mosquée ou sous les auvents du marché, s'en allèrent frapper aux portes des maisons demandant un abri au nom d'Allah. On le leur refusa rarement. Ibra ne fut pas surpris quand il entendit frapper chez lui. Depuis le coup d'œil que lui avait lancé Dawad la veille, il savait que l'autre ne le raterait pas s'il en avait l'occasion. Il venait de se marier et se tourna vers sa jeune femme qui déjà fondait en larmes :

— Retourne chez tes parents dès demain matin. Tu ne sais pas quand tu me reverras…

Puis il sortit dans la nuit noire. Quelques heures auparavant, ces miliciens étaient ses amis, ils étaient du même bord. À présent, il devenait un suspect, pire, un coupable désigné par Dawad à la haine de tous. Il monta dans la camionnette où s'entassait déjà une vingtaine de personnes. On y respirait l'odeur forte de la souffrance et de la peur.

Comme il se frayait un chemin à travers l'amas de jambes à demi repliées, une voix murmura :

— Ibra, ils t'ont pris, toi aussi ?

Il reconnut Harouna, un jeune instituteur, ami de Falade, et qui sans doute n'avait pas commis d'autre crime.

La cour du commissariat central avait été hâtivement divisée en deux par une palissade. À droite, on jetait les femmes ; à gauche les hommes. Au matin cependant, comme on avait arrêté tant d'hommes qu'on ne savait plus où les

mettre, on les parqua avec les femmes. Des frères, des sœurs, des cousins, des cousines se retrouvèrent ainsi et, dans cet extrême désarroi, ce fut comme un soulagement.

Dawad et Nouram, entourés de leurs principaux collaborateurs, tenaient conseil de guerre. Leurs vues étaient identiques. Il ne fallait pas seulement utiliser l'attentat contre le ministre pour se débarrasser des ennemis et des gêneurs. C'était là travail à courte vue ! Il fallait en profiter pour attirer l'attention de Toumany sur la région et partant ses responsables en lui démontrant l'efficacité de la répression, la manière impitoyable et rapide dont elle était menée. Il fallait qu'il se dise :

— Eh bien, j'ai là des hommes fort habiles et qui méritent bien mieux que les fonctions qu'ils occupent…

Nouram se voyait déjà commissaire principal à N'Daru. Dawad, qui n'aimait pas la capitale, se voyait gouverneur de région, pratiquement égal des ministres. Alors il n'aurait plus besoin de faire de courbettes à ses cadets de vingt ans ! S'il était un point sur lequel leurs avis divergeaient, c'était sur le chiffre des arrestations. Dawad pensait que plus on dirigerait de coupables vers N'Daru, mieux cela vaudrait. Nouram se méfiait de ce raisonnement simpliste. Il fallait à son avis trier les suspects, ne pas offrir aux tribunaux populaires qui seraient vraisemblablement constitués des victimes bêlantes, susceptibles d'inspirer la pitié aux cœurs les plus endurcis. Il regrettait que l'assassin ne fût pas cynique, arrogant et qu'après son crime, il se fût transformé en enfant terrifié.

Car Victor, jeté dans la cellule du commissariat central dont on avait tiré Sory, Falade et ses deux compagnons, n'arrivait pas à assumer son geste. Il se rappelait le regard de totale incompréhension de Madou quand il était tombé, le sang pareil à celui de l'animal sacrificiel qui lentement avait teint ses vêtements et la plainte sourde, rauque qui avait empli la pièce. Dans le Nord, quand on abattait une vache, c'était chez l'animal la même dignité triste. Il se répétait en se prenant la tête à deux mains :

— Je n'ai pas rendu justice. Je suis un bourreau comme eux !

Quelle que soit l'offense, donner la mort n'est-il pas le plus grand crime ? Quel sort lui réservait-on ? Pourquoi ne l'avait-on pas tué à force de coups entre les villas du parti et le commissariat central dans ce car qui puait l'urine ? Sans doute voulait-on faire un exemple ! On le pendrait ou on lui trancherait la tête sur une place publique de N'Daru et les femmes partagées entre le goût de la pitié et celui du sang murmureraient les prières rituelles. Teresa, Teresa, que deviendrait-elle ? Elle l'oublierait, c'est tout. Les femmes sont ainsi. Un autre homme lui ferait un enfant, planterait ce fils qu'il n'avait pas eu le temps de planter et elle lui tendrait son sein qui commencerait de s'affaisser.

Et les camarades du camp, que penseraient-ils de lui ? Le jugeraient-ils un traître parce qu'il s'était fixé une mission solitaire et l'avait menée à terme sans prendre aucun ordre ? Sans se soucier des conséquences pour les autres ? Ou, au contraire, deviendrait-il un héros à leurs yeux ? Sous les tentes, réciterait-on des prières, prononcerait-on des paroles de gratitude et d'admiration à l'intention d'Ali Kerala, dit Victor, vingt-deux ans ?… Deviendrait-il un martyr dont on chanterait encore l'exploit dans plusieurs générations ?

Il est parti tout seul
Tout seul
La vie et la mort sont en nous
Elles y luttent l'une contre l'autre
Comme l'eau lutte contre la terre.

Après tout, qu'importait ! Traître, héros, martyr, il serait mort et n'en saurait rien.

Ce que tous ces hommes et femmes enfermés ne savaient pas non plus, c'est que Rihata était devenue en un instant la capitale du pays. Sur le petit aéroport, les avions ne cessaient d'atterrir et de décoller. D'abord les journalistes avaient commencé d'affluer, tant ceux de la presse écrite, c'est-à-dire de *Falala*, le quotidien unique, que de la radio et de la télévision avec des micros, des magnétophones, des perches, des cassettes et ils interrogeaient les passants :

— Quel sentiment ce crime horrible vous inspire-t-il ?

Les gens interpellés bafouillaient.

Puis vinrent les médecins de toutes nationalités envoyés par Toumany, avec en guise de trousses de lourdes valises rectangulaires. Enfin les grands féticheurs, tenus à bonne distance par les membres de l'équipe polonaise mais qui faisaient néanmoins prières et sacrifices sous les arbres de l'enclos, le visage tourné vers le pavillon où reposait Madou. La foule des chômeurs et des oisifs qui depuis l'attentat campait sous les fenêtres, psalmodiait et joignait les mains avec eux. On admirait beaucoup Salétigui, qui avait prédit sa chute à Kwame Nkrumah et que ce dernier avait récompensé en le faisant emprisonner. L'arrivée de la femme de Madou avec sa mère, ses sœurs, ses amies, ses servantes coupa le souffle à tous. On ne s'imaginait pas qu'elle était si jeune, elle n'avait pas vingt ans, si jolie, tellement désespérée tandis que sa mère présentait un masque impérieux, digne en tous points de la nièce favorite de Toumany. Tout ce beau monde s'entassait dans les villas du Parti dont on chassa en hâte les délégués les moins importants, relogés dans les dortoirs du lycée hâtivement nettoyés et débarrassés de leur crasse. Jamais Rihata n'avait connu pareille fièvre. Les commerçants libanais, les vendeuses au marché multiplièrent par trois le prix des denrées. La bière et le whisky manquèrent dans les bars.

Il n'y avait pas de doute, c'était lui, amaigri, enlaidi, une expression de peur dans les yeux et un rictus pathétique sur les lèvres. C'était lui, Victor ! Pendant un bref instant Varandio, reposant son exemplaire de *Falala* sur le bureau, eut peur. Puis il se ressaisit. Victor n'avait guère passé qu'une nuit chez lui et était parti au petit matin, à l'heure de la première prière. Il y avait somme toute fort peu de chances que des voisins l'aient aperçu. Quant à Masisi, il ne parlerait pas, car il risquait gros lui aussi. Seulement, en pareil cas, on ne saurait être trop prudent. Il appuya sur un timbre et Kali, son ordonnance, entra avec cet air apeuré qui n'appartenait qu'à lui. Il lui ordonna :

— Va me chercher Teresa…

— La femme portugaise, patron ?

C'était ainsi que Kali comme tout le reste de la maison appelait Teresa et, brusquement, Varandio réalisa son imprudence. On ne manquerait pas de suivre la trace de Victor, de découvrir qu'il était accompagné d'une femme, d'une « femme portugaise », et alors qui sait ce qui arriverait ? Quant à l'autre compagnon, Albert, qui avait disparu au lendemain du départ de Victor, qu'était-il devenu ? Qu'allait-il faire ?

Teresa poussa la porte et devant son visage défait les paroles furent inutiles. Varandio parvint enfin à murmurer :

— Tu es au courant ?

Elle inclina la tête :

— J'ai écouté la radio, hier soir…

— Pourquoi a-t-il fait cela ? Qu'espérait-il ? Son acte va causer plus de mal que de bien…

Elle ne répondit rien et il se leva, comme si d'être debout lui donnerait du courage.

— Écoute, il faut que tu partes à présent…

— Que je parte ?

— Hé oui, tu as bien des amis, des parents, une famille ?

— Ma famille est de l'autre côté du fleuve…

— Que veux-tu que j'y fasse, moi ? Retourne dans le Nord, tu y retrouveras tes camarades…

Victor ne s'était pas clairement confié à Varandio. Pourtant ce dernier avait deviné sans peine qu'il devait entretenir des liens avec la guérilla. Et puis il n'ignorait rien de certaines activités de Muti à Farokodoba. Il n'était déjà que trop mêlé à tout cela ! Il y a un monde entre adoucir la triste situation de prisonniers politiques en faisant circuler quelques missives et abriter des assassins !

Teresa interrogea doucement :

— Quand faut-il que je parte ?

— Tout de suite, maintenant…

Varandio souffrait de devoir agir ainsi, mais le moyen de faire autrement ? Il devinait la répression impitoyable qui s'abattrait sur le pays, les délations, les lâchetés, les règlements de compte, les calomnies de toutes sortes… qui fleuriraient, tissant un réseau vénéneux. Il avait une femme, trois enfants, une belle carrière – même s'il la haïssait –. Kali lui apporta le verre de jus de pamplemousse glacé qu'il prenait quotidiennement et il le but lentement, sans plaisir. Ce goût amer dans sa bouche, c'était celui de la honte, celui du remords.

Comme il quittait la maison, Teresa s'en allait aussi, un mince ballot à la main, son fichu noué aux ras des yeux et il évita de la regarder. Il s'assit à l'arrière de la voiture et feignit de s'absorber dans la lecture de *Falala* qu'il avait pourtant déjà dévoré de la première ligne à la dernière. Le camp de Bafing s'éveillait. Des militaires en costume vert sombre se dirigeaient vers les terrains d'entraînement cependant que de jeunes recrues en short marchaient au pas sur les pistes poussiéreuses. L'armée était un vaste corps tentaculaire et budgétivore. Pourtant Varandio savait que seule la condition des officiers était privilégiée. Les simples soldats, mal payés, astreints à de véritables travaux forcés, construction de routes et de ponts, défrichage de terrains pierreux, assèchement de marais étaient retenus dans les camps par la peur d'une misère plus grande encore. Certains cependant désertaient et, d'après Toumany, c'était ces bandes de gueux qui alimentaient la rébellion du Nord.

Pourquoi Victor avait-il tué ce ministre, un des moins mauvais de l'équipe gouvernementale, qui n'avait jamais été mêlé à un scandale et venait négocier une réconciliation peut-être lourde de conséquences pour le régime ? C'était absurde. Pourquoi, s'il voulait jouer les kamikaze, n'avoir pas déversé son chargeur sur Toumany ? Au moins on aurait été débarrassé d'une bête puante. Victor, en fin de compte, n'avait fait que fournir des armes à la répression. Varandio décida pour un moment d'interrompre son petit trafic humanitaire. Même si on emmenait des charretées de prisonniers au QRSTV, il se tiendrait coi. Il descendit devant son bureau situé à l'angle de la construction en U qui abritait les services administratifs du

camp. Il était particulièrement chargé de la « supervision du matériel roulant » et il soupira en pensant à la triste journée qu'il allait encore passer. Un jeune militaire debout à sa porte lui adressa le salut du parti qui avait remplacé le salut militaire en déclarant :

— Commandant te demande…

Le commandant en chef du camp militaire de Bafing, grand-croix de l'Ordre national de la Panthère, s'appelait Toumany. Comme il ne saurait y en avoir deux du même nom, on le surnommait couramment « Homo », abréviation de Homonyme, ou « Bata », qui en ngurka signifie Deuxième. C'était un petit homme, toujours bondissant et tonitruant, d'une intelligence dévastatrice, entièrement tournée vers le mal. Il se passionnait pour les instruments de torture, en inventait parfois et se plaisait à les mettre à l'essai sur les prisonniers entouré de quelques collaborateurs favoris. Il n'aimait guère Varandio et ces airs d'esthète qu'il se donnait et l'observa d'un air critique :

— Varandio, si tu passais une inspection, tu t'entendrais dire que ta cravate n'est pas nouée de façon réglementaire, que ta casquette n'est pas bien placée et que tes chaussures sont trop fines !

Varandio feignit de rire cependant que le ton du commandant changeait radicalement.

Il lui présenta le numéro de *Falala* et trois photos de Victor :

— Tu connais cet homme ?

Varandio arqua ses sourcils et affirma :

— Je ne l'ai jamais vu de ma vie…

— En es-tu sûr ?

En même temps, Homo appuyait sur un timbre et Kali, l'ordonnance, fit son apparition, timide et les yeux baissés.

— Dis ce que tu as à dire…

Kali était un très jeune homme, dix-huit ou dix-neuf ans, récemment recruté par l'armée. Il appartenait à une ethnie

minoritaire et méprisée à travers le pays, les Sassama, qui vivait encore demi nue dans la forêt de l'Ouest. En effet, depuis quelques mois on assistait à une grande tentative « d'intégration et de réhabilitation des Sassama », le fin mot de l'affaire étant que le ministre de la Culture avait épousé en troisièmes noces une jeune Sassama qui, ayant échappé au sort commun à ses congénères et passé un doctorat de Biologie marine à UCLA, ne pouvait plus supporter le mépris dont on entourait les siens.

Varandio était convaincu d'avoir toujours été bon pour Kali, lui laissant les reliefs de sa table qui était abondante et fine, lui donnant des cigarettes et, même une fois, lui prêtant de l'argent pour expédier un mandat à sa mère. Pourquoi cette dénonciation ? Puis il comprit que cette âme simple et mystifiée croyait faire son devoir. Quand Kali se tut, il haussa les épaules :

— Il fait confusion… La semaine dernière, un jeune cousin de ma femme est venu passer quelques jours chez nous. Il ressemble un peu à ce Victor…

Homo sourit :

— D'autres membres de ta maison ont parlé. Ne nous oblige pas à t'humilier en te confrontant avec eux. Tu t'expliqueras devant tes pairs….

Pendant un instant des pensées folles se bousculèrent dans l'esprit de Varandio. Sortir son arme. Tirer. Se défendre comme un homme. Mais à quoi bon ? Ils le descendraient comme un chien. Autant essayer de s'expli quer devant un tribunal. S'expliquer ? Combien d'autres avant lui avaient tenté de s'expliquer ? Avec une sorte d'arrogance, il jeta son ceinturon sur le bureau.

On arrêta Teresa, la « femme portugaise », devant l'entrée du cimetière. Elle se tenait là, la tête entre les mains. Elle n'opposa aucune résistance et reconnut que Victor était son compagnon.

Il était près de 11 heures quand Marie-Hélène quitta la Maternité, son fils nouveau-né entre les bras et se mit à faire les cent pas dans les allées. Zek avait promis d'être là à 9 heures, mais ce retard qui en d'autres temps l'aurait exaspérée, la laissait indifférente. De même, elle ne prêtait aucune attention au bébé qu'elle portait. D'habitude, elle chérissait ce moment où elle prenait enfin possession de son enfant. Jusqu'alors s'étaient interposées entre elles les infirmières, les puéricultrices, les aides-soignantes, les filles de salle. Soudain elles se retrouvaient seules, pleines du souvenir de ces longs mois où elles avaient été confondues sans jamais se voir. Alors elles se regardaient.

Ce matin-là, elle ne songeait qu'à Madou. Ce n'était que la veille qu'elle avait appris l'attentat de la bouche de Zek et elle demeurait frappée d'une sorte de stupeur. Madou blessé, Madou dans le coma, elle n'arrivait pas à le croire. Il était là, à quelques pas d'elle, dans ce modeste pavillon et elle ne pouvait le rejoindre. Le regret la prenait de leurs dernières rencontres tronquées au cours desquelles ils n'avaient rien échangé. Des paroles incomplètes. Des regards embarrassés. Des souvenirs tenus en laisse. Elle se refusait à penser qu'il pouvait mourir. Pourtant elle se surprenait déjà à faire le tri dans ses souvenirs comme une avare dénombrant ses biens. Des images qu'elle avait résolument écartées resurgissaient.

Quand ils habitaient N'Daru, profitant d'une absence de Zek lors d'un week-end ils s'étaient rendus à la plage de Prahima. Oh ! bien sûr, ce n'était pas une plage de la Guadeloupe ! Une maigre frange de cocotiers couronnait des dunes d'un sable terne, sur lequel traînaient des débris de poissons. Pourtant il y avait tout l'émerveillement de la mer… Si on la fixait assez longtemps, elle finissait par perdre ce bleu pâle, un peu anémique, pour virer lentement au vert. Et alors un îlot surgissait de l'écume des vagues…

Le canot à moteur s'appelait *Espère-en-Dieu*, mais elle avait oublié le nom du pêcheur qui faisait office de passeur dans un grand bruit de jurons. Leur mère ne les accompagnait jamais. Raison officielle : cette enfant des mornes, des hauteurs, avait peur de la mer. Leur père non plus d'ailleurs. Raison officielle : ses affaires. Alors elles s'embarquaient avec

trois servantes et Pierre, nu comme un petit satyre. Une sœur de Siméon habitait là avec une douzaine de poules, autant de lapins et un chien dénommé Balika. C'étaient les seuls moments où elles échappaient à l'influence des des Ruisseaux. La tante Coralie que tout le monde appelait Man Kéléman avait la poitrine ample dans ses robes à corps et ne savait pas le français. Elle traitait ses nièces comme de petites princesses. Oui, à Prahima, elle avait retrouvé la saveur de son enfance.

Quand Madou la prenait par la main, elle était capable d'aimer cette terre, de s'y enraciner. Une rancune la prenait en songeant à ce qui aurait pu être et que Zek ne s'était pas soucié d'établir.

Madou entre la vie et la mort. L'aimait-elle encore ? À quoi bon se poser cette question ? Elle avait été heureuse avec lui, par lui, même si, pour les autres, leur bonheur portait le nom de crime. Non, il était impossible qu'il meure, qu'ils ne puissent se revoir et corriger ces dernières rencontres. Comme le nouveau-né se rappelait à elle par un faible gémissement, elle caressa le poing minuscule. Qu'il lui pardonne d'être si loin ! Ils avaient toute la vie pour se connaître et s'aimer. Celui qui gisait dans le petit pavillon n'en avait peut-être plus pour longtemps….

Souvent aussi, ils allaient au cinéma. Les films ne valaient pas grand-chose, et elle n'en gardait aucun souvenir. Mais elle aimait le trajet par la ville envahie de sa frénésie nocturne. Des voyous transfigurés par la nuit s'agglutinaient devant les dancings, des prostituées à la fois enfantines et vicieuses se déhanchaient sans grâce sur les trottoirs, tournant leurs visages fardés vers la lumière des bars. Ils se tenaient la main comme des enfants dont, pas de doute, ils avaient l'inconscience. Ce temps-là qu'elle s'était efforcée d'oublier, reprenait force et saveur. Il ne fallait pas qu'il meure. Non, il ne le fallait pas.

À ce moment, elle vit Zek s'avancer vers elle, suivi de deux mendiants, car ils étaient nombreux aux abords de l'hôpital. Il s'arrêta pour se débarrasser d'eux en leur jetant quelques raïs et elle pensa une fois de plus qu'il avait tout du pharisien :

— Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir fait plus généreux que le reste des hommes…

Où les avait-elle menés, sa générosité ? Allons, allons, elle n'allait pas ressasser ces griefs ! Elle en voulait à Zek d'être si naïvement heureux d'avoir un fils, de s'imaginer qu'un nouveau-né mâle leur permettrait de passer l'éponge sur des années de malentendus, de bouderies, de fausses communications. Elle lui en voulait d'éprouver si peu de chagrin de l'attentat contre Madou, d'y voir secrètement comme une revanche d'un sort qui avait toujours été injuste à son endroit.

En réalité, Zek était pris entre des sentiments contradictoires. Si cet attentat prouvait que personne n'est invincible et donnait une bonne leçon à Madou, il ne fallait certes pas que son issue devienne fatale. Car alors que deviendrait son petit projet ? Le travail du marabout lui avait coûté trente mille raïs qu'il avait en partie empruntés à sa mère. À présent qu'il avait un fils, il fallait que sa vie change, qu'il devienne quelqu'un. Il se rappelait le sentiment de bonheur et de fierté qu'il éprouvait en regardant son père, assis au premier rang des notables lors de toutes les cérémonies, drapé dans un lourd pagne tissé, les pieds chaussés de larges sandales de chef. Fondateur du premier syndicat de planteurs du pays et peut-être de tout l'Ouest africain. Et illettré pourtant ! Se faisant faire toute sa correspondance par un jeune instituteur. De quelle trempe était cet homme ? La cour de sa concession ne désemplissait pas de solliciteurs qu'il écoutait gravement. Aux heures des repas, on ne comptait pas les parasites surgis de tous les coins du village, ce qui faisait grommeler les femmes Ah, c'est à cette époque qu'il aurait dû vivre ! Quand un homme s'appuyait sur sa valeur personnelle et non sur les intrigues, les relations ou le degré de parenté de sa femme avec Toumany… Par ce biais, sa pensée revint à Madou. Certes non, il ne se réjouissait pas de son état. Il ne souhaitait pas sa mort, Dieu lui pardonne jamais cette pensée. Mais il n'était pas mécontent de le voir apprendre à ses dépens qu'à travers tout le pays le pouvoir était haï. Car il ne fallait pas croire un mot de la version officielle de ce complot contre-

révolutionnaire destiné à bloquer le processus de libéralisation du régime. Libéralisation du régime ou poudre aux yeux ?

Il s'approcha de Marie-Hélène songeant comme elle était belle dans sa sveltesse retrouvée avec cet air épanoui qu'allaiter donne aux femmes. Qu'elle le veuille ou non, elle était son épouse et rien ne l'empêcherait, le soir venu, de le lui rappeler. D'ailleurs, elle ne se ferait pas prier, il la connaissait assez ! Un sourire un peu moqueur aux lèvres, il lui prit le nouveau-né des bras, disant, pour l'irriter :

— Pardonne-moi, Muti… J'ai été retenu au bureau…

Comme c'était poignant ! Marie-Hélène le constatait avec stupeur, l'attentat contre Madou donnait à Rihata atmosphère de kermesse. Jamais il n'y avait eu tant de monde à flâner dans les rues ou à s'asseoir à la terrasse des deux ou trois cafés-bars. De petits malins profitant de cette espèce de « boom touristique » inattendu proposaient des objets d'artisanat local, statuettes en argile du fleuve, tapis et paillassons de roseau, tentures de raphia tandis que les commerçants libanais avaient mis en évidence tout l'attirail et le bric-à-brac qu'ils n'arrivaient plus depuis longtemps à vendre. Soudain Zek posa la main sur la sienne :

— Il y a une visite que nous devrons rendre dès cet après-midi. Sa femme est ici avec sa belle-mère…

Pendant un instant, Marie-Hélène ne comprit pas. C'est qu'elle n'avait jamais pensé à Mwika, la femme de Madou, puisque lui-même semblait y attacher si peu d'importance. Soudain celle-ci prenait vie. Mais contrairement à ce qu'on aurait pu croire, Marie-Hélène n'éprouvait aucune jalousie à l'égard de cette jeune inconnue, presque en âge d'être sa fille, que le sort frappait si durement. Que savait-elle du passé de son mari ? Rien sans doute…

Les enfants piétinaient dans le jardin, attendant le merveilleux petit frère que seuls Christophe et Sia avaient pu voir à l'hôpital. Pourtant elles furent prises de vitesse par Sokambi qui avait abandonné la tâche quotidienne de la teinture des pagnes et revêtu une tenue somptueuse pour recevoir son premier petit-fils. Quel pouvoir la naissance d'un

enfant mâle avait-elle donc sur tous ces gens ? Marie-Hélène, qui n'était possessive que par intermittence, livra Elikia à sa grand-mère. Déjà, les voisins poussaient la grille, impatients d'accueillir eux aussi ce septième enfant, premier fils, qui sûrement aurait un destin hors du commun. Un futur ministre ? Un futur président, pourquoi pas ? Et l'on interrogeait la belle petite figure endormie…

Les compliments d'usage débités, les invités en venaient au sujet de conversation qui avait cours partout en ville : l'attentat contre le ministre. Zek le constatait avec assez d'agacement, personne ne semblait mettre en doute la version officielle, le complot contre-révolutionnaire, et Madou de son lit prenait figure de libérateur et martyr. Régis Antoine, qui jusqu'alors avait raillé la pseudo-réconciliation, la défendait avec force. Qui avant Madou s'était soucié d'infléchir les caprices de Toumany, d'introduire un peu d'humanité et de justice dans sa conduite ? Personne, personne. L'opposition ? L'opposition, elle, se composait d'exilés qui sirotaient des alcools à Paris avant d'aller danser avec des blondes. L'assemblée faisait chorus. Quelle incohérence ! Zek était tenté de rétorquer que si Madou était victime de contre-révolutionnaires, désireux de bloquer la libéralisation, il était bien surprenant qu'on n'arrête que les progressistes qui eux, devaient s'en réjouir et même la trouver trop timorée. Puis il y renonçait. À quoi bon ! Comme on devient vite un héros ! C'est bien connu, il suffit de mourir ! Les balles d'un détraqué s'étaient logées dans son corps et Madou n'incarnait plus l'arrogance et l'arbitraire d'un pouvoir détesté. On lui composait un nouveau visage. On lui prêtait d'autres traits. Zek comprit avec écœurement que quoi qu'il pût faire, son frère serait toujours gagnant. S'il guérissait de ses blessures, le pays tout entier pousserait Toumany à le catapulter au faîte des honneurs. À moins que ce dernier ne prenne ombrage de la popularité de son lieutenant et ne l'abatte… Zek qui n'avait jamais eu la tête politique se prenait à échafauder mille suppositions tortueuses.

Pendant ce temps Marie-Hélène gravissait l'escalier, tournant le dos à la bruyante assemblée des visiteurs. À ses yeux, toutes les manifestations de la vie communautaire

africaine étaient privées de sens, vestiges mécaniques d'un passé dont rien ne subsistait. Elle s'y ennuyait à périr. On y récitait à chaque fois les mêmes salutations. On y poussait les mêmes exclamations. On y répétait les mêmes plaisanteries. On y faisait les mêmes gestes. Elle savait que son comportement ne choquait plus. Depuis tant d'années, on s'était habitué aux bizarreries de « l'étrangère ». Une fois entrée dans sa chambre, elle s'examina sévèrement dans la glace de la vieille armoire. Encore trop de graisse au ventre et aux hanches, mais cela disparaîtrait vite. Comme ses mains étaient fripées ! Et voilà que son cou commençait de l'être ! Elle faisait encore illusion. Pourtant, dans peu de temps, elle serait de ces ruines dont on dirait :

— Mon Dieu, comme elle a dû être belle !

Le poison de l'âge circulait dans ses veines.

Si Madou mourait, elle n'aurait aucune chance de quitter Rihata avant qu'il ne soit trop tard, avant que ses plus belles années ne se soient envolées. Brusquement sa proposition, qui n'avait pas cessé de l'attirer tout en lui faisant horreur car elle craignait d'y déceler de la pitié, revint miroiter dans son esprit. Zek, devenu attaché commercial ! Elle n'avait aucune envie de retrouver Paris, mais Londres, Montréal, New York, New York surtout. On ne s'éloignerait pas du peuple noir, de ses deuils, de ses pauvres victoires. Olnel autrefois lui avait décrit la ville et, fermant les yeux, elle croyait la connaître. Harlem, cœur saignant, cœur humilié…

Puis elle se repentit du tour égoïste que prenaient ses pensées alors que Madou se mourait. Elle n'avait pas prié depuis des années. Elle n'avait même pas prié à la mort de Delphine. Alors, comment retrouver à présent les mots de son enfance ?

Quand on frappa à la porte, elle sut que c'était Christophe. Elle devinait ce qui se passait en lui. Un fils issu des reins de Zek ne lui rappellerait-il pas subtilement que l'autre n'était qu'un bâtard admis par complaisance au foyer ? Peut-être bientôt jugé importun ? Elle connaissait suffisamment Zek pour savoir que jamais pareilles pensées ne l'effleureraient.

Christophe était son enfant, le seul qui le fût par choix. Il avait été le premier à l'aimer, il ne varierait pas.

14

La file des voitures s'ébranla. Selon une technique mise au point lors du transfert de Muti à N'Daru, le commissariat central avait demandé l'aide du camp militaire de Bafing. Celui-ci avait donc envoyé une douzaine de gardes armés, trois camionnettes Peugeot grillagées, comme celle qui avait servi pour la vieille femme et une petite voiture cellulaire que l'on réservait aux prisonniers réputés dangereux. Victor, en sa qualité d'assassin, avait droit à cette dernière bien qu'il n'inspirât à tous qu'une sorte de pitié. C'était évident, il n'avait été qu'un simple exécutant ! Ceux qui avaient armé son bras étaient loin ! Les journalistes, attendant confirmation de la version officielle, qui viendrait de Toumany lui-même, avaient déjà composé des papiers. Victor y était présenté comme le triste exemple des manipulations auxquelles certains soumettaient la jeunesse. Désireux de voir le retour des maîtres blancs et l'installation d'un régime néo-colonial, ils n'osaient se placer sur le devant de la scène, mais effectuaient leurs basses besognes à partir des capitales étrangères, en utilisant des esprits simples, aisément abusés. Les journalistes composaient ces papiers d'autant plus librement que personne n'avait été admis à interroger le malheureux Victor, tenu au secret depuis son crime. Un des reporters de *Falala* avait bien reçu une information selon laquelle Victor serait lié à la guérilla du Nord, mais puisque cette guérilla n'existait que dans les cerveaux des ennemis du régime, comment en faire état dans le quotidien officiel ?

Dans les autres camionnettes s'entassaient Ibra, Sory, Falade, Harouna… et des dizaines d'autres qui avaient été estimés suspects, complices, coupables après de hâtifs interrogatoires. Les tribunaux populaires qui se constituaient à N'Daru sauraient découvrir la vérité et infliger les sanctions nécessaires. Sory ne comprenait rien à ce qui se passait. Il ne voyait aucun lien entre son chant de colère le jour du baptême de son fils et cet attentat contre un ministre qu'il n'avait jamais rencontré. Pourquoi le conduisait-on à présent à N'Daru ? Il s'ingéniait à expliquer son cas à chacun autour de lui et comme personne n'avait l'esprit à l'écouter, il se demandait

s'il n'avait pas affaire à des brutes aussi égoïstes que celles qui étaient en liberté. Car enfin ses compagnons n'auraient-ils pas dû s'exclamer avec ensemble :

— Pas Sory ! Pas Sory ! Lui n'a rien fait !

La présence d'Ibra achevait de le confondre. Que faisait parmi ce misérable troupeau un membre du secrétariat régional ? Quand il avait vu deux gardes lui administrer une volée de coups de pied, il s'était dit que la terre n'était plus ronde. Sûrement elle était devenue un losange que le soleil n'éclairait plus.

Il se rencogna sur sa banquette de bois dur. À côté de lui, un jeune homme, dix-huit ans à peine, dormait la bouche ouverte, épuisé, affaibli par la faim et la peur. De quoi l'accusait-on ? Sory pensa à ses femmes et des larmes bien peu dignes d'un homme lui vinrent aux yeux. Il les avait laissées sans un sou, les raïs donnés par Zek avant à peine couvert les frais du baptême. Que feraient-elles des gosses ? Il revit le visage de son dernier fils et un sentiment de révolte et de colère l'envahit. Ah, si Dieu existait, ces criminels qui arrachaient un père à son foyer seraient punis ! Dieu ! Il lui sembla qu'il venait de prononcer un mot vide de sens. Puis il eut peur de son blasphème et se força à réciter une prière rituelle.

Ibra, assis derrière Sory, les genoux dans le dos du griot, éprouvait un écrasant sentiment de remords. Il lui semblait qu'il était responsable de l'arrestation de cet homme. Ne faisait-il pas partie de ceux qui l'avaient recruté, qui avaient fait miroiter mille promesses devant ses yeux et en fin de compte ne les avaient pas tenues ? Sory gagnait sa vie librement, comme ses pères l'avaient fait avant lui. On en avait fait un fonctionnaire. À présent il marchait vers la mort. Car la mort était au bout du chemin. Les tribunaux populaires étaient formés d'âmes damnées du parti ou de pauvres hères, prêts à condamner père et mère pour une poignée de raïs. Leur verdict était connu d'avance. Quelquefois Toumany se payait le luxe de gracier quelques criminels et de commuer leur peine en détention perpétuelle. Peut-être auraient-ils cette chance ? Mais alors quelle vie serait la leur ? Tous les emplois se

fermeraient devant eux. Ils iraient comme ces lépreux agitant des clochettes et faisant fuir les honnêtes gens. À ce moment, il eut une inspiration et se pencha en avant, murmurant doucement :

— Chante, Sory !

Le griot se détourna et le regarda avec stupeur. Il répéta sa phrase et l'autre lentement secoua la tête. Son regard disait clairement qu'il croyait avoir affaire à un fou. Chanter dans un moment pareil !

Alors, sans qu'on sût pourquoi, de nombreux prisonniers se mirent à répéter « Chante, Sory, chante ! » et la camionnette s'emplit d'une sourde rumeur qui courait de bouche en bouche. Les gardes de l'autre côté de la cloison frappèrent avec la crosse de leurs fusils pour réclamer le silence. Pourtant ils faisaient cela mollement, car leurs cœurs n'étaient pas totalement endurcis. Ils avaient pitié de ces pauvres diables auxquels parfois de subtils liens de parenté les attachaient et qui n'étaient que l'image de ce qu'ils pouvaient devenir. Aussi, loin de la présence de leurs chefs, ils étaient enclins à l'indulgence.

Sory était un acteur-né.

Son père et son grand-père l'avaient été avant lui. Le contact des autres, leur chaleur, leur admiration l'avaient toujours galvanisé et il n'était pas de ceux qui pouvaient laisser échapper un beau rôle. C'était un peu cet ensemble de raisons qui, quelques jours auparavant, l'avait amené à pousser son chant de colère, car laissé à lui-même il n'aurait peut-être pas eu la force de s'insurger devant Dawad. Cette rumeur autour de lui lui fit l'effet d'un baume sur ses plaies. Ces hommes le connaissaient donc ? Une sorte d'orgueil lui tourna la tête et il dévisagea à nouveau Ibra :

— Tu veux que je chante ?

— Nous le voulons tous. Est-ce que tu n'entends pas ?

Oui, il entendait.

Chanter, soit. Mais quoi ? Il réfléchit un instant. Puis fermant les yeux, rejetant la tête en arrière, il entonna l'épopée

de Bouraïna. Le beau chant passa par les lucarnes grillagées de la camionnette et se répandit dans la campagne. Les paysans étendus sur leurs nattes parlèrent très longtemps de ces djinns qui avaient mené grand tapage aux environs de minuit. Le bruit finit par atteindre la tête du convoi et Victor, dressant l'oreille, crut avoir mal entendu. Ses compagnons chantaient ! Est-ce qu'ils étaient devenus fous ? Le mouton, la vache qu'on amène à l'abattoir, leur prend-il fantaisie de chanter ? Il reconnut sans mal l'épopée de Bouraïna, le héros ngurka, devenu héros national, que tous les enfants du pays avaient entendue. Bouraïna, septième fils de son père, avait dû quitter le royaume de ce dernier à la suite d'une querelle avec une de ses marâtres, hélas épouse favorite du vieux roi. Il avait pris le chemin de l'exil emportant dans un pagne un peu de la terre natale et dans un sac de peau de la viande de buffle fumée par sa mère. Après un long et dur voyage, il atteignait avec sa poignée de fidèles une terre que ses féticheurs lui déclarèrent favorable quand un groupe de musulmans l'arrêta et lui demanda le peu de nourriture qui lui restait. Ses amis furieux voulaient mettre à mort ces impudents qui ne saluaient pas comme il se devait le jeune prince et pratiquaient une religion détestée, car les Ngurka n'étaient pas encore islamisés. Bouraïna s'y opposa, leur ouvrit son sac et alors les musulmans qui n'étaient que des djinns déguisés lui firent le récit de ses futures victoires. Son royaume s'étendrait de la montagne à la mer.

Oui, ce pays avait été grand ! Il avait connu des Bouraina et bien d'autres héros, chacun des peuples qui le composaient aujourd'hui ayant eu son histoire de gloire et de puissance.

Alors pourquoi à présent acceptait-il la domination ? D'où viendrait le sursaut de colère ? Quand viendrait la révolte ? Un ex-général de brigade suffisait à l'enchaîner ? C'est qu'il n'était pas seul, l'ex-général de brigade ! La moitié des gouvernements du monde le soutenait. Comment lutter contre eux ? Victor une fois de plus allait céder au découragement quand une pensée l'envahit. Cette colère, cette révolte est-ce qu'elles n'existaient pas déjà ? Est-ce qu'elles ne se manifestaient pas déjà de mille manières ? Le chant de Sory, les tracts, la guérilla de ses compagnons du Nord, si faibles et

abandonnés de tous qu'ils puissent être… Son acte à lui… Brusquement il se sentit capable de le revendiquer. Non, il n'était pas un bourreau comme il l'avait cru. Il avait fait justice. Justice imparfaite comme toutes les autres. Justice tout de même. Toumany était privé d'un de ses lieutenants les plus dangereux, puisqu'il donnait au régime visage sympathique. Victor revit Madou tel qu'il lui était apparu en ce bref instant. Mince, racé, sûr de soi. Un de ces hommes dont on se dit :

— Allons, il est différent des autres ! Avec lui, ce ne sera pas pareil…

Alors leur présence cautionne bien des crimes. Il avait fait justice et vengé Muti. Muti.

Tout seul dans sa voiture cellulaire, plongé dans la nuit, en route pour le plus sinistre des destins, il trouva la force d'entonner, lui aussi, l'épopée de Bouraïna.

Madou ouvrit les yeux et se trouva dans une petite pièce étouffante, un poids énorme posé en travers de la poitrine et l'empêchant de respirer. Il allait se plaindre, demander à retourner d'où il venait quand une main très douce lui essuya le front. Une femme était assise à son chevet. Avec surprise, il reconnut Muti. Elle sourit :

— Comment te sens-tu, fils de Malan ?

Madou n'aimait guère qu'on l'appelle fils de Malan. Non, bien sûr, qu'il eût honte de son père, mais parce qu'il estimait posséder une valeur individuelle que cette appellation réduisait à néant. Contrairement à Zek qui ne répugnait pas à souligner ses origines, il ne parlait jamais de la position de son père qui avait été un grand chef et un militant à sa manière. Il est beaucoup plus beau de naître de rien et de s'élever tout seul. Pourtant, ce n'était pas cette protestation qui lui montait aux lèvres. Il fallait profiter de cette rencontre inespérée avec la vieille femme pour tenter de s'expliquer et de se faire pardonner. Madou rassembla ses mots :

— Écoute-moi, Muti, je ne pouvais faire autrement. Qu'espérais-tu ? Que j'arriverais à sauver des hommes qui complotent et qui ont les armes à la main ? Comment l'aurais-je pu ? Rien dans ce pays n'échappe à l'œil de Toumany grand ouvert comme le soleil au milieu du ciel…

Muti eut un sourire indulgent :

— Oublie cela. Je te crois. Tu as fait ce que tu as pu…

— Mais toi, je vais te sauver. J'arracherai ta grâce à Toumany…

De parler ainsi, la sueur ruisselait sur son front et sa poitrine douloureuse le faisait souffrir davantage. Muti lui posa un doigt sur les lèvres :

— Tais-toi… Cela n'a plus d'importance.

Il y avait dans l'opulence de ses formes quelque chose qui lui rappelait sa mère, Aissa. Quand il était né, Aissa n'était plus très jeune, déjà usée par cinq naissances, mais elle demeurait la favorite de Malan, la seule épouse qu'il consentait parfois à écouter. Elle ne semblait pas partager à son endroit l'adulation générale, mais le reprenait durement à chaque faiblesse. Il n'était point dupe. C'est qu'elle le voulait parfait, supérieur en tous points à ce lourdaud de Zek qui ne savait que taper du pied dans un ballon de football. Elle haïssait Sokambi et ce sentiment se reportait sur son malheureux fils. Petits, Zek et Madou avaient pourtant réussi à ne pas faire le jeu de leurs mères. C'est après que tout s'était gâté. Après… Où était Marie-Hélène ? Il gémit de nouveau quand une voix, sa voix l'arrêta :

— Je suis là, mon amour !

Il fut surpris. Marie-Hélène n'était pas la femme des paroles tendres. Était-il donc si malade ?

Rouvrant les yeux, il la vit à côté de Muti, le visage empreint de la même douceur et de la même tendresse. Enfin, elle avait accouché ! Son corps avait retrouvé ses lignes harmonieuses et si sa gorge demeurait abondante, elle n'en était que plus belle. Elle sourit :

— Nous avons eu un fils. Il dort et toi aussi, tu devrais dormir…

Il fut un peu surpris d'apprendre que le fils de Marie-Hélène était de lui puisqu'il ne l'avait pas vue depuis si longtemps. Pourtant il n'osa pas la contredire et puis, ce fils remplaçait cette autre enfant dont elle ne lui avait jamais reconnu la paternité. Ah, les seuls moments de bonheur de son existence étaient ceux qu'il avait passés auprès d'elle, il en était sûr à présent ! Quand il n'était rien qu'un jeune frère couvert de diplômes, soit, mais en quête de travail, Zek lui passait des tuyaux :

— Tu devrais aller voir le Vieux Neboma. Tu sais qu'il a très bien connu notre père et il est très écouté en haut lieu…

Madou haussait les épaules. Il refusait de faire des courbettes. Alors Zek sirotant son verre lui disait d'un ton péremptoire :

— Si tu n'en fais pas, tu n'arriveras à rien…

Eh bien, il n'en avait pas fait et il était arrivé. Bientôt, il serait premier ministre. N'est-ce pas qu'il serait premier ministre ? Marie-Hélène se pencha sur lui et sourit à nouveau :

— Premier ministre, qu'est-ce que cela peut faire ? Est-ce que nous ne sommes pas heureux ensemble ?

Mais précisément, ils n'étaient plus ensemble. On les avait séparés. Sa vie avait pris un horrible tournant après cet hivernage où elle était partie pour Rihata avec Zek, ses enfants et ce nouveau-né qui était peut-être le sien. Il tournait en rond dans son petit trois-pièces, regardant la pluie, la boue, les enfants pataugeant dans les flaques ou riant sous les averses et cela lui semblait le symbole même de son avenir. Être remarqué par Toumany, travailler à son côté, avoir des responsabilités de plus en plus grandes avaient été un moyen d'échapper à cette désolante certitude : il ne connaîtrait jamais plus le bonheur même si autour de lui les hommes l'enviaient et s'inclinaient. Il avait fait de son mieux. Avec un groupe d'hommes de son âge que la vieille garde de Toumany appelait moqueusement les technocrates, il avait tenté de tourner une nouvelle page. Cette réconciliation avec Lopez et Arias était

un prélude. N'est-ce pas que c'était un prélude ? Marie-Hélène lui dit du ton qu'on adopte pour apaiser un enfant :

— Oui, c'est un prélude !

Prélude au bonheur. Les prisons s'entrouvraient. Un flot de misérables, amaigris, presque privés de l'usage de la parole après tant d'années de silence, aveugles comme Fily, fixaient un soleil qu'ils avaient oublié. C'était donc cela la lumière du jour ? Comme elle était bonne et apaisante ! Des enfants retrouvaient leurs pères, des femmes, leurs maris et tout cela c'était son œuvre. Son œuvre à lui seul.

— Comme tu t'agites… À quoi bon penser à tout cela ?

Il aurait bien voulu penser à autre chose. Ou simplement ne plus penser à rien. Retrouver l'ombre tiède dans laquelle il s'était enveloppé auparavant. Mais c'était impossible. Une force cruelle avait troublé sa quiétude et le maintenait éveillé. Étouffant. Oppressé. Muti et Marie-Hélène s'étaient éloignées et il avait beau les rappeler, elles ne revenaient pas.

Au lieu de cela, deux hommes blonds et barbus dont il n'avait que faire. Il ferma obstinément les yeux comme si cela aurait le pouvoir de les chasser de son chevet. Une voix disait : « Il faut lui donner un calmant… »

Et il se rappelait la première piqûre, l'aiguille qu'on lui avait plantée dans les fesses. Il était petit. C'était au dispensaire d'Asin.

Marie-Hélène réapparut, mais elle n'était pas seule. Elle était accompagnée de sa fille aînée, Sia, qui, pour la première fois le regardait avec tendresse comme on regarde un oncle très cher ou un père, les deux mots sont les mêmes en ngurka. Pourquoi lui en avait-elle voulu ? Elle souriait et il découvrait qu'il s'était trompé. Elle n'avait pas cessé de l'aimer. Il aurait voulu lui expliquer ce qui s'était passé entre sa mère et lui, mais elle lui faisait signe que ce n'était pas nécessaire. Elle comprenait… Qui a inventé ces horribles mots de péché, d'adultère ? L'essentiel, c'est d'être heureux et il avait rendu Marie-Hélène heureuse. Grâce à lui, elle avait cessé de se ronger, elle avait oublié Zek, ses absences, ses infidélités. Elle avait presque oublié un passé sur lequel il ne l'interrogeait

guère, et qu'il savait douloureux. Et elle aussi, Sia, il la rendrait heureuse. Il l'emmènerait à N'Daru. Du haut de la plus haute tour, celle de l'hôtel Impala, il lui offrirait la ville, couchée à ses pieds comme une bête docile, la lagune pareille à un serpent de moire, les espaces verts et pourpres des jardins, le flot serré des automobiles venues de tous les coins du monde industrialisé… Que de chemin parcouru en vingt ans ! Une métropole avait remplacé un village ! Oui, certains s'efforceraient de lui rappeler l'envers de la médaille, les tristes bidonvilles. Toutes ces images qu'il s'efforçait de chasser s'accrochaient à lui et tournoyaient en un lugubre carrousel. Il était responsable de cela. Responsable ? Lui ? Il haletait et, de nouveau, les hommes blonds se penchèrent sur lui, prononçant des mots qu'il ne comprenait pas.

Cette fois encore la paix revint. L'ombre se referma autour de lui cependant qu'une sorte de fraîcheur se coulait dans ses veines.

Muti et Marie-Hélène prirent place à son chevet et une troisième femme dont tout d'abord il ne distingua pas les traits. Elle pleurait, semblait-il, la tête entre les mains. À un moment, elle eut un mouvement convulsif et il reconnut Mwika. Mwika, sa femme enfant, si mal aimée, dont soudain il regrettait le corps tiède et trop consentant. Il ne l'avait pas rendue heureuse. Pas heureuse ? Pourquoi ? Elle avait une Mercedes de sport, des bijoux travaillés par les meilleurs artisans sénégalais, des pagnes tissés venus de Kumasi en pays ashanti, des sacs, des chaussures et des parfums venus d'Europe… Que demandait de plus une femme de sa génération ? Née avec les indépendances, elle n'avait appris à apprécier que les biens matériels. Sa valeur se mesurait à sa parure. Non, il n'avait rien à se reprocher à son endroit. Il lui avait donné tout ce qui pouvait lui permettre de marcher, la tête haute, parmi ses pairs. Leur fils était beau avec cette assurance des enfants gâtés. N'est-ce pas qu'il lui avait tout donné ?

Le goût âcre du sang emplit sa bouche cependant qu'une brutale lueur envahissait la pièce. Comme dans un cauchemar, il se vit étendu sur un lit étroit, deux appareils à perfusion montant la garde à son chevet, des hommes blonds et barbus

se consultant du regard et deux femmes en uniforme blanc le fixant d'un œil atterré. Les murs de la pièce étaient blancs eux aussi, mais d'un blanc sale, jaunâtre. Quelqu'un avait placé des roses rouges dans un vase.

Quand la mort de Madou fut connue, Dawad et les membres du secrétariat, sans attendre les ordres de N'Daru, décrétèrent un deuil régional. Les drapeaux nationaux, rouge, jaune, vert frappés d'une faucille noire, furent mis en berne sur les quelques édifices publics et les commerçants de la rue Patrice-Lumumba furent invités à baisser leurs rideaux de fer. Les habitants de Rihata se divisèrent en deux clans. Ceux dont un parent ou un ami venaient d'être arrêté et transféré à N'Daru et qui pensaient tout bonnement que ce ministre aurait pu aller mourir ailleurs. Ceux qu'attendrissait le décès d'un homme jeune, promis, croyait-on, au plus brillant avenir. À quoi tiennent les choses ? Si Madou avait été ventripotent et le visage vicieux comme tant de compagnons de Toumany, on l'aurait peut-être moins pleuré ! À présent, on se rappelait sa sveltesse et sa grâce, quand il était descendu de l'avion, avec un vif sentiment d'injustice et de regret. Quand elle apprit la nouvelle peu après la première prière, Eliza, la femme de Falade, s'enroula la tête à la manière des sawale et, mettant au dos sa dernière fille, sortit de la concession. Elle n'avait guère pleuré depuis l'arrestation de son mari. Elle n'en avait pas eu le loisir. Il avait fallu envoyer des rapports à l'organisation dénommée un peu absurdement « Ordre rouge » dont Falade et plusieurs autres jeunes gens arrêtés eux aussi faisaient partie. De tels rapports ne s'expédiaient pas par la poste. Ils circulaient par relais de ville en village jusqu'à N'Daru où se trouvaient les principaux responsables. Au début quand elle venait de se marier, elle ne voulait pas en entendre parler, de cet « Ordre rouge ». Alors Falade avait fait son éducation comme on dit et maintenant, c'était elle qui était la plus impatiente de voir se lever l'aube radieuse qu'il décrivait. Oui, ils avaient fabriqué et répandu les tracts lors de la soirée des Jeunes du parti, mais ils n'avaient rien à voir avec l'assassinat du ministre. À présent qu'il était mort, qu'est-ce qui allait se

passer ? Est-ce que la répression n'allait pas s'intensifier encore et encore ? En arrivant devant la maison du Dr Faïk, elle regarda vivement de droite et de gauche.

Les habitants de Rihata appelaient le Dr Faïk Dr 2 CV car ce métis qui n'aurait eu qu'un mot à dire pour prendre place parmi les notabilités circulait dans un véhicule qui faisait s'esclaffer les enfants. Ce n'était guère prudent de venir le voir un pareil matin, car trois de ses infirmiers avaient été arrrêtés tandis que le centre de PMI dont il était le directeur était, selon les mots de Nouram, une pépinière d'irresponsables, qu'on tenait à l'œil. D'une minute à l'autre, il s'attendait à ce qu'on l'embarque lui-même, mais Eliza avait besoin de parler, d'échanger un peu de chaleur. Faïk se tenait tristement devant une table couverte d'une nappe tachée et murmura à sa vue :

— Tu es au courant ?

Elle inclina la tête :

— Qu'est-ce qui va se passer à présent ?

— Personne ne le sait. Ils ont déjà arrêté tout ce qui peut être arrêté. Moi excepté. Il faut attendre.

Malgré son nom tapageur, les buts de l'organisation « Ordre rouge » étaient entièrement pacifiques. Il s'agissait d'alphabétiser et d'informer les paysans. Les tournées de nivaquine, les campagnes de déparasitage, le recyclage des matrones étaient prétexte à mille prises de contact avec des hommes, des femmes las de la misère et de l'ignorance. Dans les livrets élaborés par Falade et un groupe d'instituteurs, on ne parlait guère de marxisme. Mais de démocratie, de partis politiques, d'élections, mots déviés de leur sens dans le pays. C'était déjà un crime ! Eliza et les femmes des autres membres avaient passé des heures à brûler de tels documents dans leurs fourneaux malgaches. Elle répéta :

— Alors, on ne fait rien ?

— On redouble de prudence…

Il baissa la voix :

— J'ai des informations selon lesquelles ce Victor serait un guerillero venu du Nord… Pas un contre-révolutionnaire.

Eliza écarquilla les yeux. Un guérillero ? D'où venaient de telles informations ? Pouvait-on s'y fier ? N'étaient-elles pas le fruit de cerveaux surchauffés, à demi malades de dictature ? Le Dr Faïk secoua la tête :

— Il se passe beaucoup de choses dans le pays, Eliza. En dépit des apparences, les jours de Toumany sont comptés…

Eliza faillit hausser les épaules : elle entendait cela depuis des années !…

Zek apprit la mort de son frère pendant qu'il se rasait dans la salle de bains en écoutant son poste à transistors. Pendant un long moment, il resta immobile à fixer stupidement son visage dans la glace. Puis il éteignit la radio et des images déferlèrent dans son esprit. Madou petit garçon chétif pleurant pour une tranche de mangue verte qu'il venait de cueillir. Madou l'accompagnant au terrain de football et applaudissant de toutes ses forces quand il marquait un but. Madou en uniforme kaki de collégien, son short évasé découvrant d'énormes genoux éraflés, crevassés, mais portant sur le visage cette expression d'intelligence et d'arrogance qui ne devait plus le quitter. Madou revenant de Russie et séduisant Marie-Hélène. Madou foudroyé en pleine jeunesse, la sève de sa vie dégoulinant de droite et de gauche. Il croyait haïr son frère. Il le haïssait sans doute. Pourtant, à cet instant, il était pris d'un immense chagrin devant ces actes qui ne se feraient pas, cette existence qui aurait à jamais un goût d'inachevé. Il ne l'avait pas vu à l'hôpital, les médecins polonais interdisant toute visite. Alors quelle serait la dernière image qu'il garderait de lui ? Sans savoir pourquoi il en retint une, comme on fait des clichés offerts par un photographe. Madou sortant de l'avion présidentiel, levant lentement le poing au-dessus de la tête avant de descendre lestement la passerelle. Madou victorieux maintenant qu'il était défait.

Puis il pensa à Marie-Hélène. Comment le lui annoncer ? Par une brusque volte-face du sort, il n'était plus un mari

outragé, bafoué, mais un vivant parlant d'un mort et pouvant se payer le luxe de l'indulgence. Du pardon. De l'oubli. Il éteignit la lumière, traversa la chambre où Marie-Hélène dormait encore et sortit sur le balcon. Dans le jardin, il vit Sokambi ployée sur sa natte, tout occupée à sa première prière. La nouvelle avait été annoncée dans toutes les langues, elle ne pouvait manquer de l'avoir entendue. Qu'éprouvait-elle ? On ne peut plus haïr les morts.

Madou était mort. Alors cela signifiait que la vie ne changerait pas. Il aurait toujours le même ciel au-dessus de sa tête, le même bureau à la banque, les mêmes compagnons au bar *Nuit de Sine* avant de retrouver des enfants de plus en plus insatisfaits et une femme vieillissante, aigre comme le petit-lait. Ces pensées lui firent honte. En même temps, il ne pouvait s'empêcher de songer avec colère au mouton qu'il avait sacrifié, symbole de tous les espoirs qui brusquement s'étaient levés en lui. Il se contint et retourna vers la chambre. Marie-Hélène dormait, étendue sur le ventre, le visage appuyé sur ses bras repliés et il ne voyait d'elle qu'un flot de cheveux dont il connaissait le parfum. Il posa la main sur son épaule et elle se rétracta longuement, comme elle le faisait à chaque fois qu'elle avait fini de jouir par lui, avec lui et redevenait lointaine ou carrément hostile. Il la secoua avec une sorte d'impatience. Comment pouvait-elle dormir en un moment pareil ? On parle d'intuition, de communion avec ceux que l'on a aimés et qui partent… N'avait-elle rien senti, rien perçu à travers son sommeil ? Un homme qui l'avait chérie, qui lui avait fait l'amour, qui en ses derniers jours s'était préoccupé de son sort, s'en était allé et cela n'avait pas troublé son rêve ?

Zek reconnut bien là l'égoïsme et la dureté des femmes !

Marie-Hélène finit par ouvrir les yeux et se redressa sur ses oreillers, murmurant d'une voix plaintive :

— Quel rêve je viens de faire !

Tout de même ! Tout de même ! Zek repris par ces sentiments de pitié qui naissaient si facilement en lui, l'interrogea doucement :

— Un rêve ?

Mais elle demeura silencieuse comme si elle ne pouvait plus rassembler l'horreur et la terreur qu'elle avait éprouvées. Il prit sa main qui commençait de se flétrir, les veines boursouflant la peau d'un beau brun clair quoique jauni par places à présent et souffla :

— Mon amour, sois courageuse, il est mort…

Puis il l'attira contre lui, car il ne voulait pas voir ses larmes, ses larmes qui peut-être rendraient difficiles l'indulgence et l'oubli.

Pendant ce temps, Christophe était entré dans la chambre que Sia partageait avec Alix. Les deux fillettes dormaient encore et il n'apercevait que des tignasses embrouillées, des bras, des jambes fuselées et même la rondeur d'une fesse qu'il recouvrit avec irritation. Il secoua rudement Sia et celle-ci, ouvrant les yeux, furieuse, commença par lui décocher un coup de pied. Allons, allons, l'heure n'était pas à de tels enfantillages ! Il murmura :

— Sia, il est mort. Ils viennent de l'annoncer à la radio… Sia, il est mort !

Elle resta si longtemps immobile à le regarder en silence qu'il se demanda si elle l'avait compris, puis elle interrogea :

— Est-ce que maman le sait ?

La question lui parut assez saugrenue et il haussa les épaules pour signifier son ignorance. Elle se leva, enfila les jolies pantoufles de raphia à bordures rouges qu'elle avait reçues pour Noël et se dirigea vers la porte pendant qu'Alix, réveillée à son tour, répétait de façon mécanique :

— Qui est mort, Christophe ? Qui est mort ?

Sia ne pensait qu'à sa mère. Cette liaison qu'elle avait devinée et qui lui avait fait tellement horreur, devenait comme un secret qu'elles étaient deux à partager et qui les rapprochait, les soudait dans une intimité neuve. Personne ne saurait ce que cette mort signifiait en réalité pour elle. On lui débiterait les

condoléances rituelles. Selon la tradition ngurka, Madou, frère de son mari, méritait le même titre. Alors on lui chanterait à elle aussi :

Le ruisseau traverse le sentier
Le sentier traverse le ruisseau
Des deux lequel est l'aîné ?
Mère de fils, mère de fils
Ton mari est allé couper du bois
Et il n'est pas revenu…

Mais on ignorerait la réalité de son chagrin. Comme c'était illogique ! Des deux frères, Zek serait mort le premier que sa veuve serait revenue à son cadet. Alors ce qui avait été crime serait approuvé de tous et béni !

Zek se tenait debout sur le balcon comme un enfant puni et elle comprit que Marie-Hélène l'avait renvoyé pour pleurer à loisir. Il fit mine de lui interdire l'entrée de la chambre, balbutiant :

— Ne va pas déranger ta mère : elle dort…

Sans lui prêter la moindre attention, Sia continua sa route. Elle ne franchissait le seuil de cette grande pièce sommairement meublée qu'avec un sentiment de nausée, car le lit recouvert d'une indienne jaune passée occupant une place considérable, il était impossible de ne pas se représenter ce qui s'y passait la nuit venue. Or, étant donné son âge, Sia ne comprenait pas que l'acte sexuel ne s'accompagne pas d'amour. Aussi ses parents lui apparaissaient comme des monstres. Pourtant, en cet instant, elle ne songeait pas à juger, mais à consoler. Pendant que sa mère pleurait sans vergogne dans sa chemise de nuit froissée, ornée au col et aux poignets de deux rangs de dentelle, ce qui lui donnait l'air d'une pensionnaire trop grandie, elle détaillait ces fils d'argent dans ses cheveux, ces premières rides sur son front, la chair un peu lâche de ses épaules et de son cou et ce léger affaissement de ses seins gonflés d'un lait qu'Elikia allait bientôt têter goulûment et elle comprenait que Marie-Hélène disait irrévocablement adieu à sa jeunesse, à la possibilité d'être séduite et de commettre des fautes, voire des crimes, de blesser les autres et soi-même. Désormais elle allait s'engager

dans le grand désert de l'âge mûr, traverser sans guide ce Sahara de souvenirs et de regrets. Les larmes vinrent aux yeux de Sia cependant qu'une prière qu'elle ne pouvait pas réprimer l'obsédait :

— Mon Dieu, je vous en prie, faites que ma vie ne ressemble pas à la sienne…

En même temps, elle s'imaginait ce que Madou lui avait promis, les vacances à N'Daru, les jeunes gens beaux et élégants, tellement différents des broussards de Rihata, qui lui ouvriraient les portières de leurs Porsche et lui décriraient le skyline de Manhattan où ils avaient passé la saison précédente, la musique des bars lancinante comme un tam-tam, les réverbères illuminés du pont sur la lagune. Toutes ces promesses qui ne seraient jamais tenues. Jamais. Jamais. Jamais.

15

Toumany, leader historique et président à vie, communément appelé Timonier suprême, Toit du monde, ou Père de fils, releva un visage baigné de larmes vers ses secrétaires :

— Il est mort, il est mort !

Les secrétaires ne dirent mot, car on parlait peu devant Toumany et seulement sur ordre. Il reprit d une voix haletante :

— Je décrète un deuil national de quarante jours. Écoles, ministères, magasins d'État fermés. Qu'on me ramène son corps au plus vite ! Il aura les funérailles qu'il mérite, la police, l'armée, ma garde personnelle de léopards. Ce soir, je viendrai à la télévision parler de lui.

Puis il se mit debout et commença de claudiquer à travers la pièce, sa jambe gauche ayant pourri dans un marais indochinois du temps qu'il était soldat.

Oui, sa douleur était sincère. En outre, il avait mal dormi car, une fois de plus, ses dents l'avaient fait souffrir. Voilà bientôt deux ans qu'elles pourrissaient elles aussi dans ses gencives et ses stomatologues américains ne proposaient d'autre solution que de les arracher une à une pour les remplacer par des fragments de porcelaine. De porcelaine, en vérité ! Il préférait donc se fier à ses grands féticheurs qui voyaient dans ce mal l'œuvre de ses ennemis, en particulier de ceux qui ne désespéraient pas de ramener Fily au pouvoir, et le soignaient avec un mélange de sang menstruel, de bave de crapaud mâle, de pollen d'orchidée, de feuilles de baobab, de cire d'abeille et de lagerstroemia speciosa.

Ce mélange de grand chagrin et de petit inconvénient achevait de l'accabler. Les secrétaires ayant tout noté sur de grands calepins attendaient des ordres ultérieurs qui ne tardèrent pas :

— Je veux voir tout de suite Umaru, le ministre de la Défense et de la Sécurité, Bugana, le ministre de l'Intérieur, et mon ami Moshe… Allez, exécutez…

Le petit groupe d'hommes sortit en hâte.

Toumany avait aimé Madou comme un homme vieillissant aime un homme jeune, un homme laid un séducteur, un vicieux un être assez austère indifférent aux femmes et à l'alcool. Il n'avait jamais bien compris pourquoi l'autre le servait et s'attacher de tels esprits lui permettait de croire son pouvoir moins odieux. Il se prit la tête entre les mains et resta debout devant une des fenêtres qui ouvrait sur le parc de cent hectares qui entourait son château de Réduasi. À travers les arbres, il apercevait les uniformes écarlates des léopards, mitraillette au poing. C'était l'heure de la relève. Lors d'une visite officielle en Grande-Bretagne, cette cérémonie sous les grilles de Buckingham Palace l'avait fort impressionné et il en avait reproduit point par point le rituel. Ce spectacle qu'il ne se lassait pas de considérer d'habitude le laissait indifférent pour l'instant.

Madou était mort ! Pourtant il lui avait donné tous les moyens de se débarrasser de ses ennemis. Les rapports clairs et précis qu'il lui avait adressés à la suite des confidences de Muti avaient trouvé leur chemin auprès de deux ambassades amies et déjà ces bons alliés se concertaient sur la manière d'agir. Avec un peu de chance, on écraserait définitivement cette guérilla du Nord. Lors de la réunion du Front national de l'opposition que ces abrutis étaient en train de constituer, on frapperait tous les chefs d'un même coup. On aurait tous les œufs dans le même panier. On les briserait. On en émietterait les coquilles. On les répandrait au vent. Toumany rit tout haut, mais sans gaieté. Avec cruauté.

À ce moment, un domestique entra, apportant sur un magnifique plateau toutes les douceurs que le Timonier suprême réclamait généralement pour son petit déjeuner. Dans l'humeur où il se trouvait, aucune ne trouva grâce devant ses yeux et il ne garda que la cafetière façon Louis XVI pleine du liquide couleur d'encre qu'il avait appris à apprécier lors d'un séjour privé en Haïti dont le dictateur était un de ses amis personnels. Il frappa dans ses mains pour appeler Kunene, sa dernière femme, encore pesamment endormie dans la pièce voisine et celle-ci finit par apparaître en robe de chambre de brocart vieux rouge. En réalité, Kunene avait été la fiancée de

son sixième fils. L'ayant aperçue lors des précédentes cérémonies de commémoration du coup d'État il en était tombé éperdument amoureux. Aussi il avait versé une dot royale à ses parents cependant que son fils s'en allait rejoindre ses aînés qui complotaient le renversement de leur père dans des capitales étrangères et périodiquement accordaient des interviews exclusives à des journaux de gauche.

Oui, il avait aimé Madou. Comme un père déçu dans ses fils. Un protecteur trahi par ses protégés qui ne trouvaient rien de plus pressé que de le calomnier. Un amant trompé par ses maîtresses. Après sa quatrième tasse de café, il ordonna à Kunene :

— Masse-moi, petite caille. J'ai mal à tout le corps…

Kunene obéit, l'esprit ailleurs, car elle avait reçu une lettre de Madhi, son ancien fiancé, l'adjurant de retrouver ses esprits, de venir le rejoindre à Abidjan d'où ils s'envoleraient pour l'Espagne. Comme ses mains délicieuses s'approchaient du sexe flétri de ce vieux mari qu'elle avait eu la cupidité d'accepter, ce dernier eut un frisson et la prit dans ses bras. C'est ainsi que Moshe, Umaru et Bagana durent faire antichambre pendant que le Timonier suprême faisait l'amour.

Toumany reçut d'abord Moshe, le directeur de la sinistre PPM. C'était un de ses plus vieux amis, enfant de troupe comme lui, compagnon de stalag pendant la Deuxième Guerre mondiale, rescapé d'Indochine. Pendant que la jambe de l'un pourrissait dans un marais, l'œil droit de l'autre recevait un éclat d'obus, ce qui l'obligeait à porter un bandeau de cuir noir comme Moshe Dayan, d'où son surnom qui lui était devenu un nom. Moshe avait l'air préoccupé et refusa la tasse de café que Toumany lui offrait. Sans attendre que le Timonier suprême parle en premier, ce à quoi l'autorisait leur longue amitié, il déclara :

— Patron, hier j'ai failli venir te trouver. J'ai reçu des informations très intéressantes…

— À quel sujet ?

Moshe se mit un peu de tabac à priser dans la narine et baissa la voix :

— Un de mes parents m'a amené un nommé Sadan, le commissaire régional de Rihata où Madou a trouvé la mort, et cet homme qui de prime abord m'a inspiré une entière confiance m'a fait part de ses soupçons concernant une prisonnière, une certaine Muti…

Toumany éclata d'un rire qui surprit Moshe lui-même :

— Muti ! Muti en effet ! Qu'elle retourne dans le ventre infernal de sa mère qu'elle n'aurait jamais dû quitter ! N'en dis pas plus, je sais tout à son sujet !

Moshe fut surpris :

— Comment cela ?

Toumany rit de plus belle :

— Avant sa mort, Madou, mon fils spirituel, que la terre lui soit légère, que son âme se réincarne au plus vite dans le corps d'un enfant mâle, m'a tout appris à son sujet dans ses rapports. Cette vieille folle se serait confiée à lui…

Moshe eut un geste fataliste. Ainsi donc, Sadan avait fait le voyage de Rihata à N'Daru pour rien et ne saurait escompter de récompense.

Toumany se leva de nouveau et prit un air solennel :

— La tête de cette Muti ne sera pas la seule à rouler dans la poussière. Je veux que tous ceux qui sont associés de près ou de loin à la mort de mon fils spirituel soient interrogés par toi-même. Je veux des aveux complets, détaillés. Les tribunaux populaires feront leur devoir, ils le connaissent. Exécutions publiques, bien sûr !

Moshe, qui haïssait Madou, ne répondit rien. Il n'était pas mécontent que ce morveux qui traitait tout le monde de haut et leur coupait à tous l'herbe sous le pied ait reçu une fière leçon et appris à ses dépens que le malheur et la mort ne battent pas le tam-tam. Puis il se leva et fit sobrement :

— Compte sur moi…

Quand il fut sorti, Toumany ne fit introduire ni Umaru ni Bagana. Il resta plongé dans ses pensées. En réalité cette réconciliation qu'il avait fein d'amorcer avec Lopez de Arias,

qui l'avait tant humilié dans le passé n'était qu'une manœuvre. Simplement il voulait effrayer par un prétendu virage à gauche ses bons amis et bailleurs de fonds qui se mettaient à lui seriner aux oreilles les droits de l'homme, et surtout voulaient lui dépêcher une meute d'experts du FMI pour prendre en main l'économie de plus en plus chancelante du pays. Alors il ne serait plus maître chez lui ! Est-ce pour cela qu'on avait chassé les Blancs vingt ans auparavant ?

Pas un instant, Madou n'était parvenu à le convaincre de la nécessité d'une libéralisation du régime. Évidemment, il ne s'en doutait pas, sans quoi il n'aurait pas mis tant de cœur à sa tâche. À présent, son assassinat augmentait encore l'apparente véracité de son entreprise. Déjà les effets s'en faisaient sentir, les bons amis se demandant s'il n'était pas allé plus loin qu'ils ne le pensaient sur la voie de la rencontre et de la négociation et changeant de langage. Ces nouveaux prêts qu'ils refusaient, voilà qu'ils s'apprêtaient à les consentir. Sans condition aucune ! Toumany rit tout haut. Mais sans gaieté. Avec cynisme. Oui, le monde n'était qu'un gigantesque coffre-fort dont il s'agissait de découvrir la combinaison.

Ainsi donc, sa dette au défunt Madou était double. Il lui devait la destruction de ses ennemis les plus implacables. Le raffermissement de ses alliés défaillants et pris de scrupules. Il rappela Kunene qui avait recommencé à somnoler dans la pièce voisine et revint, l'air excédé :

— Écoute-moi, petite caille ! Si je le nommais premier ministre à titre posthume ?

Kunene bâilla derrière ses bagues :

— Qui ? Madou ? À quoi est-ce que cela sert un premier ministre à titre posthume ?

— À rien précisément. Mais comme cela, on n'a plus besoin d'en nommer un autre !

Ils se regardèrent et, malgré elle, elle éclata de rire en voyant la mine madrée de son mari. Sacré Toumany, ce n'est pas de sitôt qu'ils en viendraient à bout !